

Le Vicomte **DE CHAUNAC,**
Lieutenant-Colonel du 9^e Dragons.

VIES

DÉS GRANDS

CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

TOME II.

SE VEND AUSSI CHEZ

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE, quai des Augustins, n. 57;

ANSELIN, LIBRAIRE, rue Dauphine, n. 9;

GABRIEL DENTU, LIBRAIRE, rue du Colombier, n. 3,
et au Palais-Royal.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
rue de Seine, n° 14.

VIES

DES GRANDS

CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE,

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA
FRANCE AUX XII^e, XIII^e, XIV^e ET XV^e SIÈCLES ;

PAR ALEXANDRE MAZAS,

ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Ne quid falsi dicere, ne quid veri non audeat.

CICERO.

Dédié à Monsieur le Dauphin.

TOME SECOND.

JACQUES DE LA MARCHÉ,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

A PARIS,

CHEZ M. EUGÈNE DEVENNE, ÉDITEUR,

RUE Gît-LE-COEUR, N^o 12.

M DCCC XXVIII.

JACQUES DE LA MARCHE,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

JACQUES DE LA MARCHE,

CONNÉTABLE DE FRANCE,

SURNOMMÉ LA FLEUR DES CHEVALIERS.

LIVRE PREMIER.

Jacques de la Marche, né en 1314, second fils de Louis I^{er}, duc de Bourbon, profite de la paix conclue avec la Flandres et l'Angleterre, et va à Constantinople pour défendre l'empire grec contre les Turcs. — Il se distingue dans cette expédition, et rentre en France dans l'année 1337; Édouard III venait de déclarer la guerre à Philippe de Valois. — La Bretagne devient le théâtre des hostilités. — Jacques de Bourbon est nommé premier lieutenant du roi. — Il prend la ville de Rennes, et fait d'autres conquêtes sur le parti de Montfort.

L'ABAISSEMENT de la puissance seigneuriale était le but vers lequel marchaient en silence les rois capétiens, mais on serait dans une étrange erreur si l'on croyait qu'ils songeassent à détruire entièrement cette féodalité si redoutable; ils voulaient seulement en être les maîtres en la

renfermant dans des bornes convenables, ils la regardaient à cette époque comme le plus ferme soutien de l'État; jamais, au moment du danger, elle n'avait trompé leur espoir; sous Philippe-Auguste, cette féodalité avait sauvé le sol français d'une invasion qui menaçait de réduire la nation à l'esclavage, et d'ouvrir aux peuples de la Germanie une nouvelle route pour déborder dans les Gaules; les Capets étaient parvenus à arrêter la puissance seigneuriale dans ses envahissements; ils voulaient donc la diviser pour la dominer plus aisément; afin d'y réussir ils augmentèrent le nombre de ces grands feudataires, dont tous les jours ils diminuaient les prérogatives; cette marche était savante et hardie; elle commença sous Philippe-le-Bel, mais elle n'atteignit le but que sous le règne d'un prince qui tient une bien petite place dans nos annales et à une époque dont nos historiens ont à peine fait mention, tant les hommes sont disposés à ne voir d'illustration que dans le tumulte et le bruit.

Le 27 octobre 1327, Charles IV, voulant récompenser le dévouement de Louis de Clermont, petit-fils de saint Louis, érigea la baronnie de Bourbon en duché-pairie; l'acte d'érection était conçu en ces termes: « J'espère, disait le roi, que les descendants du nouveau duc

contribueront aussi, par leur valeur, à maintenir la dignité de la couronne. »

Le président Hénault et beaucoup d'autres écrivains ont regardé ces paroles comme une espèce de prédiction qui annonçait la haute fortune des Bourbons; nous sommes plutôt porté à croire que ces paroles avaient pour objet le dévouement que Louis de Clermont avait montré pour Philippe-le-Long et son frère Charles IV, lorsqu'on avait agité les droits de Jeanne, fille de Louis Hutin; mais ce qui servit le mieux à préparer la haute fortune des descendants du comte de Clermont, ce furent les vertus et le courage qui recommandèrent toujours les princes de cette race au respect de leurs contemporains. Louis de Clermont avait mérité d'être élevé à la pairie par la conduite honorable qu'il avait tenue dans toute sa carrière politique; son père était fils aîné de Robert, sixième fils de saint Louis. Depuis Hugues Capet on avait vu les princes du sang se mettre toujours à la tête des seigneurs mécontents; la nombreuse postérité de saint Louis surtout, se rangea constamment parmi ceux qui étaient opposés à la couronne. En effet on vit vingt princes du sang ligués contre Louis Hutin et ses deux frères. La seule famille de Robert se montra soumise et zélée : elle

était loin de prévoir que ce trône, qu'elle défendait avec tant de loyauté, lui appartiendrait un jour. Ce Louis I^{er}, à qui les chroniques du temps ont donné le titre de *grand*, avait été l'élève de Gaucher de Châtillon; comme ce célèbre connétable il unissait le savoir au courage; et après la mort de Gaucher, il se vit porté à la tête des affaires publiques: il les gouverna si bien que les calamités dont Philippe de Valois fut accablé pendant la moitié de son règne, semblèrent ne pas oser approcher de la France tant qu'il vécut. Louis de Clermont mourut comblé de gloire en 1341, laissant deux fils, Pierre et Jacques; le premier eut en partage le duché de Bourbon, et le second, dont nous écrivons la vie, eut le comté de la Marche.

Jacques de Bourbon, né en 1314, quinze ans avant la mort de Châtillon, était le troisième fils de Louis I^{er} et de Marie de Hainaut; saint Louis était son bisaïeul; son père, outre plusieurs filles, avait eu un second fils mort en bas âge; la faible complexion de l'aîné, Pierre, faisait craindre qu'il ne fournît pas une longue carrière; aussi toutes les espérances se reportaient-elles sur Jacques, dont la robuste constitution, l'air martial et l'humeur impatiente,

annonçaient un de ces hommes que les familles puissantes aimaient à voir surgir au milieu d'elles; à cette époque les lumières commençaient à pénétrer en France; l'université établie à Paris, les communications devenues tous les jours plus fréquentes avec l'Italie, avaient rendu plus général le goût de l'étude et des lettres. Le nombre des savans augmentait; les seigneurs commençaient à ne plus regarder comme perdu le temps qu'ils donnaient à toute autre occupation que celle des armes: Louis de Bourbon s'était fait distinguer en annonçant un amour très-vif pour les sciences; riche des vastes domaines de sa maison et de ceux que Marie de Hainaut lui avait apportés en dot, il avait pu se livrer tout entier à ses goûts, en encourageant avec grandeur les hommes de mérite. Il avait attiré à sa cour les lettrés les plus célèbres de son temps; les lettrés étaient alors ou des poètes troubadours, ou bien des écrivains mystiques qui ne traitaient que la controverse religieuse. Les troubadours eurent auprès de lui la préférence; il combla de ses faveurs Arnaud de Villeneuve, et le donna pour gouverneur à ses fils.

La chevalerie était le sujet éternel des écrits des poètes du temps; cette noble institution, périssable comme tout ce qui vient des hommes,

avait subi des variations à l'infini ; et de même que la monarchie de Hugues Capet n'était pas celle de Philippe-Auguste, et encore moins celle de Philippe-le-Bel, de même aussi la chevalerie du dixième siècle était bien différente de celle du quatorzième ; et comme elle avait pour but de suppléer à la faiblesse ou au silence des lois, plus ces lois acquéraient de forces, moins elles avaient besoin d'un secours étranger ; aussi, dès que les lois furent en vigueur, l'état de la chevalerie commença-t-il à pâlir ; les mœurs généreuses qu'elle avait fait naître perdirent de leur simplicité ; toute cette hiérarchie, qui fixait les grades et le commandement ainsi que les préséances, avait décliné d'une manière sensible ; les rangs se confondirent ; les écuyers se mêlaient, se battaient avec les chevaliers, ce qui était contraire aux statuts de l'ordre ; le jeune damoisel prenait le haubert et l'armure complète ; la dégradation du moral avait précédé la confusion des signes ostensibles ; cette ardeur à défendre l'opprimé, ce respect pour les femmes, cette constance à toute épreuve, ne furent bientôt plus connus que par tradition, mais cette tradition n'était pas perdue pour les cœurs purs et généreux, et ce que les poètes racontaient des premiers paladins exaltait l'enthousiasme des jeunes

chevaliers que l'esprit du siècle n'avait point corrompus; Jacques de Bourbon était de ce nombre; il ne pouvait se lasser d'entendre les récits que lui faisait Arnaud de Villeneuve; il s'enflamma tellement, qu'il voulait imiter scrupuleusement les anciens preux; son imagination vive les lui peignait encore plus beaux qu'ils n'étaient en réalité; possédé pour ainsi dire du fanatisme de la chevalerie, il voulait faire des prosélytes; il chercha à remettre en vigueur les règles de l'ordre dans toute leur sévérité; mais son siècle ne pouvait déjà plus le comprendre, il eut la douleur de ne pas trouver d'imitateurs; il ne put même entraîner son frère, qui avait le courage des anciens preux sans en avoir toutes les vertus; cependant Jacques ne se découragea point; il prêcha si bien d'exemple, qu'il fut surnommé *la fleur des chevaliers*. Les écrivains de cet âge, et ceux qui se rapprochent le plus de l'époque où il vivait, nous le représentent comme un homme singulier; en effet il devait être bien singulier et bien différent de son siècle, puisque, décidé à suivre constamment la ligne de la vertu, il resta toujours inaccessible à la corruption. Une galanterie respectueuse, des formes nobles, une taille majestueuse le rendaient auprès des femmes un

objet de prédilection, car elles espéraient que son exemple ferait revivre le temps où les chevaliers se montraient esclaves de la volonté des dames.

Le comte de la Marche voyait à dix-huit ans consumer ses jours dans un repos que la paix semblait devoir rendre éternel : il remplissait ses loisirs en soutenant des pas d'armes, en courant aux tournois et aux combats à outrance qui se publiaient en Angleterre, en Allemagne et en Flandres; il était à la cour de Louis de Bavière avec d'autres chevaliers *poursuivans d'amour*, lorsque le bruit courut dans toute l'Europe que Philippe de Valois, sur les instances du pape Jean XXII, allait marcher à une nouvelle croisade. Jacques de Bourbon quitta aussitôt la Germanie pour voler à une expédition dont il désirait ardemment faire partie, et qui promettait d'ouvrir une vaste carrière à son ardeur martiale!

Depuis la dernière croisade de saint Louis, le royaume n'avait éprouvé aucun malheur capable de nuire à sa prospérité; aucune guerre de Philippe-le-Bel et de ses trois fils n'avait été assez malheureuse pour faire à l'État des plaies profondes. Les guerres particulières, moins fréquentes, nuisaient moins à l'agriculture; les parlemens, devenus sédentaires, faisaient mieux

respecter la justice; la force publique, accrue par l'acquisition de grandes provinces, assurait davantage les droits de propriété; ainsi, la prospérité particulière augmentait la prospérité générale (1); tout était donc tranquille et paisible, mais l'impétuosité française avait besoin de mouvement; on croyait en trouver dans les croisades, et l'autorité royale se montrait disposée à seconder cet élan, car elle n'était pas encore établie sur des bases assez solides pour n'avoir pas à craindre le repos d'une noblesse qui ne respirait que les combats.

Un si grand projet avait besoin d'être mûri; le mariage de Jean, duc de Normandie, héritier présomptif de la couronne, avec Bonne de Luxembourg, fille du roi de Bohême, vint four-

(1) Depuis trente ans la ville de Paris offrait un coup d'œil animé; elle respirait un air d'aisance dont Édouard III parut frappé lorsqu'il vint en France rendre hommage de la Guienne (1330), mais il le fut bien davantage lorsqu'il vit les habitans sous les armes; depuis Philippe-le-Bel les bourgeois de Paris jouissaient de la prérogative d'avoir chacun un équipement militaire; et afin de donner au monarque anglais une idée de leurs forces, ils défilèrent sous les fenêtres du Louvre, où se trouvaient les deux rois; ils étaient au nombre de 80,000, sur lesquels il y avait 20,000 de cavalerie; les diverses chroniques de ce règne s'accordent toutes sur ce fait.

nir un aliment à l'impatience générale. Le roi de Bohême amena lui-même sa fille en France ; les noces se firent à Melun, dans le mois d'avril 1332, avec une magnificence extraordinaire ; le roi de Navarre, les ducs de Bourgogne, de Lorraine, de Brabant, de Bretagne y assistèrent. Philippe de Valois profita de cette occasion pour renouveler alliance avec ces différens princes ; ils jurèrent tous de se secourir mutuellement ; cette espèce de ligue était faite contre le roi d'Angleterre, dont l'ambition faisait concevoir de justes craintes à ses voisins ; ce fut au milieu des fêtes auxquelles avait donné lieu le mariage du duc de Normandie que le patriarche de Jérusalem arriva de l'Orient, et demanda au roi de France et aux princes réunis une audience solennelle ; elle lui fut accordée. Cette assemblée, composée de ce que l'Europe comptait de plus puissant, se tint en plein champ, dans un des faubourgs de Paris. Ce patriarche de Jérusalem était venu en France, dans l'année 1328, demander la main de Marie de Bourbon, sœur du comte de la Marche, pour Guy, prince de Galilée, fils aîné de Heughes IV de Lusignan, roi de Chypre. Il avait conduit lui-même cette princesse à son époux. Lusignan le renvoya une seconde fois en Europe pour rallumer le zèle religieux des

chrétiens, et leur demander des secours contre les ennemis de la foi, qui le resserraient chaque jour davantage dans son île. Jamais circonstance n'avait paru plus favorable; le patriarche commença par peindre à l'assemblée l'enthousiasme que les habitans de l'île de Chypre avaient montré à l'arrivée de Marie de Bourbon, princesse du sang royal de France, petite-fille de saint Louis. Après avoir favorablement disposé ses auditeurs par un récit si agréable, il passa à celui des maux que les chrétiens souffraient dans l'Orient; ses yeux se remplirent de larmes; sa figure vénérable, ses cheveux blancs, les sanglots qui entrecoupaient sa voix affaiblie, en racontant des malheurs que lui-même avait partagés, émurent au dernier point l'assemblée; tous les assistans se levèrent avec transport, et demandèrent la croix à grands cris. Philippe de Valois fut le premier à la prendre; le vieux roi de Bohême et celui de Navarre suivirent son exemple.

Jacques de Bourbon se fit remarquer par son ardeur; il voulait partir de suite pour aller défendre sa sœur contre les ennemis qui l'entouraient; la croisade fut décidée; les évêques la prêchèrent dans toute l'Europe; le roi de France, désigné par le pape pour être le chef de cette nouvelle entreprise, commença ses pré-

paratifs, qui parurent propres à faire espérer une heureuse réussite. On compta bientôt jusqu'à 30,000 hommes des diverses parties de la chrétienté enrôlés sous la bannière sainte; il est à remarquer que le clergé montra peu d'empressement pour cette croisade; il fut obligé d'y contribuer par de fortes impositions que l'on mit sur ses biens. Cependant, l'expédition était prête à partir. On allait voir une portion de l'Europe fondre de nouveau sur l'Asie; Philippe de Valois avait fait prévenir Charombert, roi de Hongrie, qu'une armée de croisés traverserait ses états pour passer en Palestine; ce prince annonça qu'il joindrait ses armes à celles des chrétiens occidentaux; le roi de Naples promit des vaisseaux; la noblesse du Languedoc s'unit aux quatre seigneurs provençaux, Boniface de Castellane, Palamède de Forbin, Hubert de Saint-Gilles et Jean de Villeneuve, pour équiper une flotte et aller en Orient par mer; Élie de Villeneuve, grand-maître de Rhodes, se prépara à se joindre au roi de France avec ses vaillans chevaliers (1334); Philippe se décida à laisser la régence au duc de Normandie, son fils aîné, en lui donnant pour conseiller le vieux duc de Bourbon, le Nestor de la noblesse française, et dont le fils, Jacques de la Marche,

devait aller à la Terre-Sainte avec le premier corps; mais Philippe de Valois, au moment de quitter son royaume pour aller défendre des intérêts étrangers, s'aperçut que les siens étaient fortement menacés; autant sa bouillante noblesse faisait paraître d'ardeur pour la croisade, autant celle d'Angleterre en montrait pour faire la guerre à la France.

Édouard, nourrissant toujours le projet de devenir roi de France, tourmenté sans cesse et même humilié dans son orgueil par l'hommage qu'il avait été obligé de faire à Philippe de Valois, entretenait l'impatience de ses sujets, et l'augmentait encore en se parant d'un faux air de modération et de justice.

Le duc de Bourbon, devenu l'unique conseiller de Philippe depuis la mort du connétable de Châtillon, fit sentir au monarque le danger qu'il courait en quittant son royaume; le prince renonça donc à regret à l'expédition d'outremer, et ses immenses préparatifs furent en pure perte. M. de Sacy observe avec raison que cet Édouard si habile fit à cette occasion une faute capitale; en effet, puisque la foi des traités n'était rien pour lui, qu'il rompait les trêves lorsque son intérêt le commandait, comment ne dissimula-t-il pas assez pour laisser partir son

rival avec toute la noblesse? La France, alors sans défense, eût été pour lui une proie facile à saisir.

La prévoyante politique qui retenait le monarque français dans ses états ne s'étendait pas jusqu'à Jacques de Bourbon; en conséquence, ce prince résolut d'aller faire sentir aux ennemis de la foi les effets de son courage; plusieurs motifs le portaient à effectuer cette résolution: premièrement sa sœur, femme de Lusignan, courait de grands dangers; il brûlait de voler à sa défense; en second lieu son père, Louis I^{er}, était roi titulaire de Thessalonique, ayant acheté depuis long-temps les droits d'Eudes, duc de Bourgogne: ce dernier les tenait de sa mère. Ces droits, que nous regardons aujourd'hui comme chimériques, ne l'étaient point alors aux yeux des princes chrétiens; ils croyaient que les flots de sang dont les chevaliers croisés avaient arrosé cette terre leur en avaient acquis la légitime propriété. Godefroi de Bouillon et plusieurs de ses descendants avaient régné à Jérusalem; d'autres seigneurs avaient fondé des états, des principautés qu'ils n'auraient jamais perdus si toutes les cours de l'Europe s'étaient réunies pour arrêter l'accroissement de la puissance ottomane.

Louis de Clermont, enflammé d'une noble ambition, voulait faire régner sa race sur une terre que les chrétiens avaient long-temps possédée; le caractère exalté de Jacques était propre à tenter de grandes entreprises; en conséquence, son père Louis de Clermont fit une levée de chevaliers dans la Marche et dans le Bourbonnais; il composa pour son fils une petite armée, que Philippe de Valois augmenta encore, ravi de pouvoir s'acquitter ainsi du vœu qu'il avait fait.

Le jeune banneret, au comble de la joie, partit donc pour la Provence en 1334; il y trouva un homme de son âge, d'un caractère aussi chevaleresque que le sien; c'était Boniface VI, prince de Castellane, dont la courtoisie égalait la valeur; ce baron se rendit célèbre comme poète et comme troubadour; Pétrarque imita ses vers, et lui emprunta beaucoup de sujets; possesseur de la moitié de la Provence, Boniface pouvait seconder dignement le prince français; il enflamma par son exemple le zèle de la noblesse du pays. Beaucoup de chevaliers provençaux et languedociens vinrent se réunir dans le port de Marseille à ceux qui arrivaient de Paris; la flotte mit à la voile, et alla dans la rade de Gênes, faire sa jonction avec les forces mari-

times que le pape et les Vénitiens avaient préparées pour la grande croisade ; cette armée navale allait cingler vers les côtes de l'ancienne Grèce, lorsque les envoyés d'Andronie-le-Jeune arrivèrent à Gênes et supplièrent Jacques de Bourhon de venir à Constantinople pour aider leur maître à repousser les Turcs, lui promettant qu'après avoir éloigné de la capitale de l'empire ces redoutables ennemis, Andronie l'aiderait à son tour à conquérir Thessalonique ; le comte de la Marche se rendit à leurs pressantes sollicitations ; il arriva à Constantinople au commencement de l'année 1335, il y reçut l'accueil le plus flatteur ; il passa à la cour d'Andronie une année entière, qu'il employa en actions de peu d'importance ; il regrettait déjà le temps qu'il consumait d'une manière si peu digne de lui, et il songeait à quitter Byzance, lorsque le terrible Orchan, fils d'Hottoman, parut devant Constantinople avec une flotte de vingt-cinq vaisseaux (janvier 1336). Jacques désirait ardemment se mesurer avec les Turcs ; il unit ses forces à celles d'Andronie pour repousser Orchan ; ce barbare vint insulter les faubourgs de la capitale ; on le laissa s'engager avec toute sa flotte dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Europe ; et, au moment où il s'y attendait le moins, il fut attaqué de tous côtés ; Jacques et

les autres croisés décidèrent la victoire, car les Grecs dégénérés n'osaient soutenir la vue de leurs formidables adversaires; Orchan battu (1), ne dut son salut qu'à une prompte fuite; sa flotte fut anéantie; le lendemain de sa défaite, neuf vaisseaux formant l'arrière-garde, et qui ignoraient l'issue du combat, parce qu'ils étaient restés en dehors du détroit, se présentèrent et recommencèrent l'action; Boniface de Castellane les attaqua avec la moitié de l'escadre, prit les uns, et coula les autres; ce double triomphe parut d'autant plus glorieux que, depuis deux siècles, pas un cri de victoire n'avait retenti sur les rives du Bosphore; le comte de la Marche demanda alors à l'empereur les secours qu'il lui avait promis pour conquérir Thessalonique. Andronie remit de jour en jour l'exécution de ses promesses, lui objectant des difficultés insurmontables, sans cependant lui faire un refus formel; Jacques de Bourbon attendait vainement, lorsqu'il apprit que Philippe de Valois était attaqué par une ligue formidable qui avait pour chef le roi d'Angleterre; il fit taire à l'instant la voix de l'intérêt particulier, et renonça à un

(1) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, vol. xxiv.— Choisi, *Hist. de Philippe de Valois*, t. II, p. 69.

projet dont sa valeur aurait pu surmonter les difficultés ; il quitta Constantinople, et se hâta de venir en France pour défendre son pays et son roi (1337).

Le comte de la Marche ne pouvait arriver dans des circonstances plus favorables à son courage ; les affaires du royaume avaient bien changé de face depuis son départ ; jamais la France ne s'était vue enveloppée dans une pareille complication d'intérêts divers ; il ne sera pas superflu d'expliquer ici une des principales causes de la rupture qui venait d'éclater entre Édouard et Philippe.

Robert d'Artois, après avoir perdu deux fois son procès contre sa tante Mahaut, du vivant de Philippe-le-Bel et de Philippe-le-Long, crut qu'il pourrait faire revivre avec succès ses prétentions sous le règne de Philippe de Valois, qu'il avait servi très-efficacement lors de la première contestation de ce prince avec Édouard III. Il fondait ses prétentions sur ce qu'il était fils de ce jeune Philippe d'Artois, blessé mortellement au combat de Furnes. Après la mort de son grand-père Robert II, dont la témérité avait fait perdre la bataille de Courtrai, Mahaut sa tante s'était mise en possession de l'Artois en vertu des coutumes qui ne reconnaissaient point la

représentation ; mais le neveu, étant devenu plus âgé, éleva des prétentions dans lesquelles il était soutenu par de puissans vassaux ; la cour des pairs jugea ce procès , et maintint Mahaut dans l'entière possession des états de son père. Des écrivains ont blâmé les rois de France d'avoir protégé cette juridiction tout-à-fait en contradiction avec la loi salique , qui excluait les femmes ; ces critiques n'ont pas considéré que les monarques français, en agissant ainsi, donnaient au contraire beaucoup plus de force à la loi salique, et prouvaient que le royaume n'était pas un fief, puisqu'il était régi par des coutumes opposées.

Philippe de Valois, voulant récompenser Robert du zèle qu'il avait montré pour ses intérêts, et en même temps le dédommager de la perte des domaines qu'il réclamait, lui fit don de la terre de Roger-le-Beaumont, qu'il érigea en comté-pairie ; mais au moment qu'on y pensait le moins, Robert demanda la révision du procès, et voulut faire valoir un prétendu testament de son grand-père ; cette pièce, évidemment fausse, l'aurait mis en possession de la majeure partie des domaines d'Artois si elle eût été vraie ; il ne rougit pas d'employer les moyens les plus honteux, et de recourir aux intrigues les plus

criminelles pour arriver à ses fins : il fut condamné une troisième fois. Philippe de Valois avait fait, pour le favoriser, tout ce que l'amitié la plus vive peut inspirer à un roi.

Quelque temps après cette décision, Mahaut et une de ses filles moururent subitement; la voix publique attribua au poison le trépas de ces deux princesses; plusieurs particularités graves accréditèrent cette opinion; Philippe indigné prononça, le 19 mars 1331, dans son lit de justice, un arrêt de bannissement contre Robert; celui-ci, la rage dans le cœur, tenta de faire assassiner le roi, et se retira auprès d'Édouard, qui le reçut avec transport, se promettant bien de mettre à profit le ressentiment du prince français; ce fut ce moment qu'Édouard choisit pour faire paraître un manifeste dans lequel il s'annonça pour le véritable successeur de Charles IV, en se préparant à soutenir ces injustes prétentions. Il envoya dans les Pays-Bas 50 paladins remplis de cet esprit chevaleresque propre à faire tenter des entreprises singulières; les preux d'Angleterre se répandirent dans la cour des ducs de Brabant, de Juliers, et de Namur; ils y versèrent à pleines mains l'argent qu'Édouard leur avait ordonné de répandre; ces chevaliers étaient tous liés par quelques ser-

mens bizarres; ils promettaient à Dieu de faire, en l'honneur de leur dame, quelque exploit éclatant; plusieurs avaient un œil couvert d'un bandeau de drap, et avaient juré de ne jamais voir de cet œil avant de s'être signalés par une grande prouesse sur les terres de France; ce serment, ce bandeau, leur audace, et surtout l'argent qu'ils prodiguaient, firent effet sur les esprits, et déterminèrent tous ces petits princes à embrasser le parti de l'Angleterre, dont le souverain ne dédaigna pas même l'alliance d'un chanoine de Cambrai (Rymer, t. iv).

Édouard concevait déjà les grands avantages que la politique pouvait retirer du commerce; il menaça les Flamands de ne plus leur vendre de laine s'ils refusaient de se déclarer pour lui (1); il savait bien que les Flamands, dont les richesses provenaient de leurs manufactures, trouveraient plus difficile de se passer des laines de l'Angleterre que de résister aux armes de la France; ces peuples se soulevèrent de nouveau contre Louis, leur prince, que Philippe de Valois avait réintégré dans ses états; le brasseur Artevelle se fit chef de la révolte, s'empara de l'autorité, et l'exerça de la manière la plus ty-

(1) Meyer, Hist. de Flandres, année 1337.

rannique; accompagné de 80 valets armés qui ne le quittaient jamais, il faisait assommer quiconque lui déplaisait; il dépouilla de leurs charges les commandans des villes, les magistrats et les anciens agens du prince; « des adultères, des homicides, des voleurs, furent placés dans les emplois publics, » dit l'historien Meyer; voilà quels furent les alliés d'Édouard. Ce prince ne se borna point à capter l'amitié des Flamands; mais à l'aide de nombreux émissaires, et par les anciennes relations que Robert d'Artois avait conservées en France, il parvint à y acheter une partie des grands feudataires; Philippe de Valois se trouva bien entouré de traîtres; Froissard et la Chronique de Saint-Denis ne balancent pas à dire que la plupart des seigneurs français étaient salariés par le rival de leur maître. Duhaillan les appelle les *pensionnaires de l'Angleterre*; depuis quelques années la corruption s'était introduite en France, et y avait fait des progrès effrayans; le caractère des hommes s'y était adouci, mais les mœurs avaient perdu leur simplicité primitive, qui se trouva remplacée par les vices d'une civilisation qui n'était qu'ébauchée; le goût des plaisirs se répandait parmi les hautes classes; on aspirait à connaître les jouissances de l'opulence sans avoir les

moyens de les satisfaire, car les terres étant mal cultivées rendaient peu, et l'industrie, bornée aux objets de la plus stricte nécessité, ne produisait rien, de sorte que le numéraire était fort rare; aussi l'argent d'Édouard fut-il recherché par les seigneurs de la cour; cet honneur si sévère, cette loyauté jadis si ferme, cédèrent à l'or des Anglais; le quatorzième siècle était pour la France une de ces époques fatales où l'avisement des hommes est le prélude des plus grandes catastrophes.

Ce fut au milieu de cette désorganisation morale que Jacques de Bourbon arriva en France; son cœur noble et vertueux eut horreur de la corruption générale; il jura d'y rester toujours étranger, aussi fixa-t-il tous les regards: il se trouvait à vingt-quatre ans vieux guerrier, comparativement aux autres barons; la renommée avait publié dans le royaume ses exploits devant Byzance; son père le revit avec d'autant plus de ravissement, que Pierre, son fils aîné, n'était pas irréprochable dans sa conduite; Jacques lui parut, au contraire, appelé à soutenir l'honneur de sa race; il le maria, en 1337, avec Jeanne de Châtillon, dame de Carency, petite nièce du connétable Gaucher de Châtillon. Philippe de de Valois accueillit le jeune prince avec la plus

grande distinction, l'offrit comme un modèle à toute sa cour, et jugea dès ce moment qu'il ne tromperait pas sa confiance. Ce monarque avait des mœurs sévères; il déplorait les écarts d'une noblesse toujours valeureuse, mais devenue accessible à la corruption; il n'ignorait pas le trafic que beaucoup de seigneurs faisaient de leur honneur; cependant en gémissant sur les moyens employés par Édouard, il ne prévoyait pas les dangers qu'ils pouvaient lui faire courir; il s'aveuglait sur sa propre position, et le surnom de *Fortuné*, que les peuples lui avaient donné, inspirait à ce prince une confiance dangereuse: la victoire de Cassel, l'hommage-lige que l'orgueilleux Édouard avait été obligé de faire aux pieds de son trône, le faisaient regarder comme l'arbitre de l'Europe, mais le sage Louis de Clermont ne cessait de l'exhorter à se tenir prêt à repousser des agressions qu'il voyait très-prochaines; il lui représentait son rival comme un prince dangereux, lui faisait voir comme inévitable une grande rupture; car l'inimitié qui alluma le flambeau de la guerre entre les deux rois, dit l'historien Villani, avait plus d'une cause; la rivalité de la France et de l'Angleterre, l'ambition d'Édouard, la fierté de Philippe, la saisie faite par ce dernier de plusieurs villes en Guienne, l'asile

qu'il donnait à David, roi d'Écosse, celui qu'Édouard accordait à Robert d'Artois, étaient autant de motifs de discorde; Louis de Clermont conseilla à Philippe d'opposer aux alliances qu'avait faites le monarque anglais, d'autres alliances plus puissantes; Albert et Othon d'Autriche s'engagèrent à le servir, le comte Palatin promit de lui amener un corps nombreux de cavalerie; la république de Gênes lui offrit des arbalétriers et des archers; les rois de Castille, de Bohême, de Navarre, et le duc de Bretagne, tous quatre ses parens, s'annoncèrent comme prêts à unir leurs forces aux siennes; non content de ces mesures politiques, Philippe de Valois voulut rompre les liaisons secrètes qu'Édouard entretenait en France par le moyen des partisans de Robert d'Artois; en conséquence, dans une proclamation datée de Vincennes, 7 mars 1337, il déclara ce vassal, criminel de lèse-majesté, et ses adhérens coupables des mêmes crimes. (Cartulaire de Descamps, t. xxviii.)

Tandis que Robert était déclaré ennemi de l'État, il excitait la haine du monarque anglais; il l'engageait à descendre de suite en France, lui promettant une puissante coopération de la part de ses nombreux amis, qui viendraient en foule se ranger sous ses drapeaux; malgré ses

instances, Édouard ne se décida pas encore à attaquer son rival; ce prince alla en personne dans la Flandres pour consolider les alliances qu'il y avait faites, mais il trouva les habitans peu disposés à servir sa cause; quoiqu'ils eussent chassé leur souverain, qu'ils fussent stimulés par les discours d'Artevelle, ils étaient retenus par la crainte de déplaire à Benoît XII, qui les avait menacés des foudres de l'Église, s'ils se battaient contre la France.

Les Flamands, de tous temps très-pieux, redoutaient le courroux du Saint-Siège; Artevelle, vendu à Édouard, imagina, pour lever leurs scrupules, un subterfuge digne du temps et des artisans grossiers auxquels il s'agissait d'en imposer: « Prenez, dit-il à Édouard, le titre de roi de France, les Flamands, combattant pour vous, ne croiront pas manquer à leurs sermens. » Édouard sentit qu'il ne fallait en effet aux hommes passionnés qu'un prétexte pour violer les devoirs les plus sacrés; il suivit le conseil d'Artevelle, et ce fut sur l'avis d'un brasseur, qu'il fit valoir ses droits à la couronne de France, droits dont ses successeurs ont long-temps poursuivi la chimère (1).

(1) « C'est de cette époque, dit Hume (chap. xv) que date

Édouard publia un second manifeste qu'il adressa à tous les pairs, ducs, comtes et barons, pour démontrer la légitimité de ses prétendus droits, il écartela les armes de France et d'Angleterre, et prit dans tous les actes publics le titre de *roi de France* (1); Philippe en fut alarmé; ce prince appela auprès de lui toute la noblesse; il trouva plus d'empressement dans la classe moyenne que parmi les barons; toutefois Louis de Clermont et ses deux fils lui témoi-

l'origine de l'animosité violente que les Anglais ont constamment marquée depuis pour les Français; les grands seigneurs d'Angleterre et les simples gentilshommes se vantaient de leur origine française ou normande, et affectaient d'employer la langue de Paris dans tous les actes publics et même dans les conversations particulières; mais les fatales prétentions d'Édouard III rompirent cette bonne intelligence, qui fut remplacée par une espèce d'antipathie que les Anglais, quoique agresseurs, et malgré le mal qu'ils ont fait à la France, ont portée plus loin que les Français mêmes.» *Nor is their hatred retaliated on them to an equal degree by the French.*

(1) Presque en même temps qu'Édouard prenait ostensiblement le titre et même les insignes de roi de France, il défendait en Angleterre l'usage de la langue française au barreau et dans les actes publics; cependant, malgré ses ordres, la langue anglaise ne fut à la mode que bien longtemps après; le premier acte écrit en anglais est de 1386. (Hume, ch. xv. — Rymer, liv. vii, p. 526.)

gnèrent un dévouement absolu; Jacques de la Marche, à son départ pour la Grèce, avait été armé chevalier par le vieux roi de Bohême; Philippe voulut aussi lui ceindre l'épée, c'était un honneur signalé que d'être armé chevalier deux fois; le monarque lui donna en même temps le commandement des sergens d'armes, garde ordinaire des rois.

Philippe ne pouvait être agresseur dans cette circonstance, il attendit qu'on l'attaquât; l'évêque Lincoln vint apporter à Paris, dans le mois d'août 1339, la déclaration de guerre d'Édouard; ces sortes de missions étaient assez souvent remplies par les évêques, dont on regardait le caractère comme un sauf-conduit inviolable; presque au même temps Valter Mauny, capitaine anglais qui avait promis aux dames de faire le premier exploit sur les terres de France, y entra avec quarante lances; depuis près de vingt ans on désignait ainsi un petit corps de cinq ou six hommes; on appelait *lance bien fournie* celle qui en avait huit : ainsi Mauny avait avec lui à peu près 250 hommes : son premier exploit fut de brûler la petite ville de Mortagne et d'en massacrer les habitans (1); les Flamands révoltés

(1) Froissard, ch. xxxvi.

contre Guy leur souverain, au commencement du quatorzième siècle, avaient commencé ce genre de guerre d'extermination; Édouard fut plus coupable que les Flamands, car il en fit un système, quoiqu'il encourageât d'un autre côté l'esprit chevaleresque tout-à-fait en opposition avec cette barbarie.

Édouard à la tête de son armée vint assiéger Cambrai défendu par le vaillant Gallois de Labaume; ayant échoué dans les premières attaques, il forma une espèce de blocus, et détacha une partie de ses forces pour ravager le Cambrésis et la Picardie; Philippe envoya au secours de la place Jacques de la Marche, avec 10,000 hommes de noblesse et de bandes soldées; le jeune banneret, après avoir essayé inutilement de se jeter dans la ville, voulut du moins arrêter les ravages des Anglais; il attaqua tous les corps de partisans les uns après les autres, les dispersa, et força l'ennemi à se tenir renfermé dans son camp. Édouard, voyant qu'il lui serait impossible de prendre Cambrai, leva le siège et entra en Picardie avec toutes ses forces réunies, afin de joindre Philippe et de lui présenter la bataille; le monarque français se mit en mouvement et se trouva bientôt en présence de son rival; les deux armées à peu près égales,

formaient ensemble 250,000 combattans ; depuis long-temps on n'avait vu autant d'hommes armés réunis sur le même terrain. Le camp des Français était assis au-dessous de Vironfosse ; celui des Anglais s'étendait le long de la Cappelte ; Édouard, présomptueux par calcul, voulut frapper le moral de son ennemi en se hâtant de lui offrir la bataille , quoique sa position fût la moins avantageuse ; il envoya un héraut porter le défi ; Jacques de la Marche combla de présens cet écuyer et lui passa une chaîne d'or au cou ; tels étaient les règles et l'esprit de la chevalerie ; se battre passait pour une chose si belle et si désirable , qu'en annoncer seulement l'occasion méritait une récompense comme si c'était rendre un service.

Les deux armées rangées en bataille attendaient le signal ; les chefs et les soldats croyaient voir commencer à chaque instant l'action , lorsqu'une grande rumeur s'éleva à l'extrémité de la ligne française ; on crut que l'ennemi avait commencé l'attaque ; le roi et les seigneurs montèrent à cheval, et d'après l'usage de cette époque Valois et les autres princes suzerains firent un grand nombre de chevaliers ; mais on apprit bientôt que l'alerte avait été causée par un lièvre ; ce timide animal, épouvanté du bruit des armes,

sortit de son terrier et traversa les rangs pour aller chercher un asile moins périlleux. Les chevaliers institués ce jour-là furent appelés *les chevaliers du lièvre*. (Froissard, liv. I, ch. XLI.)

Cependant Édouard, trop politique pour risquer une défaite dans une saison avancée, au milieu d'un pays dont la population s'était levée tout entière contre lui, prit le sage parti de se retirer et d'aller établir ses quartiers d'hiver dans le Hainaut; il effectua sa retraite la nuit qui précéda le jour fixé pour le combat, défection odieuse, suivant l'esprit du temps; Philippe ne fut pas extrêmement fâché de cette infraction aux lois de la chevalerie; il voyait avec peine le théâtre de la guerre si près de Paris, mais la noblesse réunie sous ses drapeaux regrettait de se voir enlever l'occasion de se signaler, elle demanda à grands cris de poursuivre l'ennemi; cette faveur ne fut accordée qu'à Jacques de la Marche, que l'on chargea de harceler les Anglais pour presser leur retraite; il partit avec Gui de Nèle, Robert de Fiennes, Charles de Montmorenci et 6,000 cavaliers; voulant se rendre digne de la confiance que l'on avait en sa valeur, il poussa vivement l'ennemi, défit l'arrière-garde au passage de la Sambre, enfin se laissant emporter par un

excès de courage, il parvint jusqu'auprès d'Édouard et fut au moment de l'enlever au milieu de ses gardes; il s'y trouva bientôt entouré de toute part et ne dut son salut qu'à la bravoure de ses compagnons d'armes : il revint joindre l'armée du roi à Saint-Quentin, amenant avec lui beaucoup de prisonniers; cet exploit, fait à vingt-six ans, commença la réputation brillante de Jacques de Bourbon.

L'hiver ne fit point cesser les hostilités, la guerre continua; des campagnes ravagées, des villages incendiés, des églises pillées, des actions affligeantes pour l'humanité, tel est le tableau que présente l'histoire des opérations militaires pendant cette saison : la guerre n'est-elle pas une réciprocité de maux? Au milieu de ces dévastations Édouard reçut un échec qui dut lui être bien sensible; pour se venger de l'affront que Jacques de Bourbon lui avait fait essuyer, il opéra un mouvement rétrograde et rentra dans le Cambrésis, désola la Thiérache, la rive droite de l'Escaut, et vint tomber dans une embuscade que lui avait tendue l'abbé d'Honnecourt. Ce prêtre guerrier possédait d'immenses domaines; il donna asile aux habitans des campagnes, qui fuyaient la fureur de l'ennemi; il changea leur terreur en résolution, et prit les mesures les plus

énergiques pour chasser les Anglais de ces contrées ; jamais général ne déploya plus de talent dans ses plans et plus de hardiesse dans leur exécution ; il s'empara des défilés, du passage des rivières, des hauteurs, enfin il enveloppa Édouard, fondit sur ses divisions et les défit entièrement ; l'orgueilleux roi d'Angleterre fut vaincu par des moines et des paysans ; peu s'en fallut qu'il ne servît lui-même de trophée à leur triomphe ; les chroniques du temps disent que l'abbé d'Honnecourt sauva l'État (Froissart, ch. XL et XLI). Bientôt après le roi d'Angleterre arrêta les succès de son rival par la victoire navale de l'Écluse ; cette défaite commença les malheurs de Philippe de Valois et coûta 20,000 hommes à la France ; la flotte de Philippe, réunie dans la Manche, était de 1,200 vaisseaux ; saint Louis en avait équipé une de 1,500, et plus tard Charles VI, au commencement de son règne, en réunit autant : sans doute ce n'étaient pas des vaisseaux comme ceux d'aujourd'hui, mais c'étaient ceux du temps, et la promptitude avec laquelle on rassemblait une flotte aussi considérable prouve que la France possédait quelques ressources maritimes.

Édouard fut blessé d'une flèche à la bataille de l'Écluse, mais cette blessure ne put arrêter

son infatigable activité; il débarqua non loin d'Ostende et entra dans Gand en triomphateur; il n'y resta que le temps nécessaire pour concentrer ses forces; il se remit ensuite en campagne; il forma le siège de Tournay, mais il y trouva comme à Cambrai une vigoureuse résistance; un grand nombre de seigneurs s'y étaient jetés avec le connétable Raoul d'Eu, le comte de Guines et les maréchaux Robert de Briquibec et Mathieu de Trie.

Le perfide Robert d'Artois, à la tête de 40,000 Flamands, protégeait les opérations du siège, il essaya d'enlever St.-Omer; il trouva devant cette place Eudes, duc de Bourgogne, son ennemi personnel, époux de Jeanne petite-fille de Mahaut; Robert attaqua le prince bourguignon avec la fureur de la haine la plus implacable; tout céda à sa furie; les Français, moins nombreux que les Flamands, plièrent devant lui; déjà il croyait pénétrer jusqu'à Eudes et assouvir sa rage sur ce rival odieux, lorsqu'il se vit arrêté par Jacques de la Marche accouru à la tête de 5,000 cavaliers; le banneret français avait pris l'ennemi en flanc et rétabli le combat; communiquant à ses soldats l'ardeur qui l'animait, il enfonça les escadrons brabançons qui faisaient la principale force de Robert, les dissipa,

et décida la victoire par sa valeur personnelle; Robert fut défait entièrement, perdit 4,000 hommes, ses bagages, ses bannières chargées de ses armoiries comme comte d'Artois et lieutenant d'Édouard *roi de France et d'Angleterre*.

Après cette défaite, les Flamands dégoûtés retournèrent à leurs ateliers; ils furent sourds aux prières et aux exhortations d'Artevelle; dans leur désespoir ils avaient même voulu massacrer Robert d'Artois; Philippe de Valois se rapprocha de Tournay, resserra les assiégeans dans leur camp, n'engagea que des actions partielles, sans vouloir accepter la bataille, qui lui était tous les jours offerte; Édouard, désespéré du nouveau genre de guerre adopté par son ennemi, lui envoya un cartel que le flegmatique Valois renvoya en disant que ce cartel n'était pas pour lui, car la suscription portait seulement à *Philippe comte de Valois* (1). La bravade d'Édouard n'avait pour but que de cacher le péril imminent dans lequel il se trouvait; l'avantage que Jacques de Bourbon avait remporté

(1) Velly, Daniel, Villani, disent que Philippe accepta le cartel à condition que les deux royaumes de France et d'Angleterre seraient le prix du combat; Froissard, le Continuateur de Nangis, du Haillan, n'en disent rien; dans tous les cas cette condition n'était pas admissible; le duc de

devant St.-Omer sur Robert d'Artois , était d'une grande importance ; le vainqueur , après avoir privé le monarque anglais de son corps d'observation , avait fait sa jonction avec l'armée de Philippe ; les ennemis , resserrés de tous côtés , se voyaient au moment d'être accablés ; une seule action allait décider de la guerre , lorsqu'une femme vint sauver Edouard qui , de l'aveu même des historiens anglais , était perdu sans ressource ; Jeanne de Valois , douairière de Hainaut , sœur de Philippe et belle-mère d'Édouard , s'était retirée , après la mort de son mari , dans le couvent de Fontenelle ; elle conçut le dessein d'arracher les armes des mains de son frère et de son gendre ; elle quitta sa retraite , arriva pieds nus et couverte d'un cilice ; passant tour à tour dans l'un et dans l'autre camp , elle obtint que les deux rois signeraient une trêve ; Jacques de la Marche et les principaux seigneurs se récrièrent , en voyant le roi laisser échapper un avantage certain , mais leurs exhortations furent inutiles ; il semblait qu'une funeste destinée

Normandie et le prince de Galles , héritiers présomptifs des deux couronnes , n'auraient pas consenti , sans doute , à se laisser dépouiller de ce que les droits de la naissance leur assuraient.

poussât toujours Philippe dans de fausses mesures et lui fit négliger ses avantages; trop de loyauté, trop de magnanimité, le désir d'épargner le sang de ses sujets le rendirent la dupe d'un ennemi brave, il est vrai, mais dont la politique astucieuse n'était qu'une suite continuelle de ruses, de pièges et de déceptions; il est certain qu'en cette occasion le roi fit une très-grande faute, car il avait pour lui toutes les probabilités d'un succès qui aurait prévenu tous les malheurs qui depuis accablèrent la France et la mirent dans un état si fâcheux; Philippe signa donc en 1340 un armistice que son vassal se promettait bien de rompre lorsque ses intérêts le commanderaient; cet armistice suspendait une lutte qui jusqu'alors n'avait eu d'heureux fruits pour aucun des deux partis; le malheur des peuples en fut le seul résultat; Édouard, dans cette circonstance, épuisa tellement ses ressources pécuniaires qu'il se vit obligé de mettre en gage sa couronne et celle de la reine sa femme, entre les mains des archevêques de Trèves et de Cologne (Hume, liv. xv).

Jacques de la Marche avait besoin d'occuper son courage; cette ardeur était si active que dans le cours de toute sa vie, il ne passa pas six mois sans faire partie de quelque expédition.

Le désir de conquérir Thessalonique, qu'il regardait comme appartenant légitimement à sa famille, ne cessait de l'agiter; il apprit que les chevaliers de Rhodes, guidés par Élion de Ville-neuve, après avoir remporté de grands avantages sur les infidèles, se préparaient à attaquer Smyrne; il résolut d'aller s'unir à ces vaillans défenseurs de la foi, de partager leurs dangers et leur gloire, espérant trouver ensuite dans eux de puissans auxiliaires pour conquérir la Macédoine; il ne lui fut pas difficile d'entraîner plusieurs bannerets accourus à la voix de Philippe et qui se voyaient trompés dans l'espoir de combattre les Anglais; le roi promit aussi de l'aider puissamment; mais au moment où il se préparait à quitter la France pour aller chercher les combats sur les rives étrangères, un nouvel incident vint rallumer le feu de la guerre dans toute l'Europe : voici comment.

Jean III, dit le Bon, duc de Bretagne, mourut au commencement de 1341, sans laisser d'enfans de ses trois femmes; Charles de Blois avait épousé Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean, et qui était héritière d'après les coutumes de la Bretagne qui appelaient les femmes à succéder aux grands fiefs; Jean de Montfort, frère du dernier duc, mais d'un second lit, prétendit à

la possession de la Bretagne, et profitant de l'absence de Charles de Blois se saisit de Nantes et de plusieurs autres villes; Jeanne de Penthièvre et son époux portèrent plainte au roi de France, qui, en qualité de suzerain, était juge de l'affaire en dernier ressort; Jeanne citait en sa faveur, pour prouver que la représentation avait lieu en Bretagne, un exemple pris dans une des plus anciennes et des plus puissantes familles du duché; Jean de Kergorlay (1), puîné de Pierre II, étant mort avant 1340 sans enfant, sa succession passa à Jean III son petit-neveu, petit-fils de son frère aîné, au préjudice de Henri, son frère cadet, qui l'avait revendiquée. Philippe de Valois jugea d'après ce précédent; un arrêt du 7 septembre 1341 rendu à Conflans, envoya Charles de Blois prendre possession du duché; Montfort, voulant se faire un appui de l'Angleterre, avait rendu hommage de vassal à Édouard, et s'était mis ainsi en pleine rébellion contre Philippe et la France; néanmoins il avait trouvé beaucoup de partisans dans ses prétendus états; on distinguait dans le nombre Tenneguy Duchatel, Guillaume de Cadoudal,

(1) Le nom de cette famille est écrit de différentes manières dans les historiens de Bretagne, quoique ce soit toujours la même.

Papillon de Saint-Gilles , Henri de Kergolai , les Spinefort ; ceux du comte de Blois étaient Olivier de Clisson , père du fameux connétable ; Laval Montmorenci , le vicomte de Rohan , Geofroi de Malestroit , les sires de Rieux , d'Avaugour , Thibault de Morillon , Gérard de Maulin , Geoffroi Charni , les sires de Tintiniac , de Beaumanoir , de Raix , de Rougé , de Derval , d'Aspremont , Robert de Beaumont , Coëtmen , du Ponton , de Lesconet , de Goyon , Traougoff et Reyneval , et le sire de Porhoët , issu des anciens rois de Bretagne.

Édouard s'empressa d'envoyer des secours au comte de Montfort ; Philippe ne pouvait se dissimuler la déloyauté de cette conduite , mais comprenant qu'il serait inutile de réclamer la foi des traités , il résolut de tourner ses forces contre Jean de Montfort et de mettre le comte de Blois dans l'entière jouissance du duché de Bretagne ; on doit admirer la facilité avec laquelle les rois levaient une armée quoiqu'ils n'eussent aucun mode fixe de recrutement ; l'humour belliqueuse de la noblesse savait y suppléer ; le duc de Normandie , fils aîné du roi , eut le commandement des troupes ; Jacques de Bourbon accompagna le prince ; une tendre amitié l'unissait au comte de Blois dont il était

parent; l'élite de la noblesse de France forma le cortège de l'héritier du trône; on y distinguait le duc d'Alençon, frère de Philippe, le duc de Bourgogne, Pierre de Clermont, trois Montmorenci, dont un maréchal de France, le comte de Guines, le roi de Navarre, les ducs d'Athènes et de Lorraine. Odoart Doria et Grimaldi commandaient les Génois à la solde de la France; Jacques de la Marche fut le héros, de cette guerre, que l'on pourrait nommer la chevalerie en action; on y mit en pratique jusqu'au moindre règlement de cette institution militaire; les seigneurs des deux partis, resserrés dans un espace peu étendu, se voyant tous les jours les armes à la main, se connurent bientôt entre eux, ce qui contribua à rendre les rencontres moins meurtrières.

Le premier exploit des Français, fut la prise de Chantauceaux, un des boulevards de la Bretagne, et qui tenait pour Montfort; le duc de Normandie assiégea la ville de Nantes le mois suivant: Jacques de la Marche et le duc d'Alençon abandonnèrent le camp pour tenter des coups de main sur les places et forteresses voisines; ils attaquèrent Valgarnier, château très-fort; Ferrant, qui le défendait, fit une sortie et prit de sa main Sauvage-d'Attigni seigneur très-

distingué par sa bravoure et très-aimé du duc de Normandie ; Ferrant promit de le rendre si le duc voulait accepter un combat à outrance de 200 contre 200 ; on s'imagine bien que l'offre fut agréée avec transport ; le jeune prince quitta le siège de Nantes, et quoique héritier de la couronne de France il ne balança pas à courir les chances d'une joute à fer émoulu ; il était sans contredit le plus élevé par sa naissance, cependant il céda dans cette occasion le commandement au comte de la Marche, que toute l'armée ne désignait que par le nom de *fleur des chevaliers* ; les seigneurs les plus considérés des deux armées voulurent être *poursuivans*, les plus distingués du côté des Français outre les deux princes déjà nommés, étaient le roi de Navarre, les ducs d'Alençon, de Lorraine et d'Athènes, le vicomte de Rohan, le seigneur de Briquebec et Sauvaged'Attigni à qui il fut permis de combattre quoique prisonnier ; parmi les Bretons du parti de Montfort, on distinguait les sires de Kergorlai, de Châteaubriant, de Papillon de Saint-Gilles, de Rouvre et le Borgne d'Hause. Au jour fixé les 400 combattans se rendirent dans une plaine à peu de distance de Valgarnier ; les deux divisions de 200 hommes étaient rangées en bataille comme l'eussent été de grandes armées ; Jaques de la Mar-

che se mit au centre en qualité de général en chef, le duc de Normandie commandait la gauche, le duc d'Athènes la droite; après une courte prière et au signal donné par le beffroi de Valgarnier, les combattans, la lance en arrêt, fondirent les uns sur les autres; Jacques de Bourbon enfonça le centre, qui lui était opposé, les ducs de Normandie et d'Athènes moins heureux furent obligés de plier devant leurs adversaires, mais le comte de la Marche, divisant sa troupe en deux parties, les secourut à propos; enfin, après trois heures d'efforts inouïs, les Bretons furent vaincus, tous se firent tuer à l'exception de trente qui furent faits prisonniers. Froissart, toujours injuste lorsqu'il parle des Français, dit, et les historiens modernes l'ont répété, que le duc de Normandie fit mettre à mort ces trente Bretons et qu'il lança leurs têtes sur les remparts de Nantes; c'est une absurde calomnie que dément le caractère bien connu du duc de Normandie (le roi Jean), et des chevaliers qui partagèrent sa victoire. Villani, historien impartial, ne fait pas mention de cette barbarie, et pourtant il entre dans de minutieux détails au sujet de ce combat; il admire même la loyauté que l'on y fit paraître de part et d'autre; au reste la circonstance la plus remarquable de ce fait d'armes,

c'est que Jean de Montfort et Charles de Blois pour qui l'on se battait en Bretagne, n'y prirent aucune part.

Montfort resserré dans Nantes, craignant de payer de la vie une trop longue résistance, car il avait été déclaré criminel d'état par la cour des pairs, se rendit à discrétion, le 18 décembre 1341; le duc de Normandie le conduisit lui-même à Paris, et le remit entre les mains du roi son père. Montfort fut enfermé dans la tour du Louvre; il y resta quatre ans.

La plupart des chevaliers français quittèrent la Bretagne avec le prince; mais sur les instances de Charles de Blois, Jacques de la Marche y resta et contribua puissamment à faire triompher la cause des Penthièvre.

La captivité de Montfort paraissait avoir décidé la querelle, lorsqu'une héroïne parut sur ce théâtre sanglant en 1342 et recommença la guerre avec plus de fureur; c'était Jeanne de Flandres, femme de Montfort, elle n'avait pas les graces de son sexe, mais elle avait l'intrépidité d'un soldat, tous les exercices virils lui étaient familiers; à la nouvelle de la captivité de son époux, elle prit son jeune fils dans ses bras et le présenta aux seigneurs bretons de son parti et aux bourgeois de Rennes, implora leur

secours en les exhortant à continuer la guerre ; tandis qu'une femme arrêtait la fortune par son courage et parcourait les champs de bataille pour animer les siens, Jacques de la Marche, qui était né pour le métier des armes, s'en voyait arraché par l'ordre de son roi, pour aller remplir une mission d'un genre tout particulier.

Depuis que le Saint-Siège avait été transféré à Avignon, les successeurs de Philippe-le-Bel mettaient beaucoup de soin à ce que l'élection du pape eût lieu sous leurs auspices, pour que le choix tombât sur un cardinal français ; cette élection se faisait devant plusieurs grands de la couronne ; c'est ainsi qu'on avait vu Philippe-le-Long, étant comte de Poitiers, présider à celle du pape Jean XXII, en 1316 ; une telle influence exercée dans une pareille circonstance, établissait d'une manière efficace la prépondérance que les monarques français devaient exercer en Europe. Benoît XII mourut le 25 avril 1342, il eut pour successeur le cardinal Pierre Roger, archevêque de Rouen ; c'était le quatrième Français qui depuis quarante ans montait sur le trône de saint Pierre ; il prit le nom de Clément VI ; le duc de Bourgogne, le dauphin Viennois et Jacques de Bourbon, présidèrent à son exaltation ; un mois

après la cérémonie, le comte de la Marche était de retour en Bretagne, pour seconder Charles de Blois; l'étoile de l'héroïque Jeanne de Flandres pâlit devant le courage des nouveaux bannerets qui arrivèrent une seconde fois dans ce malheureux pays; le duc de Normandie s'y trouva bientôt après avec le roi de Navarre; le duc d'Alençon, Louis de Châtillon, les comtes de Boulogne, de Damartin, les sires de Rougé, de Craon, de Sully, de Fiennes de Couci, et 30,000 hommes; Philippe de Valois n'avait fait un armement si considérable que pour s'opposer au dessein de l'ambitieux Édouard, qui de son côté avait envoyé de puissans secours à la comtesse de Montfort; ainsi, une querelle qui aurait dû se vider dans le coin le plus reculé des Gaules, fut l'occasion d'une guerre longue et qui désola toute la France.

Robert d'Artois, avide de vengeance; demanda le commandement des troupes qui devaient passer en Bretagne; Édouard attendait trop de sa haine pour le lui refuser; Robert débarqua et annonça sa présence en portant le fer et le feu en tous lieux, dévastant ainsi le pays comme s'il n'eût voulu laisser à Montfort que des ruines; il attaqua la ville de Vannes, défendue par Hervé de Léon, Tournemine, Olivier

de Clisson et Loheac, il s'en rendit maître après avoir livré plusieurs assauts vigoureux, les généraux bretons échappèrent à son courroux; pendant qu'il attaquait Vannes, Jacques de la Marche faisait le siège de Rennes avec le vicomte de Rohan; la place, défendue par le vaillant Cadoudal et pourvue abondamment de vivres, n'était pas près de se rendre; le général français ayant appris les succès de Robert d'Artois, pressa le siège avec vigueur; les habitans, craignant qu'une résistance trop prolongée ne leur devint fatale, se saisirent de la personne de Cadoudal, et livrèrent la ville aux assiégeans; le comte de la Marche, charmé de la valeur du gouverneur, le combla de présens et lui rendit la liberté.

Après la conquête de Rennes, Jacques de Bourbon, se disposant à arrêter les progrès de Robert, se porta rapidement au secours de Vannes, mais en chemin il apprit la capitulation de cette place; Olivier de Clisson et Tournemine, échappés à la fureur du vainqueur, avaient rassemblé un assez grand nombre de soldats et marchaient pour surprendre Robert dans sa nouvelle conquête; Jacques de Bourbon se mit à la tête de leurs forces réunies aux siennes, commença le siège de la place; les barons

des deux partis accoururent pour être présents à l'action mémorable qui se préparait; cette fameuse querelle allait se décider sous les remparts de Vannes; le comte de la Marche tenait dans ses mains le sort de la Bretagne, tous les yeux étaient fixés sur lui et sur son redoutable adversaire; Robert d'Artois avait fait réparer à la hâte les fortifications de la ville, mais le général français savait étonner l'ennemi par la promptitude de ses attaques; jugeant qu'il perdrait beaucoup de monde en cherchant à escalader des murs élevés et bien défendus, il fit combler les fossés, brisa le pont-levis, enfonça les portes à coup de catapulte et se précipita le premier dans la ville; Robert opposait encore dans l'intérieur une résistance opiniâtre; il continua dans les rues les flots d'assaillans qui pénétraient de toute part, mais deux blessures le mirent hors de combat, il s'échappa avec peine par une poterne, erra long-temps seul et parvint enfin à gagner Hennebon; il se fit transporter par un vaisseau marchand à Londres où il termina une vie malheureuse, le 6 octobre 1342; son père était mort des blessures qu'il avait reçues au combat de Furnes, son grand-père avait été tué à Courtrai, son bisaïeul, fils de Louis VIII et fondateur de cette branche, avait

péri en Égypte à la bataille de Manssoura ; ainsi Robert était le quatrième de sa race qui recevait la mort sur le champ de bataille ; il laissait deux fils alors détenus à Nemours pour les fautes de leur père ; les approches de la mort, loin d'affaiblir la haine qu'il nourrissait contre la France, parurent la rendre encore plus violente ; son dernier cri fut un cri de rage contre son pays et son roi ; terminant sa vie entre les bras de l'ennemi le plus cruel de l'un et de l'autre, il l'exhorta vivement à poursuivre ses desseins sur la France, à n'en point quitter le titre de roi, l'assurant qu'il trouverait dans le royaume de nombreux partisans ; les horreurs du trépas parurent s'évanouir à ses yeux, lorsqu'il entendit Édouard faire le serment de le venger. Ainsi mourut sur une terre étrangère un des petits-fils de Philippe-Auguste ; ses souhaits impies ne furent que trop bien exaucés.

Édouard savait aimer, ou du moins il savait donner d'éclatans témoignages de son amitié ; il fit faire à Robert de magnifiques obsèques, et, ne voulant pas retarder les effets de la vengeance qu'il lui avait jurée, il passa de suite en Bretagne ; Philippe de Valois l'y vit arriver avec effroi, car de la Bretagne son entreprenant rival pouvait pénétrer dans le cœur du royaume ; il

quitta aussitôt Paris et arriva sur le théâtre de la guerre avec de nouvelles forces, elles servirent à consolider les conquêtes qu'avait faites Jacques de la Marche; Philippe atteignit Édouard à Ploërmel; cerné de tout côté, l'Anglais se trouvait dans une situation pareille à celle dont l'avait tirée Jeanne de Hainaut, lorsqu'un incident semblable vint encore le sortir de ce mauvais pas; les cardinaux de Palestrine et de Clermont arrivèrent à l'armée et employèrent tout leur crédit pour faire cesser la guerre; il avenait quelquefois que des évêques, transportés de l'ardeur martiale qui animait tous les hommes de leur temps, s'élançaient au milieu des batailles; mais cet exemple est rare, tandis que bien souvent on en voyait d'autres s'enfoncer dans la mêlée pour arrêter la fureur des combattans; les deux cardinaux eurent le bonheur d'y parvenir, et firent conclure une trêve le 19 février 1343; ils furent sans doute dignes d'éloges pour avoir empêché l'effusion du sang, mais Philippe, comme roi, mérita le blâme, car il laissa échapper une seconde fois l'occasion la plus favorable d'accabler son ennemi.

LIVRE II.

Jacques de Bourbon chasse les Anglais des provinces du midi. — Il est nommé un des lieutenans de Philippe de Valois dans la campagne de 1346. — Bataille de Créci ; Jacques de Bourbon y est blessé grièvement.

JACQUES DE LA MARCHE, voyant la paix conclue, songea à l'exécution de son projet favori, la conquête de la Macédoine ; il croyait que la France ne réclamerait de long-temps le secours de son bras ; il se trompait : la guerre a des trêves , mais les passions n'en ont point, elles rallument le flambeau de la discorde au moment où la politique croyait l'avoir éteint.

Le comte de Salisbury, de retour à Londres après la campagne de Bretagne, crut avoir la certitude que la belle Anna Norfolk, sa femme, long-temps poursuivie par l'amour d'Édouard, s'était enfin rendue à la passion de ce prince ; il quitta aussitôt l'Angleterre, et se retira auprès de Philippe, à qui il remit une corres-

pondance secrète de plusieurs seigneurs français et bretons avec le monarque anglais, pièces dont il était dépositaire, comme chancelier ; ces lettres étaient principalement d'Olivier de Clisson et de Geoffroi d'Harcourt ; le premier, seigneur breton fait prisonnier par Édouard, avait été gagné par ses caresses et renvoyé sans rançon ; le second, un des plus puissans bannerets de la Normandie, avait eu une querelle avec le maréchal de Briquebec pour une châtelaine dont il était épris, et que le fils du maréchal voulait épouser ; le roi, pour couper court à ce démêlé, avait évoqué l'affaire au parlement ; d'Harcourt y avait été condamné ; cet arrêt ayant allumé la rage dans son cœur, il fit un traité secret avec Édouard, et lui promit beaucoup de partisans en Normandie ; malgré cette défection occulte, d'Harcourt feignait de rester attaché à la France ; les lettres que Philippe reçut de Salisbury lui donnèrent la certitude cruelle que sa cour était remplie de traîtres ; il fit arrêter Olivier de Clisson, venu à Paris pour assister aux tournois publiés à l'occasion du mariage du second fils du roi avec la fille posthume de Charles IV. Philippe, las de la guerre, fatigué de se voir contester le titre de roi, voulut effrayer, par un exemple terrible, les hommes perfides dont il était en-

touré, il fit trancher la tête à Olivier de Clisson et à quatorze chevaliers bretons impliqués dans la fatale correspondance (1) : Geoffroi d'Harcourt échappa à son ressentiment ; il passa en Angleterre, et reconnut Édouard pour roi de France ; ce prince, mettant à profit les passions de la noblesse française, accueillit d'Harcourt comme il avait accueilli Robert d'Artois, il lui donna le comté de Richemont, et s'engagea à ne faire ni paix ni trêve que d'Harcourt ne fût dédommagé des pertes qu'il pourrait essuyer en le servant ; les biens de Geoffroi furent confisqués aussitôt après son départ.

Philippe avait reçu, en naissant, cette dureté de caractère qui avait rendu si terrible son père, Charles de Valois ; les faveurs dont la fortune s'était plu à le combler au commencement de son règne, avaient changé son naturel ; il devint bon, juste et affable ; mais lorsqu'il ne lui fut plus permis de se dissimuler que sa cour était

(1) Les historiens français ont beaucoup blâmé cette justice sévère ; Hume y applaudit en disant qu'Édouard n'avait pas le droit de s'en plaindre (ch. xv), et Thoiras (t. III, in-4., p. 193), cite une lettre adressée par Édouard III au pape et dans laquelle le monarque dit que les chevaliers bretons mis à mort par l'ordre de Philippe étaient les adhérens secrets de l'Angleterre.

remplie de seigneurs félons, que les bienfaits dont il les comblait ne faisaient que des ingrats, la violence de son caractère reparut en entier ; sombre, méfiant, inquiet, il n'offrit plus à ses sujets qu'un front sévère ; cette fâcheuse disposition s'augmentait encore par la conduite du roi d'Angleterre, qui ne cessait de le harceler, et qui saisit l'occasion de l'affaire d'Harcourt pour rompre de nouveau. En effet, sans aucune déclaration de guerre préalable, il envoya le comte de Derby en Guienne, avec ordre de faire des excursions sur les terres de France ; le midi du royaume se trouvait dégarni de troupes, la majeure partie de la noblesse de ces provinces se trouvait en Bretagne, le danger paraissait imminent ; les ressources étaient épuisées, on n'avait ni argent ni soldats ; Derby, l'homme le plus habile en guerre et en politique, menaçait le Languedoc, le Limousin et la Gascogne. Pour écarter un si grand péril, le roi jeta les yeux sur Jacques de la Marche et sur Pierre I^{er}, son frère : ces deux princes lui avaient donné les preuves les plus éclatantes de dévouement ; et quoique Pierre fût léger et frivole, et qu'il aimât les plaisirs, il ne s'était jamais laissé gagner par les offres attrayantes d'Édouard. Philippe le nomma lieutenant-général, gouverneur des provinces méridi-

dionales, avec des pleins-pouvoirs; il exigea qu'il ne se séparât jamais de son frère, dont le caractère généreux était propre à rallier les habitans de ces provinces et à les attacher à ses intérêts. Ces deux seigneurs partirent avec les maréchaux de Montmorenci et de Saint-Venant, le comte de Tancarville et le dauphin viennois; mais ils avaient très-peu de troupes.

Les deux Clermont firent voir ce que peut le dévouement de sujets fidèles; ils vendirent une partie de leurs domaines, et prirent à leur service des compagnies soldées; ils levèrent dans le Bourbonnais et dans d'autres fiefs douze cents chevaliers; arrivés dans le midi, ils surent réchauffer le zèle de ses habitans. Le Languedoc, depuis peu réuni à la couronne, se distingua dans cette occasion. La ville de Toulouse fournit à elle seule mille sergents et beaucoup d'hommes à pied; la Gascogne envoya des archers, la noblesse de ce pays, qui sortait peu de ses domaines, accourut cependant pour avoir l'honneur de combattre sous les bannières du preux que l'on connaissait partout sous le nom de *fleur des chevaliers*. En peu de temps, Jacques Bourbon se trouva à la tête d'une armée formidable, avec laquelle il commença les hostilités, tandis que son frère, lieutenant du roi, établi à Cahors,

dirigeait les opérations sur différens points et raffermissait l'autorité de son maître, encore mal établie dans cette partie du royaume.

Le comte de Derby, jusqu'alors vainqueur, vit échouer son habileté devant la vigilance du duc de Bourbon et la valeur du comte de la Marche; lord Pembroke, ayant voulu sortir de la Réole pour aller tenter un coup de main sur Blaye, fut complètement battu par ce dernier; il ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit. Dans l'espace de quelques mois, le général français fut maître de la campagne; Gautier Mauny, Pembroke, et Derby lui-même, resserrés dans leurs places fortes, n'osaient en sortir; la majeure partie de leurs conquêtes fut reprise; les Anglais se croyaient maîtres du Languedoc, de l'Angoumois, de la Gascogne, deux hommes arrivent sans argent, sans soldats, et dans moins de six mois presque toutes ces acquisitions, qui avaient coûté à Édouard tant de peines et de sang, furent perdues pour lui. ••

Le duc de Normandie vint recueillir le fruit des travaux des deux Clermont, sans cependant leur en enlever le mérite; il arriva dans le Languedoc avec une nouvelle armée de 30,000 hommes, qui servirent à consolider et même à étendre les conquêtes du comte de la Marche;

enfin, la Guienne elle-même, se voyant menacée, réclama la présence d'Édouard. Ce prince résolut d'aller en personne rétablir ses affaires, jaloux de se mesurer avec deux hommes extraordinaires, qu'il n'avait pu ni battre ni corrompre; il lui était d'autant plus important de conserver la Guienne, que la fortune semblait vouloir l'abandonner; car, tandis que ses possessions du midi couraient un grand danger, son influence devenait presque nulle en Bretagne; Montfort, échappé de sa prison, était mort le 5 juin 1345; cet événement avait rallié, en grande partie, les seigneurs bretons sous les bannières de Charles de Blois. Dans la Flandres, un autre incident lui portait un coup bien plus sensible; le redoutable Artevelle venait d'être massacré par cette populace dont naguère il était l'idole; son audace ne lui avait servi qu'à prolonger de quelque temps une existence que des milliers d'ennemis attaquaient tous les jours, en voulant venger sur lui les victimes de son ambition : inquiet, ombrageux, comme tous les tyrans, c'était par de nouveaux crimes qu'il cherchait à s'assurer l'impunité des premiers; il vit bien qu'il ne pouvait se soutenir que par un puissant secours. On ne conçoit rien à l'aveuglement des Flamands, qui avaient détruit un

gouvernement paternel pour se donner des maîtres exécrables, comme Artevelle. Cet homme ne cessait de dire qu'il ne se soumettrait jamais à une domination étrangère; cependant il offrit à Édouard de lui vendre l'influence qu'il croyait avoir conservée sur ses compatriotes, et lui proposa de faire reconnaître pour souverain de la Flandres le jeune prince de Galles; Édouard accepta, sentant bien de quelle conséquence l'établissement de son fils dans ces provinces, pouvait être, pour seconder les vues qu'il avait lui-même sur le royaume de France; il se rendit donc en toute hâte au port de l'Écluse, et s'y aboucha avec Artevelle et les envoyés des principales villes de la Flandres, qui avaient été convoqués sans apprendre ce qu'on voulait d'eux. Lorsque Artevelle leur eut fait part de son intention, en présence du roi d'Angleterre, ces envoyés annoncèrent hautement, et avec une fermeté respectueuse, qu'ils ne souffriraient jamais qu'on leur donnât un prince étranger, ils dirent que leur comte avait un fils né parmi eux, que ce fils n'était point responsable des fautes de son père, et qu'ils n'auraient pas d'autre souverain.

Artevelle furieux se rendit aussitôt à Gand; il harangua ses concitoyens et voulut essayer

encore ce pouvoir qu'il avait eu sur leurs ames ; mais ce temps n'était plus , on se saisit de lui , on le traîna sur la place publique où il fut massacré ; il reçut le premier coup de la main d'un sellier nommé *Denis Thomas* ; il fut ensuite lapidé et ses membres mis en pièces ; il semble que la rage populaire s'exerce avec plus de fureur sur l'homme qui s'est rapidement élevé.

Le courroux de tout un peuple est si effrayant que dans cette circonstance il glaça d'effroi Édouard lui-même , dont l'ame n'était guère accessible à la crainte ; il était resté au port de l'Écluse ; mais apprenant la catastrophe d'Artevelle , il se rembarqua précipitamment et revint en Angleterre pour y préparer l'expédition de Guienne.

Jacques de la Marche uni au duc de Normandie continuait ses conquêtes ; Miremont , Villefranche , venaient de tomber au pouvoir de ce général qui assiégea ensuite Angoulême , un des boulevards des Anglais , défendu par Norwik ; la place fut obligée de capituler ; après ce succès éclatant , les généraux français concentrèrent leurs forces sur la Dordogne pour attaquer Bordeaux ; à cette nouvelle , Édouard pressa ses préparatifs et s'embarqua enfin à Southampton avec son fils aîné sur une flotte de mille voiles

portant 40,000 hommes; les vents contraires l'arrêtèrent dans le canal de la Manche, et tous ses efforts pour atteindre les côtes de la Guiente furent impuissans; c'est alors que Geoffroi d'Harcourt lui conseilla de débarquer en Normandie, lui disant que cette riche province était dégarnie de troupes parce que la noblesse normande avait suivi le fils de Philippe dans le midi; il lui assura que les anciennes liaisons qu'il avait conservées dans cette province dont il était un des seigneurs les plus opulens, ménageraient à la cause de l'Angleterre beaucoup de partisans; pour le malheur de la France, d'Harcourt fut trop éloquent, il déterminà son nouveau maître à suivre ses avis; Édouard s'y montra d'autant plus disposé, que son but en descendant sur le continent n'était pas seulement de faire une campagne de guerre; sa politique plus profonde avait pour objet de disputer le trône de France à Philippe de Valois, sans s'inquiéter de l'assentiment des sujets; il est vrai que l'antipathie qui dans la suite devint si forte entre les deux nations, était alors bien moins prononcée; Guillaume-le-Conquérant avait amené avec lui quantité de Normands qui s'établirent en Angleterre sans perdre le souvenir de leur première origine, aussi parlait-on à Londres et

dans les autres grandes villes la langue que l'on parlait à Paris, à Orléans, à Tours; Édouard comme Plantagenet était français, il avait eu pour mère une française, une grande partie de la noblesse détestait Philippe de Valois, et la question de la légitimité de ce prince, long-temps contestée, n'était pas tellement jugée qu'on ne pût revenir dessus; ces causes réunies faisaient croire à Édouard qu'il lui restait encore des chances de succès; le débarquement s'effectua vers le milieu de juillet 1346 sur les côtes de Normandie, non à Valognes, comme on l'a dit, mais à la Hogue-St.-Vaast, dans ce même lieu où le roi Jacques se plaça pour voir la bataille navale livrée pour sa querelle par la flotte que commandait Tourville; Édouard tomba en mettant pied à terre, *bon*, dit-il, *cette terre me désire.*

C'est ici peut-être le cas de parler en particulier de cet Édouard si fatal à la France et sur le compte duquel les écrivains se sont tant partagés; les uns en ont fait un héros magnanime, les autres un barbare conquérant; il est bien naturel que les Anglais se rappellent avec enthousiasme l'histoire de son règne; s'il ne fut pas heureux dans ses derniers résultats, il jeta cependant un grand éclat de gloire, mais qu'il

nous soit permis de dire qu'Édouard ne peut être comparé à Alfred, l'un de ses prédécesseurs, ni à Charlemagne, ni à Saladin, ni à Othon I^{er}, ni à Philippe-Auguste; c'était un grand prince si on le compare aux autres rois ses contemporains, mais chez lui le caractère de supériorité n'était pas soutenu; il avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, des éclairs de grandeur; il fut accessible à toutes les idées erronées de son temps; généreux et magnanime par calcul, lorsque ses intérêts le demandaient, et alors il l'était avec faste; il eut des talens remarquables pour la guerre, mais livré tout entier à l'emportement de son caractère, il la fit avec une férocité réfléchie; la dévastation, l'incendie étaient pour lui un principe; en lisant la relation de ses campagnes de France et d'Écosse on croirait qu'il s'agit d'Attila ou de Gengiskan: ce fut lui qui le premier mit en usage cette politique astucieuse dont Machiavel fit plus tard la théorie; il signait des trêves dans un pressant danger et les rompait aussitôt qu'il se voyait en état de recommencer la guerre; nullement administrateur, il absorba les immenses ressources de son pays, et tout en ébranlant la monarchie française jusque dans ses fondemens, il ruina l'Angleterre; tant qu'il eut pour adversaires des

princes aussi malheureux, aussi confians que Philippe de Valois et Jean II qu'une sorte de fatalité jeta hors de toutes les lois de la prudence, tant qu'il put compter des Français parmi ceux que ses fourberies attachèrent à sa fortune, il eut de grands succès; mais dès que les Français se rallièrent sous les bannières de leurs maîtres légitimes, quand, réduit aux seules forces de son pays, il eut à lutter contre les Duguesclin et les Clisson, il échoua complètement, et la sagesse de Charles V lui fit perdre en peu de temps le fruit de trente ans d'intrigues, de corruption et de combats.

Après son débarquement, Édouard marcha sur Valognes et se rendit maître de cette ville; guidé ensuite par d'Harcourt, il se répandit dans la Normandie, tel qu'une lave brûlante: il détruisit tout sur son passage, étalant ses armoiries écartelées des lys français, dévastant un pays qu'il disait lui appartenir, et poursuivant, la flamme et le fer à la main, des hommes qu'il appelait ses sujets; action aussi impolitique que cruelle. Les habitans des campagnes épouvantés se réfugièrent dans les villes; Caen voulut résister; le comte d'Eu, connétable de France, et le comte de Tancarville s'y étaient jetés avec une foule de noblesse; la ville fut

prise, le vainqueur n'épargna que les seigneurs dont il espérait une riche rançon ; le reste fut massacré ; ni l'âge ni le sexe ne trouvèrent grace devant lui ; le pillage dura trois jours ; cette horrible boucherie eut lieu en présence de deux cardinaux envoyés par le pape pour négocier la paix ; ces prélats essayèrent en vain d'arrêter la fureur des Anglais. Édouard fit passer en Angleterre plusieurs vaisseaux chargés de meubles, linge, vaisselle, enlevés à Caen ; deux navires portaient quarante mille aunes de drap et les trois cents bourgeois les plus notables ; Bayeux, Saint-Lo, Carantan, Harfleur, éprouvèrent le même sort ; ensuite Édouard s'approcha, mais inutilement, de Rouen où commandait Jean d'Harcourt, aussi loyal que son frère était perfide. Cependant Philippe était accouru avec Jacques de la Marche, qui revenait de Guyenne ; ce général ne mettait d'interruption à ses exploits que le temps nécessaire pour passer d'un pays dans un autre ; le roi quitta les environs de Rouen, il prit une partie de la garnison de cette ville et se rendit auprès de Paris pour réunir la grande armée ; alors Jacques de Bourbon fut chargé d'observer la marche d'Édouard, de le suivre et d'arrêter, autant qu'il serait possible, ses dévastations ; le

prince français n'avait avec lui qu'une division assez faible de cavalerie ; il coupa tous les ponts sur la Seine, de sorte que l'ennemi, forcé par cette manœuvre d'abandonner le projet d'attaquer Rouen, s'enfonça dans l'intérieur en se dirigeant vers Paris ; il espérait qu'un mouvement insurrectionnel aurait lieu en sa faveur dans cette capitale de tous temps disposée à la révolte, mais pour cette fois personne ne bougea ; Édouard s'en vengea en brûlant impitoyablement toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage ; il arriva de cette manière à Poissy, dont le pont était rompu, il se trouva alors enfermé dans les nombreux replis de la Seine ; le comte de la Marche, en suivant tous ses mouvemens sur la rive opposée, vint faire sa jonction à Saint-Denis avec le corps d'armée du roi, qui n'était pas encore entièrement rassemblé ; Édouard se trouva enfin dans une fâcheuse position ; son entreprise pouvait être regardée comme la plus téméraire et la plus mal combinée : on ne peut la justifier qu'en disant que le roi d'Angleterre comptait sur l'assistance des partisans secrets qu'il avait à la cour de France. Quoi qu'il en soit, il fallait un miracle pour le tirer de ce mauvais pas, et ce miracle se fit, il fut le résultat des imprudences de Philippe et

du malheur qui depuis quelque temps poursuivait ce prince : il faut cependant avouer que si Édouard commit la faute capitale de s'avancer inconsidérément au milieu de la France, il sut la réparer d'une manière fort habile ; il prépara sa retraite en mettant le comble à ses dévastations, afin de répandre au loin la terreur ; il brûla Saint-Cloud et tous les villages voisins de la capitale, un vent violent poussait jusque dans Paris les flammèches de l'incendie ; Philippe voyait ces ravages avec une profonde douleur, jamais prince n'aima autant ses peuples ; il disait souvent que le plus grand trésor des rois était le cœur de leurs sujets ; ce monarque partit de Saint-Denis, passa la Seine à Paris pour aller arrêter les dévastations de l'ennemi ; la sévérité dont il avait usé envers les seigneurs parjures semblait l'avoir encore rendu plus cher au peuple, qui voit toujours avec plaisir le châtement des grands, lors même que la punition est injuste ; une foule nombreuse, craignant pour ses jours, se jeta au-devant de lui pour l'empêcher de quitter Paris ; ce touchant empressement l'excita davantage à s'en rendre digne, il sortit plein de confiance, ne doutant pas que l'ennemi l'attendrait dans la plaine de Vaugirard, car Édouard lui avait envoyé un défi

pour qu'il se trouvât dans ce lieu, afin que le sort des armes décidât lequel des deux était le plus digne de porter la couronne de France, mais loin d'attendre Philippe il trompa tous les calculs par une manœuvre hardie, rétablit à la hâte le pont de Poissy en se coulant, au milieu de la nuit, entre la Seine et le flanc droit de l'armée française, et passa le fleuve au-dessus de l'embouchure de l'Oise, de sorte que de là jusqu'à la Picardie par où il voulait effectuer sa retraite sur la Flandres il n'avait à passer aucune rivière considérable; il rencontra à trois lieues de Poissy un corps de milices d'Amiens fort de 7000 hommes, il les attaqua (10 août un dimanche), les défit après une vigoureuse résistance, en tua douze cents et dispersa le reste; cependant il apprit de tout côté qu'il était poursuivi par 80,000 hommes que commandait Philippe de Valois en personne; trompé dans ses espérances, voyant que les habitans de Paris et des provinces, loin de se déclarer pour lui, accouraient en foule sous les bannières de son rival, il ne songea plus qu'à sortir du mauvais pas où il s'était engagé. Nous avons dit qu'il voulait traverser la Picardie, mais on avait deviné son intention; les ordres les plus sévères prescrivirent de rompre les ponts et de gardér

les gués ; l'avant-garde française pressait déjà les Anglais dans leur mouvement rétrograde. Jacques de Bourbon , à la tête d'une forte division de cavalerie , harcelait Édouard , lui tuait beaucoup de monde et ne désespérait pas de le battre sans le secours de la grande armée ; ce général entra dans Beauvais dont les habitans , excités par leur évêque Jean de Marigni , opposaient depuis quelques heures la résistance la plus opiniâtre ; ils allaient succomber lorsque Jacques de Bourbon parut avec sa division ; Édouard , obligé de se retirer , brûla l'abbaye de Saint-Lucien , une des plus célèbres de la chrétienté : c'est ainsi qu'en ne respectant rien il espérait gagner l'affection d'un peuple dont il se disait le souverain ; après avoir dévasté l'abbaye de Saint-Lucien , il prit la route de Milly , détruisit l'abbaye de Beaupré , passa à Marceille , à Grandvilliers , envoya un de ses lieutenans , nommé *Olifart de Gisterne* , attaquer Argies , défendue par une faible garnison qui se battit vaillamment et fut massacrée en entier ; le roi d'Angleterre arriva de grand matin à Ayraines et s'y arrêta , car ses troupes accablées de fatigue demandaient du repos ; il envoya des détachemens tâter les points de passage à Saint-Remi et à l'Étoile , mais toutes ces tentatives pour passer

la Somme échouèrent complètement, l'approche du comte de la Marche, obligea Édouard à sortir d'Ayraines bien plus tôt qu'il ne le voulait; le général français le contraignit à quitter son repas (1), tomba sur son arrière-garde, et lui fit beaucoup de prisonniers; c'était la seconde fois qu'il manquait de très-près le roi d'Angleterre.

Cependant Jacques de Bourbon perdait de son côté beaucoup de monde, en attaquant sans cesse des forces supérieures; il se vit obligé de ralentir sa marche, mais il continua à suivre les Anglais, cotoya comme eux la Somme, et les empêcha de forcer le pont de St.-Rémi, qu'ils attaquèrent deux fois; le désespoir s'était tellement emparé de la population, que tous les passages étaient gardés avec soin, de sorte qu'Édouard se trouvait enfermé entre l'Océan, la Somme et l'armée française, dont une seule portion lui causait déjà tant de mal; ne sachant quel parti prendre, il s'avança brusquement dans le Vimeux, monta sur une hauteur, dans un lieu nommé *Caubert*; de ce point il découvrait la plaine et la position d'Abbeville, il forma le projet de fondre sur cette cité (2), de tra-

(1) Froissard.

(2) Hist. des Mayeurs d'Abbeville, par Ignace. 1686.

verser la Somme dans l'intérieur de la ville; mais l'entreprise était difficile, non-seulement à cause de l'importance des fortifications, mais encore d'après la disposition des habitans; Abbeville était gouverné au nom des comtes de Ponthieu, par des magistrats nommés mayeurs (majors), dont l'autorité ne durait qu'une année; celui de cette époque se nommait *Colard de Ver*, seigneur de Caux; il avait pris les mesures les plus énergiques pour faire échouer Édouard dans le coup de main qu'il voulait tenter sur la ville; toute la population le seconda dignement. Après quelques escarmouches, le roi d'Angleterre, jugeant que ses efforts seraient superflus, quitta Caubert, fit un mouvement rétrograde dans la direction sud-ouest, s'établit à Oisemont, et fit venir devant lui les habitans que ses soldats purent ramasser, et ceux qu'il avait enlevés dans les villages; il les questionna tous, promettant une récompense à celui qui indiquerait un gué: l'un d'eux, nommé *Gobin Agace*, assura qu'il pourrait le satisfaire; cet homme grossier, calculant ses intérêts sans songer à ceux de son pays, rendit un service éminent à Édouard, et attachâ son nom d'une manière bien malheureuse à un des évènements les plus importans de la monarchie. Contre l'ordinaire des habitans des cam-

pagnes, Gobin Agace connaissait fort bien les localités; il partit à minuit d'Oisemont, et fit prendre aux Anglais la seule route qu'ils avaient à tenir pour éviter un grand revers; il les fit passer au-dessus d'Abbeville, au travers d'un pays de tourbière extrêmement difficile, et arriva avec eux dans un lieu nommé le *Petit Lavier*(1); là, il atteignit une chaussée, ou plutôt une digue, qui se prolonge pendant trois lieues entre la Somme et la grande route de St.-Valery, elle est parallèle à toutes les deux. Édouard avait à sa droite la grève dans laquelle serpente la Somme, et à sa gauche des marais impraticables, et qui ne sont desséchés que depuis quatre-vingts ans; la chaussée, aujourd'hui formée en lame de couteau, était alors beaucoup plus aplatie, et servait aux gens du pays pour aller d'une manière plus directe à St.-Valery; elle pouvait avoir douze pieds d'élévation au-dessus du niveau des marais, six hommes de front marchaient sur la crête. Ce passage, difficile à cause de nombreuses coupures, offrait d'un autre côté l'avantage d'une grande sécurité, car les Anglais ne pouvaient être inquiétés ni sur l'un ni sur l'autre

(1) Deux lieues ouest d'Abbeville; le *grand Lavier* est en face, de l'autre côté de la Somme.

flanc. L'importance de cette chaussée n'avait point échappé au conseil du roi de France ; aussi y avait-on placé , à moitié chemin de St.-Valery , un poste militaire établi dans un lieu appelé *Touvent* (deux lieues et demie ouest d'Abbeville) ; la chaussée s'aplatissait à cet endroit , et un assez grand espace de marais y avait été desséché , il s'y trouvait un petit domaine qui appartenait à la maison de Saucourt ; le poste militaire de Touvent était peu nombreux ; car on pouvait bien penser qu'un détachement ennemi s'engagerait dans ce défilé , mais non pas tout une armée. Les soldats français essayèrent cependant d'arrêter la tête de la colonne anglaise , ils se firent massacrer ; Touvent fut saccagé et brûlé. La tradition du passage des Anglais s'est conservée dans ce lieu , de génération en génération , comme si l'événement ne se fût passé que depuis vingt ans.

L'armée anglaise marcha encore sur la chaussée une demi-lieue plus loin que Touvent ; là , elle dut descendre par la droite dans la grève qui s'agrandit considérablement et offre même à cet endroit l'espace suffisant pour déployer des sections de cent hommes de front , elle s'élargit ensuite progressivement jusqu'à Saint-Valery de manière à avoir deux mille pas de large ,

le terrain est solide, et sert de route lorsque la mer est retirée, ce qui était dans ce moment; il fallait que Gobin eût bien calculé le mouvement du flux et du reflux; après avoir marché sur la grève environ une heure, Édouard se trouva devant le gué de *Blanquetaque* (Blanche tache), qui tirait son nom d'un mamelon (1) de pierre de craie formé en cône et placé au-delà de la rive droite sur un plateau de dix pieds au-dessus de la grève, ce mamelon en avait trente de hauteur; ce qui faisait quarante pieds au-dessus du niveau de la rivière; ce cône se détachait dans l'horizon comme une tache blanche, on ne l'avait élevé en ce lieu que pour indiquer aux habitants des campagnes un gué par où les bestiaux pouvaient passer en toute sûreté, cette précau

(1) Ce mamelon a été rasé il y a quinze ans on ne sait pas pourquoi; il n'en reste qu'une calotte de terre assez adhérente, mais que l'on ne voit que de très près; nous y sommes montés, et nous nous sommes assurés que de ce point on pouvait découvrir une grande partie du cours de la Somme; Cassini a commis une erreur inconcevable en plaçant le *Blanquetaque* à l'entrée de l'embouchure de la Somme au-dessus du *Crotoi*, c'est-à-dire à trois lieues plus loin du lieu où il était réellement; *Froissard* a été mal instruit quand il a dit que le sol blanc et ferme du gué lui avait donné le nom de *Blanchetache*; le fond de la rivière a toujours été à cet endroit sablonneux et bruu.

tion était d'autant plus nécessaire que la Somme est remplie de trous fort dangereux, et qu'en s'écartant seulement de dix pieds à droite ou à gauche de la ligne, on pouvait tomber dans des excavations très-profondes.

Gobin Agace avait guidé l'armée anglaise d'une manière admirable, mais le trajet avait été plus long qu'il ne l'avait calculé, et le flux était déjà venu lorsque Édouard arriva à la Somme; le gué, qui ordinairement n'a que trois pieds d'eau, se trouvait couvert de quinze pieds, la rivière s'étendait alors sur la presque totalité de la grève; le roi se vit donc arrêté par un obstacle invincible que le ciel ne semblait opposer à ses efforts que pour lui faire sentir l'impuissance des hommes.

Édouard attendit six heures pendant lesquelles toute son armée eut le temps de franchir la chaussée; il la forma en masse à l'entrée de la grève, et voyant ses soldats abattus, il les exhorta à prendre courage sans leur cacher les nouveaux obstacles qu'ils auraient à surmonter: en effet, Philippe de Valois sentant l'importance du gué de Blanquetaque, y avait placé deux divisions composées de noblesse de Picardie et des milices d'Abbeville, de Saint-Riquier, de Rue et du Crotoy; ces troupes, formant douze

mille combattans, étaient sous le commandement de Godemar du Fay, baron normand qui les avait groupées sous les murs du château de Noyelle, petite ville qui se trouvait à huit cents pas du rivage sur le plateau, à cinq cents pas du mamelon de Blanquetaque et dans le même alignement.

Le château de Noyelle appartenait à Catherine d'Artois, fille du fameux Robert (1), comtesse douairière d'Aumale, et dont la fille aînée avait épousé le neveu de Geoffroy d'Harcourt; cette dame, quoique fort peu attachée à Philippe de Valois, n'avait pu empêcher que son château fût occupé par les troupes françaises, elle se trouvait dans ce moment à Noyelle; un fort détachement de cavalerie couvrait le rivage devant le gué et se liait à la division principale; Édouard était obligé de passer dans la ville de Noyelle attendu que les terres, formant une haute corniche devant l'embouchure du gué, ne permettaient pas de marcher droit en sortant de la rivière; il fallait suivre un sentier de six cents pas et qui se trouvait parallèle à la Somme, il conduisait

(1) Froissard se trompe évidemment en la disant sœur de *monseigneur Robert d'Artois*; ce prince eut trois sœurs, dont aucune ne fut comtesse d'Aumale; toutes trois étaient mortes en 1346.

à Noyelle par un fort encaissement; les habitants du pays appellent encore cette route le *chemin des Valois*.

Édouard ne pouvant revenir sur ses pas, harcelé par le comte de la Marche, sachant derrière lui toute l'armée de Philippe, comprit qu'il ne lui restait qu'un seul parti à prendre, celui de passer sur le ventre de la division de Noyelle, mais l'événement prouva qu'il s'était ménagé pour réussir dans son invasion en France, d'autres moyens que la force ouverte.

La tête de la colonne anglaise étant partie à minuit d'Oisemont se trouvait avec le roi au gué de Blanquetaque à cinq heures du matin, Édouard attendit environ six heures pour que l'eau de la mer s'écoulât et que le gué revînt à son état naturel, c'est-à-dire à trois pieds de profondeur, à deux cent cinquante de long et à quinze de large, espace nécessaire pour tenir dix hommes de front; le roi fit avancer un cavalier pour sonder la rivière, et lui-même le suivit jusqu'au milieu; il revint ensuite sur ses pas, disposa son armée en colonne serrée, et puis ordonna au maréchal d'Angleterre de s'élaner dans l'eau avec deux divisions afin de débusquer les avant-postes français; les troupes anglaises s'avancèrent avec transport, mais elles furent obligées de s'arrêter

au milieu de la rivière; on conçoit que l'apparition de l'armée anglaise à cinq heures du matin sur les bords de la Somme, avait donné l'éveil aux troupes de Noyelle; les Français firent sur-le-champ les dispositions nécessaires pour défendre le passage; Godemar partagea sa division en deux détachemens, en laissa un devant le château, et vint avec l'autre sur le rivage; lorsque les nobles de France virent les Anglais se jeter dans l'eau ils s'élançèrent également dans les flots pour aller au-devant d'eux au lieu de les attendre sur l'autre bord; ils attaquèrent vigoureusement le maréchal, qui courut un grand danger, mais enfin, obligés de céder au nombre, les Français reculèrent en désordre et la majeure partie se noya dans les excavations qui bordent le gué; Godemar, au lieu de les soutenir, battit précipitamment en retraite vers Noyelle, Édouard le fit suivre l'épée dans les reins; le baron normand, après une demi-heure de course, abandonna ses gens et se jeta avec quelques chevaliers dans les bois voisins; Froissard assure qu'il se battit assez vaillamment, mais toutes les autres chroniques, soit françaises, soit étrangères, signalent sa lâcheté. On ne doit pas attribuer la conduite de Godemar au manque de courage, car les chevaliers de cette époque

étaient rarement dépourvus de cœur; on est fondé à croire qu'il avait été gagné par Geoffroy d'Harcourt son compatriote, son parent, et qui marchait avec le maréchal d'Angleterre à la tête de la colonne; au reste, les soldats de Godemar n'imitèrent point sa déloyauté, ils défendirent Noyelle avec opiniâtreté; refoulés dans le château, ils s'y maintinrent long-temps, enfin, Édouard recevant à chaque instant des renforts par l'arrivée successive des détachemens qui avaient passé la rivière, enleva la ville et la livra aux flammes (1); il avait ordonné de faire subir le même sort au château, lorsque la dame en sortit, se jeta à ses pieds en implorant l'assistance de Geoffroy d'Harcourt son parent; grace aux bons offices de ce dernier, le château fut respecté, le roi s'y établit, et c'est là qu'il donna à Gobin Agace la récompense qu'il lui avait promise; « il le quitta de sa rançon, dit Froissard (chap. cxxvii), lui fit bailler cent nobles d'or et un bon roussin. »

Édouard, arrivé à Noyelle le 24 août à midi,

(1) Noyelle-en-Chaussée, petite-ville forte affectionnée des comtes de Ponthieu, ne se releva jamais depuis le sac que lui fit éprouver Édouard; c'est aujourd'hui un fort petit village; on y voit encore quelques vestiges du château appartenant jadis aux comtes d'Aumale.

y demeura le reste de la journée, envoya sur la gauche des détachemens qui brûlèrent Rue et même le Crotoy; ces troupes s'emparèrent de beaucoup de bâtimens chargés de vins du midi qui arrivaient au Crotoy pour être répandus dans la Picardie; ce vin, transporté à Noyelle, fut d'un très-grand secours pour les Anglais; les débris de la division de Godemar se battirent encore vigoureusement à Bray. D'après le récit de Froissard, et selon toutes les autres chroniques, on croirait qu'Édouard partit le 25 d'Oisemont, passa le gué, tourna la forêt de Créci, et arriva dans la ville de ce nom à la fin de la journée: cela est physiquement impossible, car il y a une distance de vingt lieues d'Oisemont à Créci en suivant le chemin tenu par Édouard, et 30,000 hommes ne peuvent point parcourir cet intervalle dans un jour, surtout lorsqu'un obstacle seul les arrête pendant six heures, et qu'ils sont obligés de combattre pour le forcer; Froissard et ceux qui l'ont copié sont tombés dans une contradiction manifeste en disant qu'Édouard attendit les Français près de deux jours dans la position de Créci, ce qui est vrai; il faut donc croire qu'Édouard partit d'Ayraine le 22 août, d'Oisemont le 23 dans la nuit, de Noyelle dans la soirée du 24, et qu'il arriva à Créci le 25 au

matin, et s'y reposa trente heures avant de livrer combat. Au reste, voici ce que fit le roi d'Angleterre après avoir passé la Somme : il tint conseil de guerre dans le château de Noyelle ; il apprit que sur sa gauche des digues et des marais rendaient le pays impraticable, et que sur sa droite les bois de Créci étaient difficiles à traverser même pour les habitans du pays ; il ne lui restait donc qu'à longer cette forêt par un long détour ; il apprit aussi que des masses considérables de milices accouraient de tous les points pour le cerner ; dans ce moment critique il agit avec cette audace que la fortune se plaît à favoriser ; renonçant au projet de s'ouvrir un passage vers la Flandres, craignant d'ailleurs de perdre son armée en détail dans une course longue et pénible, il prit la résolution, digne d'un grand cœur, de se servir de cette armée encore intacte pour tenter le sort d'une bataille rangée ; dominé toujours par le désir de régner sur la France, peut-être voulait-il se ménager l'opinion publique en montrant par un succès éclatant la supériorité de génie qu'il avait sur son rival. En conséquence il résolut de ne point quitter le Ponthieu, d'y chercher au contraire une forte position militaire, et d'attendre qu'on vînt l'y attaquer ; c'est ce qu'il fit en coupant la chaussée

de Montreuil pour aller se placer sur la hauteur de Crécy; la petite ville qui porte ce nom était le point central du Ponthieu, province qui appartenait à Édouard du chef de sa mère, et qui avait été confisquée sur ce prince par Philippe de Valois, ce dernier l'avait donnée à Jacques de la Marche, dont nous écrivons la vie; mais le roi d'Angleterre avait protesté contre cette donation, et se regardait toujours comme souverain légitime du Ponthieu; aussi disait-il aux siens : « Allons, nous combattons sur nos terres, et nous y serons les maîtres. »

Voici quelle avait été la manœuvre des Français : Jacques de Bourbon, obligé de ralentir sa course à cause des pertes qu'il avait éprouvées en se battant tous les jours, partit d'Ayraine après avoir reçu quelques renforts et se mit à la poursuite des Anglais, dont le mouvement sur Oisemont l'avait trompé pendant quelque temps; enfin, sachant qu'ils s'étaient engagés dans la chaussée de St.-Valery, il suivit cette route difficile en harcelant la queue de l'ennemi; il arriva sur la grève lorsque l'arrière-garde s'apprêtait à passer la rivière; il l'attaqua avec impétuosité, la tailla en pièces et s'empara de tous les bagages, mais désespéré de voir le monarque anglais lui échapper, il s'élança dans les flots suivi du sire

d'Aubigni ; il poursuivit l'ennemi jusque dans le milieu de la Somme ; le flux, qui revient chaque six heures, commençait à se faire sentir ; il prenait déjà *du poignant*, comme disent les hommes de rivière, ce qui l'obligea à se retirer, car l'espace qu'il avait à parcourir dans l'eau pour atteindre l'autre bord était encore fort considérable : on voit que si Godemar du Fay avait employé ses 12,000 hommes à défendre le passage du fleuve l'ennemi était perdu sans ressources.

Si Philippe de Valois était arrivé au moment où Édouard venait de passer, et s'il avait été arrêté par la crue d'eau, comme le dit Froissard, il n'aurait eu qu'à attendre quelques heures ; la mer, en se retirant, lui eût laissé le gué libre, rien ne l'aurait empêché de suivre de près les Anglais ; il n'est pas douteux au contraire, et toutes les traditions l'attestent, qu'Édouard resta plus de douze heures à Noyelle, et voici comment les gens du pays racontent le fait : cette relation est la seule qui s'accorde avec les événements postérieurs.

Le roi de France, qui venait de Paris avec une armée considérable, avait passé par Amiens, en tenant sa droite à la rive gauche de la Seine, manifestant l'intention d'acculer l'ennemi à

l'Océan; il suivait la direction que tenait Jacques de Bourbon, mais celui-ci ayant avec lui un corps de troupes légères, et animé d'une ardeur que tout le monde ne partageait pas au même degré, allait beaucoup plus vite que le gros de l'armée; aussi le précéda-t-il de beaucoup au gué de Blanquetaque. Philippe n'arriva que six heures après lui à Mons, et s'y arrêta en apprenant que les Anglais avaient passé déjà la rivière, et que la crue d'eau commençait à se faire sentir; le roi calcula qu'il perdrait encore six heures à attendre le reflux, et autant pour faire passer l'armée; de manière que l'ennemi aurait toujours sur lui trente-six heures d'avance; abandonnant avec raison le projet de suivre les Anglais en queue, il résolut de les atteindre par une contre-marche sur Abbeville, sachant bien que les soldats d'Édouard, trouvant sur leur gauche des obstacles invincibles, seraient obligés de se rabattre sur leur droite, et de passer à la hauteur de cette ville. Ces détails de localités, difficiles à saisir même sur les lieux, ne pouvaient être précisés exactement par Froissard, qui écrivait ses chroniques long-temps après l'événement, et n'ayant souvent pour guide que les récits de gens mal informés.

Philippe parvenu, le 24 août à dix heures du

matin, à la petite ville de Mons, une lieue en-deçà de la chaussée de St.-Valery, s'y arrêta la journée pour faire reposer ses soldats et attendre les dernières divisions; il en partit le 25, ayant près de six lieues à faire pour arriver devant Abbeville. Cette marche rétrograde se fit avec beaucoup de peine, parce qu'on fut obligé de passer quantité de ruisseaux qui viennent se jeter dans la Somme, et rendent les approches de la ville fort difficiles; enfin le roi et son armée entrèrent dans Abbeville par les portes d'Hoquet et de St.-Gilles, passèrent la Somme, qui se divise en plusieurs bras dans l'intérieur; et comme il existait alors moins de ponts qu'aujourd'hui, on fut obligé de se servir de bacs, ce qui fit perdre beaucoup de temps. Il faisait nuit lorsque le gros de l'armée eut fini de passer le fleuve, et pour comble de malheur les Français ne purent déboucher que par une seule porte, celle de *Marchadé*; car, s'ils fussent sortis par celle dite *des Rois*, ils eussent été obligés de passer trois autres forts ruisseaux, pour gagner la chaussée d'Hesdin, vers laquelle on devait les diriger; on conçoit qu'il fallut plusieurs heures pour faire écouler par une seule porte plus de 70,000 hommes; le gros de l'armée logea en dehors de la ville, à Manchecourt, à Milfort,

à la Bouvaque et en d'autres lieux. Le roi ne voulut pas que les Génois, gens féroces et indisciplinés, traversassent la ville pendant la nuit; on les logea en arrière, quoiqu'ils fussent destinés à former l'avant-garde, on les laissa à Rouvroy, non loin des débris d'un ancien camp de César: toutes ces troupes, arrivées tard dans leurs gîtes, ne purent commencer à prendre du repos que fort avant dans la nuit.

Philippe fut, en arrivant à Abbeville, informé que les Anglais étaient arrêtés à Créci depuis un jour, ce qu'on ne pouvait ignorer; car on va d'un lieu à l'autre dans deux heures; d'ailleurs, les habitans des campagnes, effrayés à l'approche des Anglais, étaient venus en foule chercher un refuge dans la capitale du Ponthieu; le roi envoya sur-le-champ Charles de Montmorenci, pour s'assurer du véritable état des choses; ce seigneur revint quelques heures après, lui confirmer que les Anglais étaient réellement à Créci. Alors, Philippe prit ses dispositions pour partir de grand matin, et aller attaquer les Anglais dans leurs positions; il coucha à Abbeville, et réunit autour de lui les principaux barons, afin de prendre leurs conseils; et le lendemain, à la pointe du jour, un samedi; jour de la St.-Ruffin, il entendit la messe à St.-Étienne, église qui

n'existe plus; il sortit ensuite pour disposer son armée à marcher contre Édouard; sa seule crainte était que son rival ne lui échappât. Mais Plantagenet n'avait fait aucun mouvement pour éviter le choc; une partie de ses généraux fut d'avis, en apprenant l'entrée des Français à Abbeville, de passer la Hauthie et d'aller s'établir sur le plateau de la Broye, à deux lieues nord-est de Crécy; cette position était encore plus difficile à forcer que la première, à cause de la rivière qui l'entoure; mais contre l'opinion de la majorité, Édouard prit le parti d'attendre les Français dans le lieu qu'il occupait.

Jamais position militaire n'a été mieux indiquée par la nature que celle de Crécy, surtout pour une époque où l'artillerie ne jouait point de rôle dans les batailles; Crécy, à trois lieues nord d'Abbeville, était un gros bourg que les comtes de Ponthieu aimaient beaucoup; il se trouvait au fond d'une vallée entre deux éminences; celle de gauche offrait l'aspect d'une simple colline unie, mais celle de droite était formée de trois terrasses placées l'une sur l'autre en escalier; la première terrasse avait deux cents pieds de large, huit d'épaisseur en s'amincissant fortement par le centre; le second escalier, moins épais, était plus large; enfin le troisième,

beaucoup plus étendu dans toutes ses proportions que les deux premiers, s'unissait à la plaine par son centre, mais les rebords étaient encore fort sensibles sur les côtés : ces trois terrasses couvertes d'herbes se fondaient de loin à la vue, de sorte qu'on aurait cru pouvoir monter par une pente insensible au sommet du plateau dont une tour isolée occupait le milieu, elle servait de belvédère aux comtes de Ponthieu; de ce point on distinguait une grande étendue de pays, et l'œil plongeait dans tous les replis de la vallée de Froyelle, qui serpentait autour de la position et conduisait par la droite dans la plaine de Wadicourt; cette vallée, qui prend le nom *des Clayres* en approchant de Crécy, servait admirablement les Anglais, en ce qu'elle rendait un de leurs côtés inattaquable de front, mais elle pouvait leur devenir fatale en ce qu'elle montrait la route qu'il fallait tenir pour tourner la position, car on arrivait au plateau par derrière sans aucune difficulté; afin d'obvier à cet inconvénient, les Anglais placèrent au fond de cette vallée, et dans le but d'opposer un obstacle à la cavalerie, tous les chariots qu'ils purent réunir, ainsi que des quartiers de pierre et des arbres brisés; la petite rivière de la Maye, qui coule dans la

vallée où se trouve Crécy, compliquait les moyens de défense; en face du plateau un rideau de collines bornait la vue à deux mille toises : l'aspect des lieux n'a point changé (1), les trois terrasses existent encore, et les traditions attestent qu'elles ne sont point de nouvelle création; la tour est debout; tout y porte le

(1) En 1635, Crécy fut pris et brûlé par une division espagnole aux ordres du comte de Tressin; les troupes françaises qui défendaient ce poste étaient commandées par le comte de Monteaux. Il ne resta de la ville que deux maisons et une tour de l'église St.-Sévrin; Crécy fut inhabité jusqu'en 1641; à cette époque le gouverneur de la Picardie engagea les anciens habitans à revenir dans ce lieu, et les exempta d'impôts; alors la ville se repeupla; aujourd'hui elle compte 1,500 habitans; on remarque sur la place un obélisque d'une singulière structure dont on a vu plusieurs modèles en Angleterre; cette similitude ferait croire que ce monument fut bâti par Eléonore comtesse de Ponthieu et reine d'Angleterre, qui éleva plusieurs *ex voto* pour demander au ciel le retour de ses fils, partis pour la Terre-Sainte. Il existait dans le siècle dernier, à Crécy, une centenaire issue des premiers habitans, qui possédait une chronique latine contenant le récit de la bataille de Crécy. L'auteur avait assisté au combat; il donnait des détails précieux; la centenaire avait toujours refusé de se dessaisir de ce manuscrit, mais ayant été voir une de ses sœurs dans l'Artois, elle y mourut, et le manuscrit ne s'est plus trouvé.

cachet de la vétusté (1) ; on l'appelle la tour d'Édouard, parce que ce prince y monta pour voir arriver les Français, et qu'il suspendit aux créneaux le grand étendard d'Angleterre. Le monarque fit occuper la ville par une forte division, et embarrassa le chemin qui conduit à Crécy par une quantité d'arbres coupés ; il mit également beaucoup de monde sur la colline de gauche, et fit travailler toute la nuit ses soldats à palissader cette position, la plus accessible de toutes. Bien long-temps après, au commencement du dix-septième siècle, lorsque les Espagnols attaquèrent Crécy, on trouva des vestiges de ces palissades. Édouard rangea le gros de son armée sur les terrasses ; il avait amené d'Angleterre 40,000 hommes, mais les pertes que Jacques de Bourbon lui avait fait éprouver, et les fatigues des longues marches, avaient réduit cette armée à 30 ou 32,000 combattans. Il est certain qu'à cette époque l'usage de l'infanterie était devenu plus général que celui de la cavalerie ; la noblesse, appauvrie par des expéditions lointaines, se vit obligée de com-

(1) C'est aujourd'hui un moulin à vent, mais la disposition de l'intérieur atteste que cette tour fut bâtie pour un tout autre usage.

battre à pied, aussi les armées avaient-elles subi à cet égard de grands changemens depuis la bataille de Bouvines; celle d'Édouard avait peu de cavalerie; d'ailleurs dans la position de Créci cette arme lui aurait été de peu d'utilité. Le roi mit sur les hauts côtés des terrasses les archers, la troupe la plus redoutable de l'Europe, composée de vieux soldats gallois, irlandais et gascons, qui avaient fait souvent la guerre sous les yeux d'Édouard en Écosse, et dans d'autres lieux; ces archers formaient près de la moitié de l'armée; le reste se composait de hauts barons, de chevaliers et de petits nobles; les uns et les autres furent massés sur les trois escaliers. Ces préparatifs se firent de grand matin, car le maréchal d'Angleterre, ayant battu la campagne au lever du soleil avec une forte garde, fouilla les bois de Marcheville, y trouva quatre chevaliers français, les fit prisonniers et les amena à Créci; ces chevaliers, partis du camp dans la nuit, avaient été envoyés par Philippe de Valois pour examiner de près la position des Anglais; le roi voulait en être instruit avant de se mettre en route; ces chevaliers ne purent cacher à Édouard que leur prince était arrivé à Abbeville avec son armée, et qu'il devait attaquer

les Anglais le 26 de très-bonne heure; après avoir recueilli ces renseignemens, Édouard fit sonner les trompettes et prit ses dernières dispositions; il confia le commandement de la première division, ou plutôt la troisième, qui allait être la plus rapprochée de l'ennemi, à son fils aîné, le prince de Galles, âgé de quinze ans, qu'il investit lui-même du commandement suprême pour ce jour-là; il le fit revêtir d'une armure noire faite en fer bruni, dont le jeune Édouard garda le surnom depuis cette époque: ces sortes de cuirasses, fort riches quoique brunes, se fabriquaient à Bordeaux; quant au roi, il ne mit ni cuirasse ni casque; il portait un chaperon et un pourpoint en velours vert, tressé en or (1); il tenait un bâton blanc à la main; Geoffroi d'Harcourt fut désigné pour servir de lieutenant au prince de Galles avec le comte de Warwick, Jean Chandos et Holland; la seconde division, chargée de soutenir la troisième, eut pour chef le comte d'Arundel (Jean de Beauchamp), un des seigneurs les plus considérables et les plus expérimentés de l'Angleterre; il avait avec lui Mortimer, Miles Stapleton et Jean Grey, lord Vilhoughby.

(1) Chronique de Tramecourt, p. 313.

Édouard prit pour lui le commandement de la dernière, qui devait servir de réserve. Les deux premières terrasses étaient occupées en entier par les archers qui avaient leur arc renfermé dans un étui de bois très-léger; la disposition de l'armée anglaise annonçait qu'Édouard avait l'intention de rester tranquille dans son camp sans chercher à engager la bataille; aussi défendit-il, sous peine de la vie, de quitter les rangs; il commanda à ses soldats de ne faire quartier à aucun chevalier, ordre barbare et qui violait tous les usages reçus de la guerre; les Anglais s'assirent à terre, sur la place même qu'ils occupaient, dans l'ordre de bataille, firent un copieux repas, et attendirent l'ennemi avec beaucoup de confiance; Édouard parcourait les rangs: maître de lui-même, il savait dissimuler l'inquiétude qui l'agitait intérieurement; sa figure rayonnante respirait la confiance; l'enthousiasme éclatait sur son passage, « point de cris, point de tumulte, disait-il; » il recommanda surtout à ses officiers de ne pas laisser ouvrir les lignes partiellement, et de ne point sortir des terrasses, quelques fussent les provocations de l'ennemi. Après avoir excité ainsi l'ardeur de ses soldats, il alla se placer sur le sommet de la montagne; de là

il pouvait tout découvrir, présider à l'action par sa présence, et animer d'un même sentiment l'armée rangée à ses pieds.

Philippe moins heureux, moins habile, n'était pas aussi bien obéi, et n'exerçait pas un empire absolu sur les troupes qu'il menait avec lui ; son armée, forte de 70,000 hommes, se composait de troupes nationales et étrangères, celles-ci venues de Gênes sous les ordres de Grimaldi et de Jean Doria, qui conduisaient 15,000 de leurs compatriotes armés d'arbalètes; le gros de la *puissance* de Philippe était de soldats irréguliers levés à la hâte, dont la majeure partie n'avait point fait la guerre; on y remarquait un grand nombre de paysans que la frayeur avait chassés des campagnes, et beaucoup de gens attirés par l'espoir de partager le riche butin que l'on croyait faire sur les Anglais, chargés eux-mêmes des dépouilles de la Normandie; ces gens-là pouvaient bien contribuer à piller un ennemi vaincu, mais nullement aider à le vaincre; à la tête de cette multitude on voyait des hauts barons aveuglés par le désir de se venger des dévastations faites dans leurs domaines; on y voyait aussi des princes étrangers, notamment Jean de Luxembourg, devenu roi de Bohême en épousant Élisabeth, héritière de cette couronne. Ce prince,

le plus actif et le plus ambitieux de la chrétienté, était un composé bizarre de vices et de vertus : une fluxion lui fit perdre un œil en 1329 dans l'expédition que les chevaliers Teutoniques ses alliés entreprirent contre Gédimin, grand-duc de Lithuanie; à la fin de cette guerre il vint en France et s'attacha à Philippe de Valois, dont le fils aîné épousa sa fille; la France lui fit bientôt oublier la Bohême et le Luxembourg; il épousa en secondes noces Béatrix, fille de Louis I^{er} duc de Bourbon, et sœur de Jacques de la Marche, dont nous écrivons la vie; Philippe de Valois le nomma gouverneur du Languedoc, la province la plus importante du royaume; Jean de Luxembourg alla s'y établir et fixa sa résidence à Montpellier, dont l'air pur lui convenait; une fluxion semblable à celle dont il avait été si mal traité onze ans auparavant lui survint dans cette ville en 1340; il se mit entre les mains d'un médecin juif qui, loin de le guérir, lui fit perdre l'autre œil; cependant, l'âge et la cécité ne le dégoûtèrent pas des combats, et ne diminuèrent pas sa vigueur; il ne voyageait jamais en litière, mais toujours à cheval et avec une telle vitesse, que sa suite avait beaucoup de peine à le suivre; il porta la guerre en Pologne, dont le souverain,

Casimir III, avait envahi pendant son absence la Silésie, sa plus belle province; il remporta de grands avantages, et assiégea son ennemi dans Cracovie; il se faisait conduire dans les lignes durant le siège par deux chevaliers: « Je compte pour rien la vie, disait-il, pourvu que je puisse toucher de mes mains les murs de Cracovie. » Casimir serré de près, envoya proposer à Jean de Luxembourg de s'enfermer tous deux dans une chambre, et de décider la querelle le poignard à la main; Jean lui répondit de se faire crever les yeux auparavant, afin de combattre à armes égales; au reste, cet étrange combat n'eut jamais lieu, car le roi de Pologne, ayant reçu des renforts, le contraignit à lever le siège. Jean de Luxembourg, apprenant que la guerre venait d'éclater entre Édouard et Philippe de Valois, vola au secours de celui-ci; en vain ses enfans et ses courtisans voulurent-ils l'empêcher de faire ce long voyage: « Laissez-moi, leur dit-il; vous dites que je suis aveugle, eh bien! je saurai trouver encore tout seul le chemin de la France, et je veux malgré vous aller joindre Philippe mon ami, et je combattrai à ses côtés. » On a vu déjà que les liens du sang l'unissaient au roi de France; sa fille aînée, Bonne de Luxembourg, avait épousé le duc de Normandie, fils

ainé de Philippe de Valois; le roi de Bohême se rendit à Paris, amenant avec lui Charles, son fils aîné, élu depuis quelques mois roi des Romains (1).

Au nombre des princes étrangers, on voyait encore dom Jaime, roi de Majorque : dépouillé de ses états par dom Pèdre, roi d'Aragon, il s'était réfugié auprès de Philippe de Valois, en venant implorer son appui; Louis, comte de Flandres, prince malheureux chassé plusieurs fois de ses états par ses sujets révoltés; Raoul de Lorraine, qui avait acquis beaucoup de gloire en Espagne, en combattant contre les Maures; Louis de la Cerda, compétiteur au trône de Castille; Aymon, comte de Savoie, qui avait amené six mille hommes, dont la France lui payait la solde. L'autorité de Philippe n'était pas assez forte pour faire plier à sa volonté des princes à peu près ses égaux, tous fiers, jaloux les uns des autres, et animés de la présomption chevaleresque. Parmi les princes français et hauts barons, on distinguait : Charles-le-Magnanime, comte d'Alençon, frère du roi et fils de Charles de Valois, qui lui avait légué toute la violence

(1) Dubravius, évêque d'Olmütz, *Historia Bohemiæ*, l. xxxi. Recueil de Freher, in-fol., p. 177.

de son caractère; Louis de Châtillon, comte de Blois, frère du duc de Bretagne; le comte de Sancerre, père du maréchal de ce nom; le comte d'Auxerre, Pierre de Bourbon, Jean de Croï, Jean de Conflans, Charles de Roussy, Guillaume de Malet, Arthus de Pomereuil, Hardouin de Maillé, Gilles de Soyecourt, etc. Ainsi, du côté des Français, s'il y avait assez de bras pour combattre, il y avait trop de têtes pour diriger: Jacques de Bourbon était bien capable de donner à ces masses une impulsion salutaire, mais tant d'autres avant lui prétendaient à l'honneur de commander! Il se vit réduit à ne pouvoir payer que de sa personne, et c'est ce qu'il fit.

L'armée française étant arrivée tard dans ses bivouacs, ne put en partir le lendemain qu'au milieu de la journée. Nous avons dit que les Génois, au nombre de 15,000, étaient campés à une lieue en arrière d'Abbeville, ce furent précisément eux que l'on plaça à l'avant-garde; de sorte qu'il fallut leur faire doubler le pas, et leur faire traverser les autres corps campés à La Chapelle, à Milfort et à la Bouvaque; tous les récits s'accordent sur ce point, que l'armée se partagea en trois grandes divisions ou *trois batailles*, et qu'elles marchèrent long-temps déployées en ligne, en suivant la direction d'Hes-

din ; et comme la grande chaussée qui conduit à cette ville n'existait pas alors, le terrain était beaucoup plus uni ; le premier corps marchait sous les ordres du comte de Savoie, de Doria et de Grimaldi ; le second avait à sa tête le comte d'Alençon ; le roi commandait en personne le troisième, ayant avec lui Jean de Luxembourg, les autres princes étrangers, Pierre, duc de Bourbon, et Jacques de la Marche, son frère.

A deux lieues d'Abbeville, l'armée dut être obligée de changer son ordre de marche ; car le terrain plonge dans un lieu nommé Canchi, village qui existe encore ; la plaine est coupée par une vallée fortement encaissée, dont le passage dut nécessiter des précautions. Enfin, parvenu à Marcheville, autre village (1), le roi se vit arrêté par un rideau de collines qui lui bornait la vue ; il fit halte dans ce lieu, que plusieurs titres de propriété appellent encore *la pièce du Repos* ; il voulait attendre le retour des quatre chevaliers qu'il avait envoyés à la découverte, et qui tombèrent entre les mains de l'ennemi. Ne les voyant pas revenir, et voulant s'assurer si les Anglais n'avaient point quitté Créci depuis

• (1) Cassini place plus d'une lieue en arrière Marcheville, qui se trouve au contraire plus rapproché de Créci.

le matin, il dépêcha quatre autres chevaliers pour s'en informer; ce furent les sires d'Aubigny, de Beaujeu, des Noyers, et Lemoine Desbacle; ce dernier appartenait à l'hôtel du roi de Bohême. L'intention de Philippe était, si l'on ne pouvait pas atteindre les Anglais ce jour-là, de donner quelque repos à son armée qui souffrait beaucoup d'une extrême chaleur, mais, soit mal-entendu, ou défaut de prévoyance, Philippe, en s'arrêtant à Marcheville, avait négligé d'en avertir les deux premiers corps, qui, cheminant toujours, franchirent les collines; et au lieu de suivre le chemin accoutumé de Créci, qui tournait brusquement à gauche, ils débouchèrent par leur front dans le vallon de Froyelle; la route qu'ils tinrent s'appelle encore *le chemin de l'armée*, et mène droit aux terrasses.

Cependant les quatre chevaliers envoyés de nouveau pour reconnaître l'ennemi, étant partis à cheval, dépassèrent bientôt toutes les colonnes, arrivèrent devant Créci, et découvrirent immobile, rangée en bataille dans un ordre admirable, cette armée anglaise que bien des gens croyaient en retraite; étonnés à cette vue, ils revinrent sur leurs pas et rejoignirent le roi, mais aucun d'eux n'osa faire le rapport de ce qu'ils venaient de voir; enfin Lemoine Desbacle,

un de ces chevaliers, fit la description de la position avantageuse des Anglais, conseilla même au roi d'attendre au lendemain pour livrer bataille; le vieux roi de Bohême, Jacques de Bourbon, les autres chefs expérimentés, et Philippe lui-même, se rangèrent de cet avis, car l'armée étant déjà très-fatiguée de la veille, avait besoin de repos pour combattre avantageusement; d'ailleurs il fallait au moins deux heures pour disposer les attaques qu'on serait obligé de diriger contre un ennemi admirablement retranché; alors Lemoine Desbacle fut dépêché vers l'avant-garde pour la faire arrêter; mais il cria inutilement : « *arrêtez bannières, au nom de Dieu et de saint Denis;* » enfin, le premier corps, qui marchait en étendant ses ailes, fit halte; le duc d'Alençon, qui commandait le second corps, refusa d'obéir à cette injonction : craignant de ne pas avoir le temps de se signaler, et n'écoutant aucune représentation, ce prince impétueux continua à s'avancer en ligne; la première division, en le voyant marcher, crut que l'ordre venait d'être changé, et se remit en route; alors le duc d'Alençon, furieux, redoubla le pas; bientôt il ne conserva plus la distance qui devait le séparer de l'avant-garde, et les deux corps, animés de la même ardeur,

s'enchevêtrèrent, et arrivèrent ainsi devant Créci hors d'haleine, les escadrons rompus, et l'infanterie désunie: il était alors trois heures du soir. Pendant cette course désordonnée, un de ces orages, si fréquens dans les grandes chaleurs, creva sur la tête des Français, et bientôt après fit place à un beau soleil; mais il avait duré assez pour inonder les arbalétriers génois; Jacques de la Marche, envoyé par le roi pour mettre un terme au désordre, y réussit en partie; trouvant les Français à cinquante pas des Anglais, il essaya de faire une attaque en règle puisqu'on ne pouvait éviter d'en venir aux mains; les Génois, comme gens de trait, devaient engager l'action, mais ces étrangers représentèrent que la corde de leurs arbalètes était mouillée (1), qu'eux-mêmes, exténués de fatigue, se voyaient dans l'impossibilité de combattre; sur cette réponse on voulut les faire passer en seconde ligne; ils refusèrent, en disant qu'ils n'abandonneraient pas le poste honorable qu'ils occupaient; cependant, excités par leurs chefs, ils se décidèrent enfin à commencer

(1) Les Génois, moins disciplinés que les troupes anglaises, nés dans un pays où il pleut rarement, ne renfermaient point leurs arcs dans des étuis comme les soldats d'Édouard.

l'attaque; mais ils le firent sans succès, et leur général, Charles de Grimaldi, fut tué le premier en les menant à l'ennemi; le duc d'Alençon, indigné, croyant voir une trahison dans la mollesse de ces étrangers, s'écria qu'il fallait écraser cette ribaudaille, qui embarrassait le front de l'armée; en disant ces mots il lança sur eux son cheval, et la noblesse l'imita; les Génois, poussant des cris de rage, brisèrent la corde de leurs arbalètes et se jetèrent au milieu de la gendarmerie; ils coupèrent avec leurs *coustilles* (espèce de dagues) les jarrets des chevaux; on ne vit bientôt plus dans ces masses que trouble, confusion et terreur; il était déjà mort beaucoup de monde avant que la lutte eût seulement commencé avec les Anglais; ces derniers, ayant aperçu l'ennemi, avaient serré leurs rangs, tellement qu'ils formaient une muraille impénétrable; après avoir fait leur première décharge sur les Génois ils regardèrent sans bouger le désordre des Français, attendant le commandement de leur chef suprême, qui, placé sur la sommité de Créci, dominait toute l'action. Quand Édouard vit que la confusion était à son comble dans les rangs ennemis, il envoya l'ordre à ses archers de lancer leurs traits du haut de la troisième terrasse; les Anglais, confians

dans le génie de leur roi, remplirent ses intentions avec ponctualité, et accablèrent les Français de leurs flèches pendant qu'ils se battaient encore avec les arbalétriers italiens; il n'est pas inutile de rappeler que les Anglais, fort soigneux de leurs armes, les tenaient renfermées dans un étui, et qu'ils eurent ainsi l'avantage de les garantir de la pluie, et de s'en servir mieux que les Génois ne pouvaient le faire des leurs.

Enfin, Jacques de la Marche parvint à faire ouvrir un passage à ces Italiens pour qu'ils s'écoulassent, ce qui dégagea le front de la ligne, et permit de disposer ces masses pour une attaque régulière; on la dirigea sur trois points vers la colline de gauche; l'ennemi opposa partout une vigoureuse résistance; protégé par les obstacles naturels d'un côté, et par les palissades de l'autre, il ne fut point entamé; les Français échouèrent, couvrirent de leurs morts la colline et le chemin de Créci, ce qui est encore certifié par les noms que portent divers quartiers de terre; le comte de la Marche, blessé à la tête, revint avec le duc d'Alençon dans la plaine où les dernières divisions du deuxième corps ne faisaient que d'arriver; c'étaient les nobles de la chevauchée du frère du roi; on voyait au milieu d'elles la bannière féodale du duché

d'Alençon portée par le vaillant Jacques d'Estracelles; ces divisions, restées en arrière, n'étaient arrivées que successivement et désunies, au moment où les premières phalanges venaient de se briser contre le front de l'ennemi; cette nouvelle troupe de noblesse s'arrêta en voyant la position formidable des Anglais, et jugeant qu'on ne pourrait rien entreprendre de nouveau avant l'arrivée de la réserve que conduisait le roi; mais le duc d'Alençon, emporté par sa fougue et ne se contenant plus, voulut les faire avancer incontinent; il courut sur Jacques d'Estracelles en lui ordonnant de se porter en avant avec sa bannière pour qu'on le suivît; ce preux, célèbre par d'anciens exploits, persuadé comme ses compagnons de chevauchée qu'on attendrait quelque temps avant d'attaquer, avait ôté son bacinet de fer afin de respirer plus à l'aise, car la chaleur était étouffante; il objecta au prince que c'était courir à une perte assurée que de vouloir forcer les terrasses avec de la cavalerie; le duc insista vivement en disant : *Remettez votre bacinet et marchez.*—*Vous le voulez,* répondit d'Estracelles, *eh, bien j'obéis à regret, je remets mon bacinet, mais je ne l'ôterai plus* (1). En disant ces mots il se porta en

(1) Chronique de Tramecourt.

avant; les nobles, voyant la bannière de leur chef faire un mouvement vers l'ennemi, la suivirent et reçurent avec courage le jeune Édouard; ce prince, voulant profiter du désordre qui régnait dans les rangs des Français, était sorti des terrasses pour fondre sur eux afin de les disperser entièrement avant l'arrivée de Philippe de Valois et de l'arrière-garde; Jacques de Bourbon, quoique blessé, se mit à la tête de la noblesse, et se précipita avec tout son monde sur les Anglais; rien ne put résister à l'impétuosité des Français; entouré de toutes parts, le prince de Galles fut jeté à terre et serait infailliblement tombé entre les mains des Français, sans un chevalier de sa maison, Richard de Beaumont, d'origine normande; ce preux portait la grande bannière du pays de Galles; il descendit de cheval au milieu de cette foule, jeta sur son jeune maître le vaste étendard et l'en couvrit, puis prenant à deux mains son épée, il repoussa avec vigueur ceux qui osèrent approcher (1); d'Harcourt avertit Arundel du péril que courait le prince; alors le commandant du deuxième corps fit un mouvement en avant, et parvint à déloger les Français de la

(1) Chronique de Tramecourt.

première terrasse ; le duc d'Alençon et le comte de la Marche , désespérés de ne pouvoir se maintenir dans cette position , résolurent de la tourner , et s'engagèrent à cet effet dans la vallée des Clayres ; mais ils y trouvèrent des obstacles qui résistèrent à leurs efforts ; le passage était fermé , et les archers anglais , placés sur les hauts rebords des terrasses , accablaient de traits leurs audacieux ennemis ; les divisions des Français qui arrivaient successivement s'engageaient dans la même voie , et s'y écrasaient entre elles ; dans ce moment les Anglais firent déboucher des troupes fraîches par la route de Créci ; les corps qui étaient sur la colline de gauche descendirent également dans la plaine , et consommèrent la ruine des Français en les prenant en queue et par les flancs ; elles écrasèrent les nobles sous le poids de forces supérieures ; le vaillant d'Estracelles tomba percé de coups tenant encore sa bannière , et n'ôta plus son bacinet , comme il l'avait dit ; là périrent aussi Louis de Châtillon , comte de Blois , Louis de la Cerda , les comtes d'Auxerre et de Sancerre ; les soldats anglais , exécutant fidèlement l'ordre de leur roi , ne faisaient quartier à personne , et s'acharnaient surtout après les hauts barons , bien faciles à reconnaître à cause

de leur cotte d'armes; plusieurs des généraux d'Édouard, effrayés eux-mêmes de ce carnage, montèrent précipitamment vers le haut des terrasses, et firent au roi leur maître de vives observations sur le malheur de ces barons de France, et le supplièrent de révoquer son ordre et de commander qu'on les épargnât, mais Édouard répondit froidement que ce devait être ainsi: « Que point ne s'en émerveillent, car la chose était ainsi ordonnée et ainsi convenait estre. » (Chron. de Tramecourt, p. 312.)

Jacques de la Marche, tout blessé qu'il était, s'ouvrit un passage avec quelques cavaliers et alla gagner le chemin de Marcheville; il y arriva au moment où Philippe de Valois débouchait enfin dans le vallon de Crécy, à la tête de la troisième division; il avait été impossible au roi de joindre les deux premières divisions, puisque en envoyant à celles-ci l'ordre de s'arrêter il avait lui-même suspendu sa marche, tandis qu'au contraire le comte de Savoie et le duc d'Alençon avaient redoublé de vitesse.

Le roi arriva donc au pas de course, croyant n'avoir qu'à se présenter pour recueillir le fruit de la victoire, mais il ne vit que des fuyards éperdus que Jacques de Bourbon essayait de rallier; on sait avec quelle promptitude la

frayeur se communique parmi les soldats ; tel qui est brave individuellement se laisse entraîner par les masses ; la présence du monarque ne ranima point le courage de son armée ; Philippe aurait encore pu en sauver la moitié s'il se fût arrêté devant Créci et s'il eût recueilli sous ses bannières les débris des premiers corps, mais il ne prit point ce sage parti ; il fit au contraire les dispositions pour une nouvelle attaque, quoique les milices montrassent une grande répugnance de combattre après la défaite des nobles ; Philippe s'élança lui-même vers les Anglais en criant : « Marchons, mes enfans, au nom de Dieu et de saint Denis. » Les milices, obligées de le suivre, s'écrièrent en s'avancant : « *Allons à la mort.* » C'est à ce cri sinistre que commença un quatrième engagement ; le comte de la Marche y prit part en essayant d'exciter l'ardeur de ces nouveaux combattans ; mais la vue du sang qui coulait de ses plaies, et qui inondait ses armes, n'était pas faite pour les rassurer ; Philippe, emporté par son ardeur, attaqua l'ennemi, le repoussa jusqu'au pied des terrasses, et monta lui-même sur la première ; c'est alors qu'il aperçut distinctement Édouard qui se tenait immobile sur le plateau ; en voyant cet odieux rival, dont la stature élevée et la tête al-

tière se dessinaient sur un ciel d'azur dégagé de nuages, il voulut franchir tout ce qui le séparait de lui, le joindre, et punir sur sa personne les maux qu'il avait causés à la France : à l'aspect de cet ennemi son sang s'alluma tellement, disent les historiens contemporains, qu'il ne fut plus possible de le retenir ; il était dans une sorte de délire ; mais cet accès de fureur n'empêchait pas qu'à la tête du troisième corps il ne tint en échec toutes les forces anglaises ; sa valeur personnelle et sa résolution maîtrisèrent pour quelques instans la fortune ; le prince de Galles et Arundel lui-même reculèrent devant ce torrent qui les poussait ; Édouard, dont le coup d'œil rapide mesurait le danger, s'ébranla dans le moment avec fracas à la tête de la division de réserve ; ce mouvement ne pouvait manquer d'être remarqué, car il fallait que les soldats anglais sautassent le rebord ; aussi, à la vue de ce nouvel orage qui allait fondre sur eux, les gens de Philippe, déjà accablés de fatigue, s'enfuirent épouvantés ; il semblait que le ciel eût répandu l'esprit de vertige sur leurs têtes ; dans quelques instans Philippe se trouva abandonné, et tous ses efforts pour arrêter les fuyards furent inutiles ; poursuivi chaudement par l'ennemi, il fut culbuté, blessé à la gorge, et eut son cheval

tué sous lui; Charles de Luxembourg, roi des Romains, fut blessé également à ses côtés; Godfroi de Chauvigni, Jean de Lévis, Pierre d'Aigreville, Hugues de Coursignon et le sire de Créqui furent tués en défendant le roi de France.

Sur ces entrefaites le roi de Bohême arriva dans le vallon avec l'extrême arrière-garde; les nobles qui l'accompagnaient, voyant l'armée en pleine déroute, ne voulaient pas le laisser avancer et le suppliaient de battre en retraite: «Moi, roi de Bohême, montrer le dos à l'ennemi! disait-il, je veux aller au secours de Philippe, au secours de mon fils, et je ne quitterai la place que victorieux, ou j'y périrai en roi.» Mais ses moyens ne répondaient pas à son ardeur, il espérait pouvoir avec sa division rétablir les affaires; la cécité l'empêchait de comprendre tout le degré du mal; il ordonna à Lemoine Desbacle de prendre le frein de son cheval et de le conduire vers les Anglais qui, sortis des terrasses une seconde fois, inondaient la plaine, fermaient toutes les issues en s'avancant dans la direction de Marcheville, et comme les Français tenaient encore sur quelques points, la mêlée continuait; Bacle y mena son maître, qui frappait de son épée à droite et à gauche, *sur amis et ennemis*; les soldats d'Édouard, impitoyables dans leur victoire,

fondirent sur lui, le jetèrent en bas de son cheval, et tuèrent Desbacle, Henri de Rosemberg et Jean de Leucstemberg qui essayaient de lui faire un rempart de leurs corps; le roi de Bohême tomba à sept cents pas en avant du village de Créci (1).

Les soldats anglais, excités par un succès inespéré, n'exécutaient que trop bien les ordres sanguinaires de leur maître; ils se jetèrent sur les fuyards et en firent un grand carnage, sans en épargner un seul; et tel noble qui était venu dans le dessein de trahir Philippe, dit la Chronique d'Abbeville, trouva comme les autres le trépas, sans que sa perfidie eût pu le garantir de la mort; on trouva plus de 8,000 hommes égorgés dans les fossés. Édouard, fatigué de cette tuerie, courut lui-même à cheval dans la plaine pour la faire cesser; il eut soin de faire suivre par un corps de 6,000 hommes que commandait Arundel, une division de

(1) On éleva sur cette place une grande croix en pierre; les habitans du pays, qui se trompent souvent dans les détails, disent que le roi de Bohême fut enterré en ce lieu, ce qui est une erreur; cette croix, posée sur *le chemin de l'armée* dans la direction des terrasses, fut cassée on ne sait comment; on la planta en terre une seconde fois à côté du piédestal qui la supportait; elle existe encore ainsi.

noblesse qui battait en retraite en bon ordre dans la direction de Wignacourt; en effet ces gens, au nombre de 4,000, commandés par le sire de Gravelle, grand-maître des arbalétriers, s'arrêtèrent dans ce lieu pour rallier les débris de tant de bataillons dispersés dans cette malheureuse journée, mais ils ne purent tenir contre les forces supérieures d'Arundel; la majeure partie se fit tuer, et le reste se sauva à la faveur de la nuit; le sire de Gravelle, Geoffroi de Lameth, Antoine de Vienne, périrent dans cette dernière action (1); la résistance des soldats de Gravelle fit concevoir à Édouard l'idée d'envoyer une partie de ses gens battre la campagne pour empêcher le rassemblement des fuyards; il avait appris à Créci que de nombreuses milices accouraient de plusieurs points, en conséquence il envoya deux de ses meilleurs généraux, le sire de Holland et le comte de Warwick, avec plusieurs divisions dans différentes directions; ces troupes rencontrèrent en effet des corps de 1,000, de 2,000, de 3,000 hommes à plusieurs lieues du champ de bataille; ces soldats de nouvelle levée, effrayés de la défaite du roi qu'ils apprirent par les fuyards,

(1) Chronique de Tramecourt.

couraient sans savoir quelle route tenir; ils vinrent se jeter au milieu des détachemens anglais, qu'ils ne reconnaissaient point à cause de l'obscurité; ils furent assaillis et massacrés; il périt ainsi en détail, dans cette nuit horrible, beaucoup de monde; des historiens disent 30,000 hommes; Froissard et Mézeray assurent qu'on tua le lendemain quatre fois plus de monde que pendant la journée du 26, mais il faut se tenir toujours en garde contre de pareilles exagérations, car le nombre de personnes massacrées dans cette confusion était difficile à préciser, et l'on sait que la clameur publique augmente le mal outre mesure; nous croyons que ce dernier désastre, dans lequel furent enveloppés le grand-prieur de France et l'archevêque de Rouen, ne put avoir lieu que de la manière dont nous venons de le dire; Froissard et ceux qui l'ont copié racontent que le lendemain de la bataille 30,000 hommes vinrent se jeter dans les lignes anglaises, devant Créci; comment croire que des troupes qui venaient des lieux vers lesquels les fuyards s'étaient dirigés, n'eussent pas été instruites par eux, dans l'espace de douze heures, de ce qui se passait, et qu'elles fussent venues ainsi tomber au milieu du camp ennemi?

Le lendemain 27 août, Édouard parcourut la plaine et le vallon avec son fils, et dit à ce jeune prince, en lui montrant ces monceaux de cadavres, ces corps mutilés, ces longues traces de sang : « Que vous semble-t-il, mon fils, d'une bataille? croyez-vous que ce soit un jeu bien agréable (1)! » Il ordonna à ses clercs de compter les morts, et surtout de spécifier le rang des nobles et des barons; les clercs restèrent une journée entière dans la vallée et sur la colline de gauche, lieux où l'on s'était battu le plus, et leur résumé fut qu'ils trouvèrent, gisans sur la poussière, un roi, onze princes, quatre-vingts hauts barons et douze cents chevaliers; Édouard commanda de relever les blessés et de les bien traiter; il fit courir dans les campagnes des écuyers de son hôtel pour annoncer aux paysans qu'il accordait une trêve de trois jours afin d'enterrer les morts; il fit rassembler les gens des villages voisins, et les obligea à s'acquitter de ce soin; on creusa à cet effet de grandes fosses dans lesquelles on jeta les soldats; quant aux nobles revêtus de la cotte d'armes, on les enterra à Canchi, à Montreuil, et surtout à Créci, dans l'église de Saint-Sevrain; de ce nombre se

(1) Chronique de Tramecourt, p. 314.

trouvait l'infortuné Louis comte de Flandres.

On porta à Amiens le corps du duc d'Alençon : Edouard fit faire aux barons enterrés à Créci un magnifique service, auquel il assista en habit de deuil avec son fils et les principaux généraux ; avant que l'on mît en terre tous ces corps, il permit à ses soldats de les dépouiller de leurs riches armures, de prendre les épées et les casques qui leur conviendraient, mais ce choix étant fait, il en resta encore une si grande quantité sur le champ de bataille, que le roi, ne pouvant les emporter, les fit rassembler en tas ; on les couvrit de matières combustibles auxquelles on mit le feu, ainsi qu'aux chariots.

Édouard se conduisit avec humanité à l'égard du roi de Bohême ; nous avons dit que ce prince s'était fait conduire au fort de la mêlée par le chevalier Lemoine Desbacle (1) ; il fut criblé de

•

(1) Froissard raconte qu'il s'était mis au milieu de deux nobles qui avaient attaché les rênes de son cheval au frein de leurs destriers, et qu'ils s'élançèrent tous les trois dans la mêlée, où ils périrent, et qu'on les trouva encore liés ensemble. Pour admettre un pareil fait il faudrait aussi admettre que les hommes de cette époque étaient dénués de bon sens ; les historiens de Bohême, et surtout la chronique de Tramecourt, aussi digne de croyance que Froissard, ne disent pas un seul mot de ce ridicule arrangement.

coups, abattu, et resta pris sous son cheval ; on alla en avertir Édouard, qui ordonna de l'épargner s'il était encore temps, et de le transporter dans sa tente, ce qui fut exécuté sur-le-champ ; Jean de Luxembourg respirait encore ; on lui prodigua les soins les plus empressés, mais il expira dans la nuit (1) ; le roi d'Angleterre ne se réserva des riches dépouilles du monarque allemand, que deux plumes d'autruche qui surmontaient le casque ; ces plumes étaient nouées par une tresse d'or sur laquelle on avait gravé ces mots tudesques *isch diene, je sers* ; Édouard détacha l'une et l'autre, et les donna à son fils, en récompense de la belle conduite qu'il avait montrée durant l'action ; depuis cette époque les princes de Galles ont toujours conservé dans leurs armes les plumes et l'inscription ; cependant il faut faire observer que la dernière y était déjà, et que par une singularité fort curieuse, les deux mots *isch diene*, qui veulent dire en allemand *je sers*, voulaient dire à cette époque, dans le vieux langage gallois ou breton, *le voici*, phrase que Édouard I^{er} adressa aux députés du pays de Galles en leur présentant son fils aîné, qu'il instituait seigneur suzerain de

(1) Chronique de Tramecourt, p. 314.

cette province après la défaite de Léolin, prince légitime de cette contrée.

Édouard III commanda que Jean de Luxembourg fût porté dans l'abbaye de Valoires, située sur la Hauthie (1), le corps y resta exposé pendant quinze jours avant d'être enterré; et même encore aujourd'hui on est incertain sur le lieu où ce monarque fut inhumé; les historiens allemands ont toujours assuré qu'il fut porté dans le pays de Luxembourg, mais en 1748, en réparant l'église des Dominicaines de Montargis, on trouva sur un tombeau l'inscription suivante à moitié détruite par le temps :

....qui trépassa à la tête de ses gens ensemblement,
les recommandant à Dieu le père, le jour de....
 la glorieuse Vierge-Marie. Priez Dieu pour l'ame de
 ce bon roy — 1346.

Voici comment les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* expliquent le fait : Jean de Luxembourg avait, dans le couvent des Dominicaines, deux

(1) On voyait dans le siècle dernier l'inscription suivante dans la chapelle de Valoires :

L'an mille quarante-six trois cents
 Comme la chronique le téméigne
 Fut apporté et mis en cens
 Jean de Luxembourg, roi de Bohême.

tantes, dont une, plus qu'octogénaire, était supérieure de la communauté; il pourrait se faire, disent-ils, qu'elle eût réclamé les restes de son neveu.

Pendant que les Anglais relevaient de terre le roi de Bohême, des serviteurs fidèles entraînaient Philippe de Valois hors de ce lieu fatal; le monarque, désespéré de sa défaite, ne voulait pas y survivre; il rallia quelques centaines de cavaliers; déterminé à périr, il allait encore s'enfoncer dans ce champ de carnage, lorsque Jacques de Bourbon et le sire d'Aubigni saisirent les rênes de son cheval au moment où il s'élançait, et l'entraînèrent malgré lui; l'obscurité de la nuit favorisa sa retraite; il n'avait près de lui que le comte de la Marche, Charles de Montmorenci, d'Aubigni, Jean de Beaujeu, le sire de Montfort, et soixante nobles; tous se serrèrent autour du monarque, décidés à défendre ce précieux dépôt jusqu'à leur dernier soupir.

Philippe, poursuivi par les clameurs bruyantes des vainqueurs, par le cri plaintif de ses soldats que l'ennemi massacrait impitoyablement, anéanti par la certitude d'avoir été, dans cette circonstance, trahi par beaucoup de monde, se jeta sur la droite, passa la Hauthie, et après avoir erré long-temps, il arriva vers minuit au

château de La Broye, dont le seigneur, Robert de Grandcamp (1), lui était fort dévoué : La Broye, premier village de l'Artois, était éloigné de Crécy de deux fortes lieues. Philippe heurta lui-même à la grande porte; le vieux châtelain, inquiet sur le sort de la journée, se tenait aux créneaux : « Hommes d'armes, qui êtes-vous ? demanda-t-il ; si vous ne servez monseigneur de Valois vous n'entrerez oncques dans mon chastelet. — Ouvrez, ouvrez, châtelain, répondit Philippe tout ému, c'est l'infortuné roi de France (2). » Le châtelain, reconnaissant la voix de son maître, descendit précipitamment et baissa le pont-levis, qui reçut le monarque et sa suite; le sire de Grandcamp voyant le roi couvert de sang, ne put contenir son désespoir; le prince fut obligé d'oublier ses propres douleurs pour consoler ce

(1) *Histoire d'Artois.*

(2) En imprimant Froissard on a altéré le texte; toutes les éditions disent : « Ouvrez, c'est la fortune de la France, » mais le Manuscrit de Breslau, regardé comme la meilleure copie de l'original, celui de Berne et celui de la Bibliothèque royale de l'Arsenal, t. 1, n. 145, disent : « C'est l'infortuné roi de France, » sens plus naturel que l'autre version. Le château de La Broye n'existe plus, il est rasé entièrement; à peine peut-on distinguer la place qu'il occupait.

serviteur fidèle. Après avoir pris quelques heures de repos il se remit en marche, et arriva avec les siens à Amiens.

La bataille de Créci offre matière à plusieurs observations; la plus importante est que les Anglais s'y conduisirent comme ils l'ont toujours fait à la guerre, soit dans le moyen âge, soit dans les temps plus modernes, et même dans les années les plus rapprochées de nous, c'est-à-dire qu'ils choisirent avec beaucoup d'intelligence une belle position militaire; ils s'y établirent et attendirent qu'on vînt les attaquer, laissant l'ennemi user sa première ardeur contre les obstacles opposés par la nature; ce moyen leur réussit toujours; une seule fois ils commencèrent l'action, ce fut à la bataille d'Azincourt; quant à celle de Créci, elle fut perdue par les Français avec cette imprudence inconcevable que l'on retrouve toujours en eux, surtout à cette époque; leurs divisions vinrent se briser successivement les unes après les autres contre le front de l'ennemi; aucune de ces tentatives ne se fit avec ordre, et dans toute cette journée ils n'exécutèrent pas un seul mouvement général, pas un mouvement d'ensemble; les Anglais, au contraire, se comportèrent en gens qui ont l'habitude de la guerre; et il faut le dire, quelque pénible que soit cet

aveu, ils étaient dans le moyen âge très-supérieurs en tactique à tous les autres peuples de la chrétienté; nous disons de la chrétienté, car les Turcs les surpassaient, surtout du temps de Bajazet, de Mahomet II et de Soliman-le-Magnifique.

Mézeray, s'appuyant sur l'autorité de Villani, assure que les Anglais furent redevables de la victoire à quatre pièces de canon, et s'étend beaucoup sur les effets merveilleux de ces machines de guerre qui remplirent de terreur l'ame des chevaliers français; nous croyons le fait inexact; certainement Froissard, avide de recueillir tout ce qui paraît extraordinaire, n'aurait pas manqué de rappeler cette circonstance; les historiens flamands et allemands gardent le même silence; il est vrai que les pièces de canon étaient en usage depuis quelque temps, mais on ne s'en servait que pour la défense des remparts; les affûts roulans n'existaient point encore, et d'ailleurs comment croire que quatre pièces de canon d'un petit calibre, mal servies et distribuées sur une ligne qui avait une demi-lieue de développement, pussent par une détonation assez faible, épouvanter des hommes accoutumés à braver la mort.

Édouard, qui avait préparé avec une grande

habileté un succès aussi éclatant, mit beaucoup de soin à récompenser ceux qui l'avaient dignement secondé; et lorsqu'il fut rentré en Angleterre, que la trêve lui laissa quelques loisirs, il s'occupa à fonder, en mémoire de ce triomphe, un ordre militaire de chevalerie; pour mieux prouver son motif, il prit pour insigne une jarretière, dont il avait donné le mot gallois *garter* pour mot de ralliement (1); cette fondation eut lieu au commencement de 1349 à Windsor, dans l'église de St.-Georges, que les premiers rois Plantagenets avaient commencé à bâtir, elle fut terminée à cette époque par Édouard III; ce prince réunit ce jour-là autour de lui les barons et

(1) Rapin Thoiras, Hume, et tous les historiens d'Angleterre, paraissent fort incertains sur la véritable origine de l'ordre de la jarretière; cependant ils penchent tous pour la version que nous adoptons, et repoussent l'opinion que ce fut la jarretière de la comtesse de Salisbury qui donna lieu à la création de cet ordre; un fait fort singulier rapporté par les historiens italiens, nous a raffermi dans notre sentiment; ces auteurs assurent que le connétable de Bourbon, brouillé avec François I^{er}, reprochait à ce prince d'avoir accepté le collier de la jarretière, « ordre institué, disait-il, à l'occasion de la défaite des Français, et qu'un roi de France ne devait point porter. » En effet, le successeur de Louis XII fut le premier roi de France qui l'accepta; plusieurs de ses prédécesseurs l'avaient refusé.

les généraux qui avaient contribué le plus au gain de la bataille de Créci; il leur distribua des faveurs, et comprit quinze d'entre eux dans le nombre des vingt-six chevaliers de la jarretière qu'il institua les premiers : ce furent le comte de Warwick, Chandos, Holland, Jean de Beauchamp, comte d'Arundel, Clifford, lord Villoughby, Mortimer, Miles Stapleton, Jean Gray, etc. Nul n'était plus digne de cette récompense que Geoffroy d'Harcourt, mais ce seigneur, qui avait tant contribué au succès, abandonna le vainqueur lorsque le triomphe n'était plus douteux ; il entendit, au milieu du fracas des armes, le cri de sa maison, « *Harcourt! Harcourt!* » il distingua même au fort de la mêlée son frère Jean, dont le casque avait pour cimier la queue d'un paon mêlée d'or. Geoffroy, présageant de bonne heure la ruine des Français d'après leurs mauvaises dispositions, avait cherché inutilement à parvenir jusqu'à lui pour le sauver ; parcourant le lendemain le champ de bataille, ses yeux inquiets retrouvèrent le corps inanimé de son frère près de celui du comte d'Aumale son neveu ; à cette vue Geoffroy poussa des cris de désespoir ; maudissant sa faute, il quitta les Anglais et vint à Amiens la corde au

cou se jeter aux pieds du roi ; « se présenta au roi de France, monseigneur Geoffroy d'Harcourt, chevalier normand, la tenaille au col mise de ses propres mains disant telles paroles : « J'ai été traître envers le roi et le royaume, ci « en requiers miséricorde et paix. » Laquelle miséricorde et paix le roi lui octroya de sa bénigne grace. » (Grande chronique de Saint Denis.)

Pour ne rien omettre de tout ce que l'on a dit au sujet de la bataille de Créci, nous parlerons d'une circonstance assez particulière qui occupa long-temps l'esprit des habitans de la Picardie, du Ponthieu et de l'Artois; une ancienne chronique latine, conservée parmi les manuscrits de l'abbaye de Saint-Riquier près Amiens, et qui fut composée en 1200 (146 ans avant la bataille de Créci), écrite dans un style figuré et prophétique, disait que l'an de grace 1346 il apparaîtrait, au-dessus de Bulecamps, cinq soleils; elle ajoutait qu'une éclipse serait inmanquablement le résultat de la réunion de ces cinq astres; les gens du pays interprétèrent ainsi cette prédiction: les cinq soleils étaient cinq rois réunis dans les champs de Créci, Édouard III, Philippe de Valois, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, Charles de Luxembourg, roi des Romains, et

dom Jaime d'Aragon, roi de Majorque; l'éclipse était le désastre éprouvé par les Français. La Chronique de Tramecourt parle de la même prédiction, et dit que les habitans du nord de la France avaient coutume d'appeler Créci, Bulecamps; nous en ignorons le motif.

LIVRE III.

Jacques de la Marche se joint au fils aîné du roi, et arrête les progrès de l'ennemi. — Il va en ambassade auprès de Humbert, souverain du Dauphiné, et le rend favorable à la France. — Mort de Philippe de Valois, 1350. — Le nouveau roi Jean II accorde sa confiance à Jacques de Bourbon.

JACQUES de Bourbon avait reçu trois blessures, mais le sort de la monarchie l'occupait davantage que sa propre position; il n'avait pas tenu à lui que la victoire n'eût remplacé la défaite; il avait servi le roi de ses conseils et de son bras; après la bataille, il le servit de son zèle.

Philippe de Valois trouva les débris de son armée à Amiens; il voulut la rassembler pour opposer une vigoureuse résistance à Édouard, ne doutant pas que le vainqueur ne marchât une seconde fois sur Paris; on ne conçoit même pas comment le monarque anglais ne le fit point; mais quelle dut être la confusion et le désespoir de Philippe, lorsqu'il vit les seigneurs réunis à Amiens refuser nettement de rester

davantage à l'armée, disant qu'ils avaient servi le temps exigé par les lois féodales; le roi fut au moment de se trouver seul; Jacques de Bourbon, indigné d'un pareil procédé, annonça qu'il ne quitterait pas le roi dans une circonstance aussi difficile; il fut noblement imité par les Montmorenci; cet exemple, donné par de puissantes maisons, rallia beaucoup de monde.

A la nouvelle de la victoire des Anglais, Jean, fils aîné du roi, quitta la Guienne, où il s'était maintenu vainqueur; il rassura Paris et la France en arrivant à la tête de 60,000 hommes; Philippe, quoique vaincu, avait trouvé de grandes ressources dans sa politique, toujours savante quoique souvent malheureuse; il sut déterminer le roi d'Écosse à fondre sur l'Angleterre, agression qui força Édouard à quitter le continent; on sait que le monarque écossais échoua dans son entreprise, d'ailleurs bien conçue, qu'il fut battu et pris par la femme de l'heureux Plantagenet, que tout semblait favoriser à l'envi.

La trêve venait d'expirer en Bretagne; les hostilités allaient recommencer; c'était la guerre où il fallait le plus de cette valeur personnelle, de ce courage mâle qui décident des succès dans une rencontre; aussi Charles de Blois pria-t-il

instamment Jacques de Bourbon de revenir dans un pays qui avait été déjà le théâtre de ses exploits, mais celui-ci ne put se rendre à ses désirs; le roi réclamait le secours de son bras, en conséquence il se prépara à marcher vers le nord avec les nouvelles forces que Philippe avait réunies; le monarque tenait beaucoup à faire lever le siège de Calais; il partit de Paris avec une armée aussi formidable que celle qu'il venait de perdre; il confia au comte de la Marche le commandement d'un corps considérable qu'il envoyait au-devant des Flamands; ces peuples, gagnés par les promesses d'Édouard, étonnés de ses rapides succès, avaient consenti enfin à se liguier avec lui; ils assiégèrent Aire pour favoriser les opérations du siège de Calais; Jacques de Bourbon avait d'excellens lieutenans, c'étaient Jean de Luxembourg et Charles de Montmorenci, réputés pour des capitaines très-intrépides. Maître de prendre les dispositions qu'il voudrait, il marcha contre les Flamands avec cette confiance que donne le sentiment de ses propres forces; à son approche les ennemis abandonnèrent Aire, mais il les atteignit dans leur retraite au moment où ils pillaient Menneville; il les enveloppa et les mit en pleine déroute; il les poussa ensuite devant lui, por-

tant la terreur jusqu'au milieu de leur pays, il enleva Cassel qu'il livra aux flammes; apprenant ensuite qu'une autre armée de Flamands, réunie à une forte division d'Anglais, menaçait St.-Omer, il se porta rapidement sur cette ville; les ennemis étaient commandés par le bâtard de Renti, homme d'un courage féroce et qui s'était mis au service d'Édouard avec des bandes enrôlées sous ses bannières; le général français se contenta pendant quelque temps de l'observer, en l'enveloppant dans ses lignes; mais après quelques escarmouches, il le surprit une nuit dans son camp, le défit entièrement, lui tua 2,000 hommes, fit 3,000 prisonniers; le combat dura quatre heures au milieu des plus épaisses ténèbres. Jacques de Bourbon et les autres chefs se battirent une torche à la main (1), c'était alors la coutume; et l'on voit encore beaucoup d'armoiries avec des flambeaux qui tirent leur origine de ces sortes de combats. La victoire que venait de remporter le prince français dissipait toute inquiétude du côté de la Flandres, et laissait à découvert le flanc droit des Anglais; le comte de la Marche se mit en mesure de faire sa jonction avec la grande armée afin d'accabler

(1) Galland, Histoire des guerres de Flandres.

Édouard, mais il s'en fallait bien que le roi eût aussi bien réussi de son côté; Philippe, prompt à entreprendre, se rebutait facilement; encore tout étourdi de ses derniers revers, fatigué de la guerre, n'espérant pas forcer les Anglais dans une position plus redoutable que celle de Créci, il battit en retraite sur Paris, de sorte que les brillans succès de Jacques de Bourbon ne servirent à rien; ce général, désespéré de voir que malgré ses efforts la campagne n'eût produit aucun résultat heureux, voulut du moins courir au secours de Charles de Blois; il partit avec d'autres chevaliers, mais au moment où il croyait que, réuni aux Bretons, il pourrait chasser les Anglais de ces contrées, il apprit la défaite de Charles de Blois; l'époux de Jeanne de Penthièvre venait d'être battu à la Roche-Derien (18 juin 1374); l'élite de la noblesse bretonne s'était fait tuer autour de son souverain, et n'avait pu l'empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi; le vicomte de Rohan, le sire de Laval de Montmorenci (1), les

(1) Le sire de Laval-Montmorenci, tué à la Roche-Derien, fut enterré dans le chœur de l'église de Sainte-Madeleine de Vitré. Cent cinquante ans après, Anne, duchesse de Bretagne, détestant la mémoire de ce seigneur opposé à ses ancêtres, fit enfoncer les yeux de la statue qui le re-

seigneurs de Châteaubriant, de Rais, de Boissebel, de Machecou, de Rieux, de la Jaille, de Lohéac, de Rostremen, périrent dans cette occasion; le comte de Blois fut conduit en Angleterre (1); le comte de Montfort, son compétiteur, était également dans les fers; la comtesse de Blois se montra encore plus courageuse que la comtesse de Montfort, de sorte que la Bretagne offrait le spectacle d'une querelle vive soutenue par deux femmes plus énergiques et plus habiles que leurs maris; elles étaient l'une et l'autre dépourvues des graces de leur sexe, portaient toutes deux le nom de Jeanne; on distingua la première par le surnom de *boiteuse*.

Tandis que ces héroïnes fixaient les regards de l'Europe, Jacques de la Marche était chargé d'une mission fort délicate, qui avait pour objet d'attacher irrévocablement un prince puissant à la fortune de la France; il partit pour aller

présentait sur son tombeau. C'était l'usage de figurer les yeux ouverts ceux qui mouraient en combattant. (D'Argentré, Hist. de Bretagne.)

(1) Dans le trajet les Anglais accablèrent ce malheureux prince d'insultes et d'humiliations; tous les jours ils le contraignaient de se couvrir de son armure complète, et le forçaient ainsi à jouer de la vielle. (D'Argentré.)

traiter du mariage de sa nièce avec le souverain du Dauphiné.

En 1335 Humbert *aux blanches mains* avait laissé tomber dans l'Isère, d'une des fenêtres du château de Beauvoir, son fils unique âgé de trois ans, qu'il balançait dans les bras; sa douleur fut si profonde qu'elle absorba toutes ses facultés; il se décida à quitter le monde, et voulut donner ses états au roi de France, son ancien allié; en conséquence, il fit un traité en 1343, le ratifia en 1344, mais il changea d'avis plusieurs années après, lorsqu'il eut perdu sa femme, Marie de Baux (1347); ne se trouvant pas trop vieux, il songea à se remarier; il avait vu à la cour de France Jeanne de Bourbon (1), fille de Pierre I^{er}; les graces touchantes de cette princesse, âgée de seize ans, le séduisirent; la splendeur dont brillait la maison de Clermont, l'éclat nouveau que lui donnait chaque jour le chevaleresque comte de la Marche, le déterminèrent à former d'autres nœuds; il invita Jacques de Bourbon à venir le visiter dans ses états; le prince se rendit à ses sollicitations, et

(1) Jeanne de Bourbon, aussi vertueuse que belle, fut appelée dans la suite par Charles V son époux le *soleil de la France*.

arriva à Romans en avril 1349. C'est là qu'il arrêta le mariage de sa nièce, qui devait hériter du Dauphiné si Humbert mourait sans enfans.

Philippe de Valois, dont la politique devenait chaque jour plus prévoyante, se voyait frustré, par cet arrangement, de l'espoir qu'il avait conçu de réunir le Dauphiné à la couronne; il para ce coup fort adroitement et sans désobliger la famille de Clermont, à laquelle il devait beaucoup, et qui se réjouissait déjà de sa future alliance avec une maison souveraine; jugeant Humbert aussi généreux qu'il l'était réellement, comptant sur la délicatesse de ses sentimens pour l'objet de son amour, il rapprocha du trône cette jeune princesse en l'unissant de sa propre volonté à son petit-fils Charles qui devait un jour hériter de la couronne : ce qu'il avait prévu arriva; Humbert, quoique désespéré, sut néanmoins se rendre maître de sa passion, et agit bien noblement, en donnant ses états à l'heureux possesseur de celle qu'il aimait; il ne mit qu'une seule condition à ce sacrifice sublime, ce fut qu'à l'avenir le fils aîné du roi de France porterait le titre de dauphin, voulant que les enfans de celle dont il avait désiré devenir l'époux, pussent tenir quelque chose de lui, et perpétuer ainsi dans les siècles futurs le souve-

nir de son amour ; après ces dispositions, il alla se confiner dans un cloître (1) ; en voulant rallumer le flambeau de l'hymen dans un âge avancé, il n'avait fait qu'imiter l'exemple donné par le roi de France ; Philippe avait toujours l'intention de marier de bonne heure son petit-fils Charles ; il lui avait même destiné Blanche de Navarre, la plus belle personne de son temps ; mais lorsqu'il vit cette jeune princesse, une violente passion s'empara de son cœur ; ce prince, dont l'âme était flétrie par les revers, cherchait un adoucissement à ses peines ; sévère jusqu'à la dureté envers ceux des seigneurs qu'il savait être vendus à son rival, poursuivi, importuné par l'idée toujours présente de cet Édouard, qui se disait roi de France et qui payait des traîtres jusque dans sa cour, il crut trouver des consolations dans les charmes d'une nouvelle union ; en conséquence, au lieu de donner la princesse de Navarre à son petit-fils, il l'épousa lui-même le 19 février 1349, un mois après la mort de Jeanne de Bourgogne

(1) On n'a jamais vu un prince ne pas se repentir d'avoir abdiqué ; Humbert ne sut point cacher ses regrets, et ne pouvant plus prétendre à la puissance temporelle, il voulut se consoler par une dignité ecclésiastique : à sa vive sollicitation il fut nommé évêque de Paris le 25 janvier 1354 ; il mourut ensuite dans un couvent.

sa première femme; ce n'était pas la politique qui le poussait à contracter cette union avec autant de précipitation, car l'ordre de la succession ne pouvait être mieux assuré, puisqu'il avait des fils et des petits-fils, mais les passions l'emportent sur toutes les convenances; cet exemple fut suivi par son fils Jean, veuf depuis quelques mois, et qui épousa en secondes noces Jeanne de Boulogne, un mois juste après le mariage de son père; enfin, ce même Charles, destiné d'abord à Blanche de Navarre qui était devenue l'épouse de Philippe, se maria à son tour, comme nous l'avons dit plus haut, avec Jeanne de Bourbon; ce mariage, dicté par la politique et dont l'effet, grace à la générosité de Humbert, devait être de réunir le Dauphiné à la couronne, eut lieu le 8 août même année 1349; ainsi, dans l'espace de six mois, le père, le fils et le petit-fils se marièrent et assistèrent aux noces les uns des autres; Philippe ne jouit pas long-temps des douceurs de son nouvel état; il y trouva bientôt la fin d'une vie agitée dont le début avait été si brillant. Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans (1350).

Philippe réunissait toutes les qualités nécessaires pour faire un grand roi, mais son caractère s'altéra; les revers le rendirent presque

cruel; il mourut haï d'un peuple qui l'avait idolâtré, et cependant, avant de descendre dans la tombe, il avait en partie réparé les malheurs que la fortune avait substitués à ses premières faveurs; l'acquisition du Dauphiné et du comté de Montpellier furent les fruits de sa haute prudence; mais ce n'est pas le seul service qu'il rendit à l'Etat; son avènement au trône, époque où la couronne passa de la branche aînée des Capets à celle des Valois, avait été le moment critique de la monarchie; l'assemblée des hauts barons confirma la grande décision de la loi salique, dont on n'avait pas encore vu d'application aussi directe, car les règnes de Louis Hutin, de Philippe-le-Long et de Charles IV, n'avaient été que la succession de trois fils régnant après leur père. Cette assemblée de hauts barons, disons-nous, confirma la grande disposition de la loi salique, qui excluait les femmes; cette sage décision, érigée en principe, adoptée par tous les grands et par la nation entière, devint loi fondamentale, affermit le trône et éteignit un des foyers les plus ardents où la discorde puisse allumer le flambeau de la guerre civile; mais il fallut que la France payât cette conquête, les prétentions d'Édouard coûtèrent à notre pays un siècle de calamités; il est vrai que la monar-

chie sortit de cette terrible épreuve plus solide et mieux établie; il faut savoir gré à Philippe de Valois du courage et de l'habileté qu'il mit à soutenir ses droits; s'il eût été prince pusillanime, l'état était perdu; ce titre de gloire, les malheurs de son règne ne peuvent l'effacer.

Jacques de Clermont avait joui d'une grande considération sous le règne de Philippe de Valois, mais il n'avait jamais été appelé au manie-ment des affaires publiques; sa noble franchise ne pouvait se façonner à la dissimulation de la politique; ardent, impétueux, il ne respirait que les combats, non qu'il fût poussé par le besoin d'assouvir une fureur aveugle, mais par amour pour la gloire militaire, cependant, ce désir immodéré de combattre n'avait point étouffé en lui les tendres sentimens; son ame était accessible aux impressions les plus délicates; il nourrissait dans son sein une flamme secrète qu'il couvrait d'un voile mystérieux avec d'autant plus de soin, que celle qui en était l'objet ne pouvait lui appartenir : c'était cette Blanche de Navarre, beauté accomplie, veuve de Philippe de Valois; c'est même à cette passion qu'il faut attribuer sa persévérance à ne pas vouloir se remarier; sa femme, Jeanne de Châtillon, était morte en 1348; les seigneurs puissans restaient rarement veufs,

cependant, la passion qu'il conserva pour Blanche ne fut pas tellement secrète que les fabliaux et les poètes du temps n'en aient fait mention d'une manière discrète et même obscure (1). Tant de qualités brillantes touchèrent Blanche de Navarre; nous n'avons cependant pu trouver la certitude qu'elle ait partagé ses sentimens, mais on voit qu'elle le prit pour son chevalier; son état de reine, de femme jeune et belle, demandait qu'elle se mît sous la protection d'un homme d'une haute réputation de courtoisie; elle choisit le comte de la Marche, et lorsque les

(1) Eustache Deschamps, dans ses poésies manuscrites, parle beaucoup de Jacques de Clermont, dont il était presque contemporain; il ne le désigne que par le titre de *puissant seigneur et de flor de chevalerie*; il dit en son occasion :

Lance et bacinet portoit
 Ly bieu sire appelé
 Flor de chevalerie
 En l'honneur de gente
 Blonde couronnée.

Dans un autre passage il dit :

Il porte sur son palefroi
 Blanche flore de Navarre
 Blanche comme la noble dame
 Qu'il avoit en grace (qu'il aimait).

envoyés d'Albert d'Autriche vinrent demander la main de Blanche, ce fut lui qui répondit au nom de cette princesse, *la veuve d'un roi de France ne se remarie pas.*

Ainsi Jacques de Clermont était l'ornement de la cour de France non-seulement par sa valeur, mais encore par les qualités de son ame, qui resta toujours pure au milieu de la corruption générale; malheureusement les autres grands seigneurs, et surtout son frère Pierre, ne s'empressaient pas de le prendre pour modèle; tel était à trente-quatre ans le héros dont nous écrivons l'histoire, lorsqu'il fut appelé par le nouveau monarque à prendre une part active à la discussion des affaires publiques.

Jean II arrivait au trône à quarante ans, avide de gloire, n'aspirant qu'à la renommée; il était déjà célèbre par mille exploits divers, on le regardait comme le vengeur de l'Etat, comme le restaurateur de la monarchie ébranlée; sa valeur étonnait à une époque où le courage était si commun; mais s'il avait cette bravoure qui, au milieu des hasards de la guerre, fixe souvent la victoire, il n'avait pas cette force d'ame si nécessaire aux rois pour résister aux orages; ayant encore plus de bonne foi et de loyauté, s'il est possible, que son père, il fut aussi malheureux

que lui dans la pratique de ces vertus, parce qu'il n'avait aucune connaissance du cœur humain; une espèce de bonhomie, très-honorable chez un particulier mais presque toujours fatale dans l'exercice de la royauté, le fit surnommer le *Bon*, titre qu'il porta sur le trône, et qu'il perdit bientôt par des actes d'une justice que sa faiblesse même rendit cruelle.

Le premier de ces actes fut l'arrestation et le supplice de Raoul d'Eu, connétable de France; ce seigneur s'était laissé prendre dans la ville de Caen, en 1346, avec assez de négligence par Édouard; ce prince eut de si grands égards pour lui, que généralement on les crut tous deux d'intelligence; il fut même permis au connétable de s'absenter de l'Angleterre, et de faire de fréquens voyages en France, sous prétexte de ramasser l'argent nécessaire à sa rançon; beaucoup d'historiens disent qu'il venait ainsi dans le royaume pour entretenir le zèle des partisans de l'Angleterre; le soupçonneux Philippe de Valois avait bien connaissance de ces machinations secrètes, mais fatigué de punir, ne voulant pas ensanglanter les jouissances que lui offrait son second hymen, il dédaigna de sévir contre Raoul, qui d'ailleurs, en qualité de prisonnier de guerre, était mort civilement; Jean II avait connu les

trames ourdies sous le règne de son père; il en était d'autant plus effrayé que les prétentions d'Édouard, quelque chimériques qu'elles fussent, le faisaient trembler pour cette puissance suprême dont il avait goûté les douceurs dans une possession anticipée, car son père l'avait de très-bonne heure associé au pouvoir; il regardait donc comme ses plus cruels ennemis ceux qui favorisaient les prétentions des Plantagenets; en conséquence il fit arrêter le connétable et lui fit trancher la tête au milieu de la nuit sans forme de procès, et seulement en présence de quelques seigneurs, du nombre desquels était Pierre de Bourbon, frère du comte de la Marche.

Dans la persuasion où était Jean II de la culpabilité de Raoul, cet acte n'était ni une cruauté ni une faute, mais il portait le caractère de l'arbitraire parce qu'on n'y observa aucune forme légale; le connétable, disait-on, ne pouvait pas être justiciable de Jean II puisqu'il était prisonnier de guerre, mais le roi de France aurait-il pu demander à Édouard la punition d'un délit commis au profit du roi d'Angleterre? Il fallait payer la rançon de Raoul, le faire juger par ses pairs, qui l'auraient condamné d'après les charges terribles qui pesaient sur lui; la nation en-

rière aurait applaudi à sa condamnation ; mais l'exécution de ce criminel sans jugement préalable le fit regarder comme la victime d'une espèce d'assassinat, ou au moins d'un abus de pouvoir horrible ; c'est lorsque les sujets pratiquent le moins la justice qu'ils l'exigent le plus chez les rois ; en suivant l'enchaînement des événemens on reste convaincu que la mort de Raoul d'Eu, dont on aurait pu faire un exemple salubre, fut au contraire la première cause des malheurs du roi Jean. Un mécontentement général éclata parmi la haute noblesse ; après s'être vu enlever une très-grande partie de ses privilèges, elle voyait un des siens mis à mort sans jugement ; cet exemple l'épouvantait ; le roi offrit l'épée de connétable à Jacques de Clermont, qui la méritait par ses exploits et ses services, mais le comte de la Marche la refusa (1), ne voulant pas hériter des dépouilles sanglantes de Raoul ; au surplus, s'il montra de la répugnance à accepter dans une pareille circonstance la première dignité de l'Etat, il n'en resta pas moins

(1) Beaucoup d'annalistes, et surtout l'historien des connétables, lui donnent l'épée immédiatement après Raoul, le font démettre de cette dignité en faveur de la Cerda, tandis qu'il ne se démit qu'en 1356, comme nous le verrons ; mais Ste.-Marthe rétablit les faits tels que nous les portons.

attaché aux intérêts de son roi, et se prononça fortement contre le parti de la noblesse, qui s'était presque mis dans un état de rébellion.

La mort de Raoul de Nesle fut l'origine de tous les soulèvemens particuliers qui agitèrent le royaume; le roi semblait entretenir cette fatale fermentation par une série d'actions plus imprudentes les unes que les autres; les raisons que Jacques de la Marche avait alléguées pour refuser l'épée de connétable ne permettaient plus de l'offrir à Charles de Montmorenci, ni au sire de Beaujeu, ni au sire de Clermont, qui passaient, après lui, pour les meilleurs généraux du temps; Jean l'accorda à son favori Charles de la Cerda. La haute dignité de connétable donnait un grand relief, mais dans cette circonstance la France entière fixa ses regards plutôt sur celui qui l'avait si noblement refusée que sur celui qui l'avait acceptée sans y avoir aucun droit; cependant, il faut le dire, Charles de la Cerda n'était pas un favori ordinaire, le caprice du prince ne l'avait point tiré des rangs les plus obscurs de la société pour le porter au faite des grandeurs; la Cerda était issu du sang de saint Louis par les femmes; son père avait été exclus injustement du trône de Castille; son frère, après avoir rendu de très-grands

services à la France comme amiral, était mort à Créci en combattant auprès de Philippe; sa conduite particulière méritait des éloges, il avait même des vertus, et surtout une grande probité; il ne se servit jamais de sa faveur pour faire le mal; on ne le vit point se liguer contre les intérêts du prince qui l'avait élevé, comme font trop souvent les favoris: cependant, malgré ses qualités, objet des préventions les plus défavorables, il se vit en butte à la haine et à l'envie que les courtisans conçoivent toujours contre un homme trop distingué par le souverain.

Le choix que l'on fit de la Cerda, âgé de vingt-quatre ans, pour exercer la charge de connétable, exaspéra les esprits; mais plus on se déchaînait contre le favori, plus Jean se plaisait à le combler de faveurs; dans le mois d'octobre 1351, il le maria à Marguerite de Blois sa parente, fille de Charles de Blois, héritier de la Bretagne par son mariage avec Jeanne de Penthièvre, et lui donna le comté d'Angoulême; cette donation, à laquelle Jacques de la Marche voulut s'opposer, fut la cause de la plus grande catastrophe.

Lorsque, par un acte de la plus haute justice et de la plus rare loyauté, Philippe de Valois rendit à Jeanne, fille de Louis Hutin, la Navarre, que Charles-le-Bel et Philippe-le-Long

avaient retenue malgré les traités faits antérieurement, il donna aussi à cette princesse le comté d'Angoulême, pour la dédommager de la perte de la Champagne et de la Brie, qui faisaient partie de l'immense héritage de Thibaut; Jeanne, vers la fin de sa vie, fit un échange avec Philippe de Valois, de son comté d'Angoulême pour les terres de Pontoise, Asnières, et Beaumont-sur-Oise; mais ce traité n'ayant pas reçu son entière exécution avant la mort du monarque, il fut suspendu, et Jean se mit en possession du comté d'Angoulême sans livrer l'équivalent à Charles d'Évreux, fils de Jeanne, ce qui inspira à ce dernier un juste ressentiment; le roi, pour l'apaiser, lui en rendit une partie, lui donna sa fille en mariage dans le mois de février 1351, et le nomma, à l'âge de vingt ans, lieutenant de roi de la province du Languedoc.

Ce n'était point par esprit de justice que le jeune roi de Navarre réclamait l'héritage de sa mère, il se laissait guider par le besoin d'exercer sa malignité, il mérita bien le surnom que lui donna l'histoire; Charles *le mauvais* était méchant par instinct, son génie malfaisant parut dans les plus petits détails. Les intrigues sourdes, les complots ourdis dans l'ombre, avaient des charmes pour lui, à un âge où des passions moins

sérieuses que la politique agitent le cœur des princes.

La méchanceté nous effraie tellement, que nous nous représentons toujours les hommes pervers avec une figure aussi hideuse que leur âme, mais on se tromperait bien si on se faisait une telle idée des traits du roi de Navarre; jamais prince ne fut plus séduisant que Charles-le-Mauvais; il joignait aux grâces du corps les charmes de l'esprit; jeune, bien fait, généreux, il exerçait sur tout le monde un ascendant irrésistible; pendant long-temps le peuple en fit son idole, et regarda ses fautes comme des étourderies de jeunesse : le roi lui-même fut séduit comme les autres; il partagea son affection entre la Cerda et Charles de Navarre, mais celui-ci n'était pas homme à souffrir une pareille concurrence; tandis qu'il jouissait, à la cour de son beau-père, du plus grand crédit, il se mettait secrètement à la tête du parti mécontent formé de seigneurs corrompus, et comme lui ennemis de l'autorité supérieure; il faisait aussi avec les Anglais des traités secrets dont le but était de chasser les Valois du trône, et de se faire adjudger une portion de leurs dépouilles.

L'histoire bien étudiée offre à celui qui la médite une source inépuisable d'observations;

une des plus singulières, et que l'on n'a peut-être point faite encore, c'est que les rois de la branche de Valois trouvèrent tous dans leur propre famille leurs plus mortels ennemis, et que ces ennemis périrent tous d'une manière tragique :

Philippe de Valois eut pour ennemi Robert d'Artois son cousin germain, mort les armes à la main; Jean II, Charles-le-Mauvais son gendre, qui périt brûlé; Charles V, Charles-le-Mauvais son beau-frère; Charles VI, sa mère; Charles VII, son fils; Louis XI, son frère, mort empoisonné; Charles VIII, son cousin germain, le duc d'Orléans; François I^{er}, le connétable de Bourbon son cousin, mort les armes à la main, etc.

LIVRE IV.

Jacques de Bourbon est nommé connétable ; il assiste à la bataille de Poitiers ; il y est fait prisonnier.

LA scène politique était occupée par quatre personnages dont chacun attirait les regards de la nation d'une manière différente. Jean II, Charles de la Cerda, le roi de Navarre et Jacques de Bourbon. Le monarque, faible, irrésolu, passant de la détermination la plus énergique à la plus grande mollesse, voyait former autour de lui des orages qu'il n'avait pas la force de conjurer ; le favori, sans expérience, occupant la première dignité de l'État, et accablé sous son poids ; le rebelle roi de Navarre, s'agitant en tous sens, captivant la multitude par des dehors trompeurs, amoncelant contre la France des orages dans le seul but de satisfaire le désir de nuire, désir dont il paraissait dévoré ; le héros, l'homme de bien, Jacques de la Marche, calme au milieu des factions naissantes, marchant d'un

pas égal dans la route de l'honneur, se montrant par son courage et ses vertus l'espoir de la patrie alarmée.

Deux années se passèrent dans les intrigues les plus basses et les plus dégoûtantes; on se partagea d'opinions entre Charles de la Cerda et le roi de Navarre; le dernier, fatigué de voir que son rival avait plus de crédit que lui, résolut de s'en défaire; apprenant que le favori était dans son château de l'Aigle avec peu de monde, il fit entourer cette demeure par une troupe de scélérats qu'il avait toujours à sa solde; il s'arrêta dans une ferme voisine accompagné des trois d'Harcourt et de Jean de Malet, seigneur de Graville; ses sicaires pénétrèrent dans le château, arrachèrent la vie à l'infortuné la Cerda avec des circonstances dont le récit fit couler les pleurs de celui qui avait commandé le meurtre (6 janvier 1354).

La nouvelle de cette mort porta le trouble dans toute la France, aigrit les partisans des deux princes, et fit éclater un mécontentement général contre le roi, dont l'irrésolution était la cause de ces désordres; Jean II, accablé de sa propre douleur, fut encore épouvanté de l'agitation publique, dont il pouvait craindre que les effets ne lui fussent cachés. Quelque peu de con-

naissance qu'il eût du cœur humain, il savait cependant que dans des circonstances difficiles un seul choix heureux peut prévenir un orage prêt à éclater, parce que ce choix, en consolant les gens de bien, les rallie autour de l'autorité; le monarque se hâta donc de donner l'épée de connétable à Jacques de Bourbon; il assembla la noblesse, le clergé, les principaux bourgeois de Paris, et au milieu de cette assemblée solennelle il remit lui-même au comte de la Marche les insignes de la haute dignité à laquelle il l'élevait.

Jacques de Bourbon, revêtu de la charge la plus considérable de l'État, fut le premier à demander qu'on punit l'auteur de la mort de la Cerda; le roi de Navarre, loin de se disculper de ce crime, avait eu l'audace de s'en faire un mérite, il avait même fait paraître une justification; Jean II désirait bien punir un pareil forfait, mais qui pouvait avoir le courage de poursuivre le meurtrier dont les partisans peuplaient la cour? Le nouveau connétable, que nulle considération ne pouvait arrêter, s'offrit pour exécuter cet acte vigoureux; il alla lui-même s'emparer de la personne de Charles-le-Mauvais, et l'amena au palais du roi. Le faible monarque fit jouer au comte de la Marche un rôle presque ridicule; à peine le connétable venait-il de braver le

courroux de la noblesse, qu'il eut la douleur de voir le roi pardonner au coupable; Jean ne put résister aux sollicitations de trois reines, Jeanne d'Évreux, mère de Charles, Blanche sa sœur, et Jeanne de France sa femme; ainsi Raoul d'Eu avait eu la tête tranchée sans forme de procès pour un crime qui n'était pas avéré, et le Navarrois s'avouant lui-même l'assassin de la Cerda, était pardonné: jamais faiblesse ne signala mieux la timidité d'un gouvernement en décadence; Charles-le-Mauvais obtint même la grace de ses partisans connus ou secrets, dont il remit la liste au roi, et le monarque vit avec effroi, en tête de cette liste, le nom de Pierre de Clermont, frère du connétable, dont la fidélité contrastait avec cette félonie.

Le roi de Navarre avait cru voir un piège dans la facilité avec laquelle il avait obtenu le pardon de son crime; ne se croyant pas en sûreté en France, il quitta le royaume et passa en Angleterre, où il se lia étroitement avec Édouard, et c'est pour servir les intérêts de ce prince qu'il repassa en France à la fin de 1354; Jean II, ne pouvant se faire illusion sur les projets criminels de son gendre, le fit arrêter à Rouen et transférer à Paris dans une prison d'état; à cette nouvelle, Philippe d'Évreux, frère du Navarrois,

réunit ses partisans et prit une attitude hostile en demandant la mise en liberté du prisonnier; l'Angleterre, toujours disposée à fomenter des troubles dans le royaume, offrit des secours à Philippe d'Évreux; dans le même moment la trêve conclue entre les deux états expira; Édouard avait fait connaître depuis long-temps que son intention n'était pas de la prolonger; aussi Jean II avait-il convoqué les états-généraux afin d'obtenir les secours nécessaires pour repousser les attaques que lui préparait l'Angleterre; les trois ordres réunis offrirent leurs corps et leurs biens, avec une franchise toute française, dit Dupleix. Le savant Pasquier pense que cette assemblée créa l'impôt indirect; elle vota de nouvelles taxes, en abolit d'anciennes, nomma des commissaires, pour lever, recevoir et distribuer les sommes votées, et empêcher qu'on n'en levât d'autres illégalement; le monarque ne mit aucune entrave ni à ces opérations, ni à ces décisions, preuve incontestable, disent les historiens anglais, de la liberté dont les Français jouissaient alors, et qui ne le cédait à celle d'aucune autre nation de l'Europe. (Histoire universelle anglaise, tome xxx, page 436.)

Jacques de Bourbon avait joué malgré lui dans les misérables querelles qui occupèrent

la cour de Jean II, un rôle qui ne pouvait lui être agréable, aussi quitta-t-il Paris avec une véritable satisfaction, pour aller en Languedoc arrêter les ravages du prince de Galles. Édouard avait débarqué en Normandie, et son fils ayant pénétré dans le midi par la Guyenne, sut gagner les habitans de la Gascogne, qui, placés dans un état incertain par les chances de la guerre, embrassaient tour à tour le parti de la France ou de l'Angleterre.

Jean II voulait marcher en personne contre Édouard, il envoya dans le midi le connétable avec le maréchal Andrehen; le Languedoc avait été déjà le théâtre des exploits de Jacques de Bourbon, à sa voix toute la population se prépara de nouveau à le seconder pour repousser l'ennemi; si le connétable égalait le prince de Galles en bravoure et en talens militaires, il lui était inférieur en génie; le roi lui avait donné pour auxiliaires les comtes de Foix et d'Armagnac, les deux plus puissans feudataires d'au-delà de la Loire, mais tous deux ennemis irréconciliables; Jacques de Bourbon, par son rang et sa dignité, avait bien, de droit et de fait, le commandement suprême, toutefois il ne pouvait espérer une coopération parfaite de la part de deux seigneurs orgueilleux, chefs de maisons

souveraines ; le prince de Galles , mieux obéi , profita habilement de cette désunion , et laissant les comtes de Salisburi et de Norfolk dans le haut Languedoc , il marcha contre les comtes de Foix et d'Armagnac , qui occupaient l'Agénois et le Querci ; Jacques de Bourbon , de son côté , atteignit Norfolk entre Carcassonne et Narbonne , attaqua son camp le 20 août 1355 : tout céda à sa furie ; les Anglais , poussés jusque sous les remparts de Narbonne , furent taillés en pièces. (Vaissette, t. iv, Hist. du Languedoc.)

Norfolk profita de la nuit pour rassembler ses débris , et battit précipitamment en retraite ; le vainqueur le poursuivit sur la rive gauche de l'Aude , lorsque Salisburi accourut au secours de son collègue ; mais ce dernier tomba dans une embuscade que le connétable lui avait tendue , il y fut tué avec une partie des siens. Ces deux victoires avaient délivré le Languedoc ; Jacques de Bourbon se mit en marche pour effectuer sa jonction avec les deux comtes de Foix et d'Armagnac , afin d'accabler le prince de Galles ; il brûlait de se mesurer avec ce général dont la réputation augmentait tous les jours ; le connétable avait recommandé à ses deux lieutenans de ne point engager d'action , de tenir seulement l'armée anglaise en échec ; mais ces barons étaient

trop fiers pour obéir à une volonté étrangère ; jaloux l'un de l'autre , ils n'avaient jamais voulu faire trêve à leurs inimitiés pour se réunir contre l'ennemi commun ; ils furent battus en détail par le prince anglais ; leurs troupes se dispersèrent sans vouloir tenter un second combat. Après la double défaite de ses auxiliaires , le comte de la Marche se trouva obligé de tenir tête à un ennemi quatre fois plus fort que lui ; il ne fut pas heureux ; il essaya de défendre les provinces méridionales ; il le fit avec tout le courage qu'on pouvait attendre de lui ; mais dans une action sanglante livrée auprès de la Dordogne , les troupes italiennes , au nombre de 6,000 hommes , l'abandonnèrent pour aller se ranger sous les bannières du prince Noir , ce qui nécessairement décida de l'affaire en faveur des Anglais. Après cette défection , le connétable , voyant qu'il lui était impossible de se soutenir dans le Languedoc , se disposa à battre en retraite , ne se proposant que de ralentir la marche du prince Noir , dont le but était de faire sa jonction avec le duc de Lancastre , qui commandait l'armée de Normandie ; ces deux chefs voulaient effectuer cette jonction en s'étendant simultanément sur la ligne des côtes de l'Océan ; alors le midi , l'ouest et une partie du nord de la France , auraient été

occupées par une ceinture de troupes qui eût menacé de front Paris et le reste du royaume ; le connétable réussit, contre tout espoir, dans son projet ; il harcela sans cesse l'ennemi en lui disputant le terrain avec acharnement ; il parvint à empêcher la jonction des deux armées anglaises, et donna le temps au roi de venir lui-même avec une armée formidable, arrêter la marche du prince de Galles. Quelque grand que fût le service qu'il avait rendu en tenant séparés les deux corps d'armée anglais, il ne put se consoler des revers qu'il venait d'essuyer dans le Languedoc ; honteux de ne pas avoir justifié l'espoir de la France, il vint trouver le roi, et, en présence des grands réunis, sans se plaindre de personne, il lui remit l'épée de connétable, en déclarant qu'il ne se croyait pas dispensé par cette démission de rendre à la patrie les services que sa naissance exigeait de lui ; en vain Jean II le pressa-t-il de garder l'épée ; le comte de la Marche persista dans son refus avec noblesse, et alla prendre son rang parmi les princes du sang, dont la place dans les combats, comme à la cour, était toujours auprès de la personne du roi.

Jean II avait fait les plus grands préparatifs pour s'assurer un plein succès dans la lutte qu'il allait engager ; ses opérations préliminaires

offraient un ensemble qu'on n'avait point encore vu, et qui attestait les progrès qu'on avait faits dans l'organisation des armées; ce fut à cette époque que prit naissance l'administration militaire; on donna plus d'extension à la commission des clercs secrétaires du roi, créée par Philippe de Valois en 1334; on l'augmenta de soixante-douze secrétaires que l'on divisa en trois classes; il est à remarquer que la noblesse brigua ces places administratives.

Philippe-le-Bel, voulant faire cesser l'isolement dans lequel le banneret tenait les soldats qu'il avait rassemblés pour le service du roi, avait chargé de cette opération les baillis et les sénéchaux; ces officiers civils créés par le roi avaient perpétué le mal, non par opposition, mais par amour-propre, car après avoir conduit les soldats au lieu indiqué pour le rassemblement, ils avaient voulu les commander pendant la campagne; il en était résulté de grands inconvénients, et pour y remédier Jean II créa, le 28 janvier 1356, les commissaires de guerre, au nombre de douze, qui furent chargés de recevoir des mains des baillis les soldats de la nouvelle levée, de les conduire à l'armée, et de pourvoir à leur subsistance; on les appela d'abord *conducteurs de gens de guerre*. C'est à tort que des écrivains

modernes ont placé cette création pendant la captivité de Jean II.

Le roi fit publier dans tous ses états les capitulaires de Louis-le-Débonnaire sur le ban et l'arrière-ban; il remit en vigueur les ordonnances de Philippe-Auguste, qui dégradèrent tout noble ne répondant pas à l'appel du souverain, et qui punissaient de mort la désertion. Les bandes étrangères, les milices, les troupes seigneuriales, furent classées avec plus de méthode; on établit des magasins de vivres, on désigna même plusieurs maisons religieuses pour servir d'hôpital (1); on institua un conseil de guerre permanent qui s'occupa sur-le-champ de tracer le plan régulier de la campagne qu'on allait entreprendre, innovation bien précieuse.

Jean II rassembla son armée à Compiègne, et marcha contre le duc de Lancastre qui s'étendait dans la Normandie et dans le Perche, essayant de faire sa jonction avec le prince de Galles, qui de son côté perçait dans le Poitou; mais la marche de celui-ci ayant été retardée par les manœuvres savantes de Jacques de Bourbon, les deux généraux anglais se trouvèrent engagés au milieu de la France sans pouvoir se

(1) Bouchet, *Hist. d'Aquitaine*, t. II.

réunir, pour se diriger ensuite vers Paris, d'après le plan tracé à Londres par Édouard.

Le roi attaqua vigoureusement le duc de Lancastre, le poussa au-delà de la forêt de l'Aigle, prit le château de Tillière, place d'armes la plus importante des possessions anglaises; après cet échec, le duc battit en retraite en dirigeant sa marche vers Calais; alors le monarque français vint à Paris se concerter avec les grands du royaume pour aviser aux moyens d'arrêter et d'accabler le prince de Galles qui, plus entreprenant que le duc de Lancastre, faisait concevoir des craintes plus réelles.

Ce que nous verrons dans la suite prouve que le plan arrêté entre le roi et ses généraux, fut de prendre la rive droite de la Loire pour base d'opération, de diriger sur cette ligne les milices du centre et de l'est, pendant que les débris de l'armée du midi, renforcés des nobles du Languedoc et de la Guyenne, s'avanceraient pour gagner la rive gauche; on devait envelopper ainsi l'ennemi dans le grand contour que décrit ce fleuve.

Le roi Jean quitta Paris vers le 24 août 1356, et porta son quartier-général à Chartres; il s'y arrêta plusieurs jours, et y donna quantité d'édits touchant les dispositions que réclamaient

les circonstances (1); les nobles et les communales de la Champagne, de la Normandie, accouraient de divers points; ils campèrent dans les plaines voisines de Chartres; les maréchaux de Clermont et d'Andrehen passaient en revue ces troupes au fur et à mesure de leur arrivée; pendant les opérations préparatoires du roi Jean, le prince de Galles, conduisant à sa suite 20,000 hommes, parcourait les provinces du centre. Son but principal était de franchir la Loire, qui le séparait du duc de Lancastre, dont il ignorait le mouvement rétrograde; le jeune Édouard, venant de Bordeaux, remonta la Dordogne, entra en Auvergne, traversa la Marche, le Bourbonnais, et pénétra dans le Berri; Froissard fait une description très-détaillée de la fertilité de ces provinces, dans lesquelles les Anglais trouvèrent une abondance qui les surprit; ils se gorgeaient de vivres, et détruisaient ceux qu'ils ne pouvaient emporter; ils s'appliquaient surtout à défoncer les tonneaux de vin; ils savaient que la ville de Bourges était fort opulente, ils allèrent l'investir, mais ils échouèrent dans ce coup de main;

(1) Recueil des Ordonnances, t. III, de la p. 78 jusqu'à la p. 85.

le sire de Causans , gouverneur de la place, les repoussa vivement et les obligea à s'éloigner : il fut dignement secondé par l'archevêque et par le sire de Vermeil. Après cet échec, qui lui coûta un millier d'hommes, le prince de Galles appuya sur sa gauche afin de se rapprocher de la Loire, et voulut entrer dans Issoudun ; il n'y fut pas plus heureux qu'à Bourges, il s'en vengea sur Vierzon, ville peu forte quoique très-peuplée ; les Anglais la prirent et y ramassèrent un butin immense ; quelques centaines de nobles qui voulurent la défendre furent tués sans quartier.

D'après l'intention qu'il avait de faire sa jonction dans la Normandie avec le duc de Lancastre, le prince Noir devait chercher à passer la Loire à Saumur, ou bien à Tours, mais sachant que ces deux points étaient gardés par des forces supérieures, il prit la direction plein nord, franchit le Cher, appuya sur sa droite afin d'éviter les rivières, et s'avança vers Orléans, espérant de forcer le passage sur ce point ; il est certain qu'il s'approcha à peu de distance de cette ville ; il sentit alors que son intérêt lui faisait une loi d'abandonner son plan, car il apprit que le roi Jean s'avançait avec une armée tellement considérable, qu'il y avait danger de se mesurer avec lui ; en effet, Jean II apprenant

que les Anglais ravageaient les provinces du centre, s'ébranla avec toutes ses forces dans l'intention d'envelopper l'ennemi ; en conséquence il quitta Chartres avec sa noblesse au commencement de septembre ; passa la Loire à Blois, puis le Cher, et vint camper sur les bords de l'Indre, s'établit à Loches, dont il fit le point central de ses opérations, et y attendit que les autres corps eussent passé la Loire sur divers points, comme Saumur, Tours, Amboise, Orléans, Gien et Cosne.

Le roi Jean se trouvait encore à Loches le 13 septembre (1), il avait envoyé dans plusieurs directions, des chevaliers chargés de suivre la marche des Anglais ; les rapports de ces chevaliers devaient lui servir de guide pour sa conduite ultérieure. Il apprit donc que le prince Noir, abandonnant le projet de passer la Loire pour faire sa jonction avec le duc de Lancastre, avait déterminé son mouvement de retraite sur Bordeaux en traversant le Poitou et l'Angoumois, pays fertiles qui devaient lui offrir de grandes ressources. Jean II résolut de manœuvrer de manière à lui couper la retraite, et à l'enfermer comme dans un vaste réseau, afin que

(1) Voir le recueil d'Ordonnances, t. III.

pas un Anglais ne lui échappât. Cette détermination remplit de joie tous les nobles de France, qui paraissaient au comble de leurs vœux en voyant approcher le moment de se battre contre ce fameux prince Noir, qui, de son côté, agissait pour éviter d'en venir aux mains avec les Français. Il revint sur ses pas, et repassa la Sudre au-dessus de Romorantin; une de ses divisions aux ordres de Burghers, des sires de Basset, de Spencer, de Mucidan et de Curton (ces deux derniers étaient Gascons), s'étant écartée sur sa droite, tomba dans une embuscade de Français, que commandaient les sires de Craon, de Chaumont et de Boucicaut; mais ceux-ci, inférieurs en nombre, furent défaits après un engagement assez vif, et se trouvèrent trop heureux de pouvoir gagner Romorantin. Le prince de Galles apprenant que ses gens en étaient aux mains avec l'ennemi, courut à leur secours, et alla investir Romorantin; d'après ses ordres Jean Chandos, son premier lieutenant, s'avança jusqu'aux fossés, et somma ceux qui défendaient la place de lui ouvrir les portes. Boucicaut lui répondit par les créneaux, que les Français ne se rendaient jamais avant d'avoir essuyé plusieurs assauts. Ce refus piqua le prince anglais; il s'établit devant ces remparts quoiqu'il

n'eût pas d'abord l'intention de s'arrêter en ces lieux; il livra un assaut qui dura plusieurs heures, et dans lequel il échoua complètement; il en fit donner un second, qui ne fut pas plus heureux. Dégoûté par ce double échec, Édouard allait faire sonner la retraite, lorsqu'une pierre lancée par un mangoneau frappa à côté de lui Bernardet, et le renversa raide mort. Bernardet était un jeune bachelier de la maison d'Albret, et fort chéri du prince Noir; celui-ci, dans la douleur que lui causait cette perte, jura de ne pas se retirer avant d'avoir pris la place. Il eut recours à toutes espèces de moyens, notamment aux feux grégeois, et même aux canons, si on en croit Froissard; il parvint à mettre le feu à une partie du château qui était couvert de chaume, l'incendie gagna le reste de la ville, et les braves défenseurs de Romorantin se virent obligés de capituler pour éviter de périr dans les flammes.

Édouard avait perdu devant Romorantin deux jours bien précieux, pendant lesquels le roi de France avait envoyé le tiers de son armée à Châtellerault pour couvrir Poitiers, et lui-même avec le principal corps se porta rapidement à La Haie, petite ville sur la frontière de la Touraine et du Poitou; les chevaliers qu'il avait mis sur les traces

du prince de Galles vinrent lui annoncer que les Anglais manœuvraient tous sur Poitiers ; d'après ce rapport le roi Jean prit la détermination de s'avancer vers le sud , afin d'être plus à portée de couper la retraite à l'ennemi ; en conséquence, au lieu de passer la Vienne droit devant lui (à l'île Bouchard), il remonta la rive droite jusqu'à Chauvigny, petite ville qu'il avait eu soin de faire garder par un fort détachement ; il y arriva le jeudi soir 15 septembre 1356, et campa en ce lieu. Le lendemain il passa la Vienne (1) sur le pont de Chauvigny pour gagner Poitiers, qui s'en trouve éloigné de cinq petites lieues (ouest) ; comme il fallait long-temps pour que toute l'armée passât la rivière sur ce pont, qui était très-étroit, le roi se mit en route avec ses premières divisions, laissant la moitié de son armée sous les ordres des comtes d'Auxerre, de Joigny, et de Châtillon, en leur prescrivant de ne passer la Vienne que le lendemain et de venir le rejoindre sans délai.

Jean II arriva le soir en vue de Poitiers, et

(1) Froissart commet une faute évidente en disant la Creuse, et Velly et Anquetil sont tombés dans la même erreur parce qu'ils l'ont copié sans critique ; mais ce qui était pardonnable dans Froissart ne l'était point dans ces deux historiens modernes.

campa en avant de la porte Saint-Ciprien sans entrer dans la ville ; il croyait les Anglais devant lui , mais son étonnement fut grand lorsque tous les rapports lui apprirent que l'on avait perdu la trace de l'ennemi , et qu'il ne paraissait aucune troupe dans la direction de Châtellerault. En effet, le prince de Galles avait échappé à la vigilance de ceux qui l'observaient ; après avoir quitté Romorantin il franchit le Cher , l'Indre , et puis la Vienne au-dessous du confluent de la Creuse , et passa à la hauteur de Châtellerault ; il allait ainsi tomber droit sur Poitiers , où il ne pouvait manquer de trouver réunies toutes les troupes des Français. Alors , par un mouvement sur son flanc gauche , il passa le Clain et se trouva dans l'angle aigu formé par cette rivière et par la Vienne , ayant ainsi ses deux ailes protégées. Après une marche fort pénible il fit halte dans un lieu que Froissard ne nomme pas , mais qu'il représente couvert de bois et de bruyères très-épaisses ; ce ne peut être que la forêt de Moulière , dont l'origine est de la plus haute antiquité ; il y arriva le vendredi soir en même temps que le roi Jean arrivait devant Poitiers.

Les Anglais ne purent point trouver de vivres dans ce lieu-là , car la campagne était dépourvue d'habitations ; leur chef forma le lendemain un

gros détachement pour aller à la découverte ; il mit ces hommes d'armes sous les ordres de deux chevaliers flamands , Eustache d'Aubreticourt , et Jean de Guistall , descendant de celui qui fut tué à la bataille de Bouvine. Ces deux officiers longèrent le bois qui mordait jusque sur la route de Poitiers à Chauvigny ; ils n'étaient qu'à une portée de trait de ce chemin lorsqu'ils aperçurent les dernières divisions françaises , qui , après avoir passé la Vienne au point du jour , suivaient la chaussée pour aller joindre le gros de l'armée. Les comtes de Joigny , d'Auxerre , et le sire Raoul de Couci , marchaient sur les flancs de la colonne ; apercevant à leur tour les gendarmes anglais , ils se détachèrent avec deux cents cavaliers et coururent après eux ; Guistall et Aubreticourt battirent en retraite en suivant la lisière du bois , et vinrent se replier sur le prince de Galles. Les Français , avec leur imprévoyance accoutumée , s'engagèrent dans les bruyères et allèrent se jeter au milieu de l'armée ennemie. Ils ne songèrent pas à éviter le danger dans lequel ils se trouvaient ; ils se battirent avec intrépidité : mais accablés par le nombre ils furent tous pris ou tués. Édouard traita avec humanité ses prisonniers , notamment les comtes d'Auxerre , de Joigny , et Raoul de Couci ; il obtint d'eux les renseignemens qui lui

étaient indispensables pour se conduire. Il apprit que le roi avait passé la Vienne le jour précédent, et qu'il devait être sous les murs de Poitiers. Vou-
lant s'assurer du fait et connaître la véritable position de l'armée française, il envoya un fort détachement conduit par le Captal du Buch, le sire d'Aubreticourt, et Burghers ; ces trois chefs atteignirent la queue des divisions qui venaient de Chauvigny au moment où la tête de cette colonne parvenait au camp du roi Jean ; ils tombèrent sur ces troupes, les mirent en désordre, s'avancèrent rapidement pour examiner la position de l'armée française, et se retirèrent de même : ils rejoignirent bientôt le prince de Galles, qui avait suivi la direction du sud. Il était en droit d'adresser des reproches à ces trois officiers pour avoir attaqué le camp ennemi ; car son intérêt étant d'éviter toute espèce d'engagement avec les Français, il devait, après avoir eu le bonheur de les tromper sur ses mouvemens, ne point éveiller leur attention et se porter vivement sur Civray ; il aurait ainsi gagné la grande chaussée de Bordeaux sans qu'on pût l'en empêcher : au lieu de cela, il se vit bientôt poursuivi ; car le roi, apprenant que son arrière-garde était attaquée, fut bien étonné de savoir les Anglais derrière lui quand il les croyait devant ; il leva

précipitamment le camp et courut après eux.

Édouard continua à marcher, mais apercevant les coureurs de l'armée française, il sentit qu'il ne pourrait éviter d'être atteint dans sa retraite; et voyant ses soldats exténués de fatigue et manquant de vivres après une longue journée, il résolut d'agir comme son père l'avait fait à Créci, dix ans auparavant, dans une circonstance semblable; c'est-à-dire de faire volte-face et de présenter son front à l'ennemi; il fallait qu'il rencontrât une position assez forte pour s'y défendre avec avantage, la fortune lui en offrit une des plus favorables, mais il fallait aussi son génie pour en tirer un grand parti; un général médiocre ne l'aurait peut-être pas comprise; il fut se poster dans un lieu nommé les Bordes; ainsi, pour y arriver il avait eu à traverser en ligne diagonale le quadrilatère dont les quatre points étaient le confluent du Clain et de la Vienne, les Bordes, Poitiers et Chauvigny; il coupa à angle droit le chemin qui conduit de l'une à l'autre de ces villes; il est à observer que le temps passé au siège de Romorantin, dont il avait regretté si fort l'emploi, fut pour lui un incident très-heureux, car sans ce retard il serait venu tomber dans l'armée française quand elle se rendait de Chauvigny à Poitiers. Le roi arriva

en toute hâte devant les Bordes, mais ne put attaquer ce jour-là parce qu'il était trop tard; il étendit son armée de manière à envelopper l'ennemi par le front, et veiller à ce qu'il ne pût s'échapper pendant la nuit. De nombreux partis de cavalerie battaient la campagne et empêchèrent les Anglais de se procurer des vivres.

Le roi de France venait de déployer une grande supériorité dans ses dispositions préliminaires, il avait fait régner dans ses mouvements généraux un ensemble qui décelait une étude approfondie de la statistique du pays; enfin, Jean II avait résolu l'une des plus grandes difficultés de la guerre, celle d'arriver devant l'ennemi avec la totalité de ses forces; cependant malgré la rapidité avec laquelle on avait parcouru ce grand espace, malgré le zèle que la noblesse paraissait mettre à seconder le souverain, Jean II croyait avoir cependant de fortes raisons pour concevoir les mêmes craintes que Philippe de Valois avaient eues à Créci, sur la fidélité des hauts barons; connaissant leur conduite passée, il avait conçu pour eux un mépris qu'il manifestait sans ménagement; un jour, dans une forte marche, l'armée répétait en chœur la chanson de Roland, que l'on avait adoptée pour chant de guerre; le roi, qui

marchait à cheval sur le flanc d'une des colonnes, dit à haute voix, à la fin d'une reprise : « Il y a long-temps qu'il n'existe plus de Roland parmi les Français. » — « On y en verrait encore, répondit un vieux banneret, s'ils avaient à leur tête un Charlemagne. » Ce banneret était Jean Janvre, surnommé *Bagoulin* ou le franc parleur, sire de la Bouchetière (1), noble du Poitou : sa réponse extrêmement déplacée, manquait absolument de justesse, car si Charlemagne avait eu dans ses états des traîtres comme Geoffroi d'Harcourt et autres, il aurait eu moins de succès. Malgré ses inquiétudes secrètes, le roi espérait des résultats brillans; désirant punir Édouard et son fils des maux qu'ils faisaient depuis long-temps à la France, il était décidé à n'accorder aucune condition à ses ennemis, dont il regardait déjà la ruine comme assurée, cependant rien à cet égard n'était moins que certain, car son rival occupait une position tellement redoutable, qu'il pouvait lutter avec avantage contre toutes les forces des Français.

Les Anglais s'étaient placés sur un plateau

(1) Il avait épousé, en 1323, Marguerite de Laroche-foucauld. Sa famille existe encore dans le Poitou. (Titres de la maison de Janvre.)

autour duquel serpentait le Miausson, petite rivière qui va se jeter dans le Clain après avoir formé deux rentrants très-profonds et parallèles, de sorte que la langue de terre resserrée dans les contours du Miausson présentait la forme d'un parallélogramme brisé sur un de ses grands côtés; en suivant les premiers mouvemens de ce courant, on aurait cru qu'il enveloppait la position de toutes parts, mais tournant brusquement dans la direction de l'est, il laissait le flanc droit à découvert; cette rivière coulait dans une grève marécageuse, ce qui compliquait les difficultés; la surface du plateau était couverte de jeunes vignes, on y arrivait par un ravin, espèce de boyau bordé de buissons très-épais et de vignes entrelacées; ce chemin raboteux et d'une pente rapide, prenait sa naissance dans la plaine près de la route de Noillé; il était si étroit, qu'à peine huit files pouvaient y passer de front; le général anglais plaça à la droite et à la gauche, des archers très-habiles qui pouvaient frapper sans être vus, tout ce qui s'engagerait dans cette espèce d'entonnoir; deux hameaux, l'un appelé Caderousse et l'autre les Bordes, formaient l'avancé du prince de Galles, qui jeta du monde dans ces maisons; ainsi les Anglais se trouvaient à peu près clos, et ne

pouvaient être attaqués par la cavalerie, la force principale de l'armée française; pour mieux préciser leurs positions, nous dirons que leur front occupait un développement de quinze cents toises, l'extrême gauche appuyée au Miausson, et l'extrême droite à la forêt de Noiallé, et que ce plateau se trouvait à deux petites lieues sud de Poitiers, à quatre ouest de Chauvigny, et à une lieue ouest de Beauvoir; mais si la position des Bordes offrait de grands moyens de défense, d'un autre côté, elle présentait de grands désavantages, car on ne pouvait en sortir sans danger, même pour faire des vivres; les Anglais auraient couru risque d'y périr de faim si on se fût contenté de les y tenir bloqués; c'est à la difficulté de sortir de ce plateau, autant qu'au caractère décidé du prince de Galles, qu'on doit attribuer l'inaction dans laquelle les Anglais restèrent pendant deux jours, sans chercher à gagner pendant la nuit le chemin de Bordeaux; il faut croire que le roi Jean avait su apprécier ces obstacles, car il ne manœuvra que dans le but de fermer toutes les issues sur le front de l'ennemi; il étendit son armée dans une ligne courbe qui embrassait près d'une lieue d'étendue, sa gauche appuyée au bois de Noillé, et sa droite à d'autres bois vagues; le terrain qu'il

occupait était plat, mais sillonné par des rigoles et de petites haies, choses fort incommodes pour la cavalerie; il passa la nuit dans cette situation, ne cessant de faire battre la campagne par de forts détachemens, afin de resserrer l'ennemi dans ses quartiers. L'armée française campa sans ordre parce qu'elle était arrivée très-tard devant le plateau. Le roi s'établit dans une tente faite de soie rouge; le lendemain dimanche, il entendit la messe de très-grand matin, et communia avec ses quatre fils; puis il tint un conseil de guerre auquel il appela son frère, le duc d'Orléans, le connétable Gauthier de Brienne, les deux maréchaux de Clermont et d'Andrehen, les comtes de Tancarville, de Sarbruch, de Dammartin, de Ventadour, le sire du Chatel, Geoffroi Charni qui portait la bannière royale, Jean de Landas et Saint-Venant, gouverneur des fils de France, et Eustache de Ribeaumont; ce dernier s'était battu corps à corps devant Calais contre Édouard; ce prince le fit prisonnier, mais charmé de sa valeur, il lui rendit la liberté, mettant à ce bienfait la seule condition de ne jamais quitter un riche collier de perles qu'il lui passa au cou; cette aventure fit la fortune d'Eustache de Ribeaumont, pour qui le roi Jean conçut une prédilection singulière.

Outre les barons laïcs dont nous venons de citer les noms, il se trouvait plusieurs vassaux ecclésiastiques, parmi lesquels on distinguait Guillaume de Melun évêque de Sens, et Jean Chauveau évêque de Châlons; les lois féodales obligeaient les ecclésiastiques tenant fiefs à servir personnellement à la guerre : mais ils pouvaient facilement se soustraire à cette obligation; ceux qui s'y soumettaient obéissaient aux impulsions de leur caractère particulier. Les canons de l'Église condamnaient la coutume à laquelle les possessions temporelles asservissaient le clergé. Cette contradiction de la forme de notre gouvernement avec l'esprit de religion subsista jusqu'au règne de François I^{er}, qui, par un édit de 1541, dispensa les gens d'église du service personnel.

On agita dans le conseil, si on devait se contenter de bloquer les Anglais, ou s'il fallait livrer bataille. On adopta le dernier parti; en conséquence les clairons sonnèrent de toutes parts; et suivant l'usage, les princes, les comtes et les barons firent déployer devant eux leurs bannières, et les chevaliers leurs pennons, pour que chaque homme d'armes vînt se ranger sous ces enseignes, et prendre place dans sa chevauchée respective; en seconde ligne les baillis et les commissaires firent déployer les im-

menses étendards des villes qui servaient aux milices de signes de ralliement; plusieurs évêques qui les avaient conduites sur le terrain se retirèrent en voyant qu'on faisait les apprêts du combat, et allèrent se renfermer dans Poitiers. Après que chaque seigneur eut fait la montre de ses chevaliers, écuyers et bacheliers, lorsque les baillis eurent terminé les recensemens des communales, troupe plus embarrassante qu'utile, il fallut ranger tout ce monde en bataille, opération fort difficile, car on devait assigner une place à chaque chevauchée, et l'on conçoit qu'il n'était pas aisé de satisfaire ces hauts barons fiers de leur rang et jaloux de leurs privilèges. Froissard donne des détails très-précis sur la disposition de l'armée du roi Jean; selon lui on partagea ces nobles et ces milices en trois corps de 16,000 hommes chaque, ce qui faisait 48,000 combattans(1).

Le roi Jean se plaça devant la division du centre, celle qui ordinairement prenait le plus de

(1) Froissard dit, dans le chapitre suivant : « Avoit soixante mille hommes sur les champs; » il voulait dire sans doute que ce prince avait sur pied ce nombre de soldats en y comprenant ceux qui étaient détachés à Saumur, à Châtellereau, à Chauvigni et à Poitiers. L'historien anglais Knighthon dit que le roi n'avait que 40,000 hommes.

part à l'action ; Jean II avait auprès de lui son quatrième fils, âgé de quatorze ans ; les deux autres corps étaient formés de milices. Suivant les principes arrêtés par Louis-le-Gros et Philippe-Auguste, on faisait commander ces communales par des nobles expérimentés qui les contenaient et les dirigeaient ; par suite de cette coutume, le roi Jean plaça à la tête du corps de droite, son frère le duc d'Orléans avec trente-six chevaliers à bannières, et soixante-douze chevaliers à pennons ; chacun des premiers avait sous ses ordres vingt ou trente nobles, et chacun des seconds dix ou douze ; de sorte que douze cents nobles à peu près conduisaient 14,000 communaux.

Le corps de gauche eut pour commandant le fils aîné du roi, Charles duc de Normandie (depuis Charles V), qui avait auprès de lui ses deux frères, Louis duc d'Anjou et Jean duc de Berri ; les sires de Saint-Venant et de Landas, gouverneurs de ces jeunes princes, se placèrent dans cette division.

Les trois corps formés en masse furent disposés en échiquier, de sorte que celui du centre dépassait les deux autres de toute sa profondeur ; mais on commit la faute de les tenir trop éloignés les uns des autres, et dans cette situa-

tion ils ne pouvaient se prêter un mutuel appui ; par une disposition dont ignore le motif on plaça en avant du corps de gauche un fort détachement de cavalerie allemande depuis peu au service de France, et commandé par le connétable Gauthier de Brienne et le comte de Sarbruck. Les dernières divisions du corps de gauche s'appuyaient à un petit hameau nommé Maupertuis.

Pendant que les barons rangeaient les chevauchées, opération difficile à cause de l'indocilité des hommes d'armes et des communaux, le roi appela auprès de lui Guichard d'Angle, Gui de Beaujeu, Jean de Landas, et Eustache de Ribeaumont, et les envoya vers le plateau avec ordre d'examiner la manière dont les Anglais l'avaient occupé. Les chevaliers s'avancèrent de très-près et s'acquittèrent mal de leur mission ; ils se contentèrent d'examiner la position de front ; s'ils l'avaient tournée par les flancs, ils auraient vu qu'il existait sur la droite un large chemin conduisant au plateau, mais qui était masqué par des accidens de terrain ; ils se seraient également aperçus que le Miausson, changeant subitement de direction, laissait à découvert le flanc droit de l'ennemi ; ils auraient senti la nécessité de modifier le plan d'attaque, puisqu'il devenait facile d'envahir le plateau en tournant la fo-

rêt de Noillé; mais à cette époque les Français regardaient comme indigne de leur courage, d'avoir recours à des moyens indirects: voyant devant eux l'ennemi, ils voulaient arriver jusqu'à lui par la voie la plus courte. C'est dans cet esprit que Ribeaumont fit son rapport au roi Jean. Ce prince, monté sur un coursier « blanc comme neige, » parcourait les rangs des barons et des chevaliers dont il excitait l'impatience par ses imprudens discours. « Entre vous autres, leur disait-il, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Orléans, vous menacez les Anglais et désirez avoir le bacinet en tête devant eux, or vous y êtes et vous les montre, sy leur voulez remontrer leur mal talent. » Ces paroles, dites avec aigreur, décelaient le mécontentement que le prince avait conçu contre beaucoup d'entre eux, dont la perfidie lui était connue; elles inspirèrent à tous une fureur aveugle qu'on ne put modérer lorsqu'il devint nécessaire de régler leurs mouvemens. Ribeaumont dit au roi que les Anglais étaient si bien enfermés, que pas un seul d'entre eux ne pouvait s'échapper: ceci réjouit fort Jean II et les barons, qui voulaient qu'on attaquât sur-le-champ, sans avoir égard à la solennité du dimanche. On voit d'après cette particularité, que depuis Philippe

Auguste la foi avait perdu de sa vivacité; on sait que ce fut contre le gré de ce monarque, que l'on combattit à Bouvines un dimanche: déjà on s'ébranlait pour se porter en avant, lorsqu'un nouvel incident vint retenir l'ardeur de tous ces preux. Le cardinal Élie Thalleyrand-Périgord arriva à toute bride accompagné de Robert de Duras, son neveu, et d'une troupe de nobles levés dans ses domaines; ce prélat, ainsi que le cardinal d'Urgel, avaient été envoyés par le pape Innocent VI (Français) pour essayer de mettre un terme à la guerre opiniâtre que se faisaient les deux rois de France et d'Angleterre. Ces cardinaux avaient suivi Jean II dans l'espoir de le décider à faire la paix lorsque les armées seraient en présence; ils restèrent à Poitiers le samedi, parce que le roi Jean n'était arrivé que fort tard dans ses quartiers de Maupertuis. Le cardinal Périgord, âgé de cinquante-quatre ans, se faisait remarquer autant par ses talens que par ses vertus; sachant le matin du dimanche que les Français s'occupaient des dispositions préliminaires de la bataille, il partit de la ville et vint en toute hâte au camp, bien décidé à user de toute son influence pour ménager un arrangement, comme les cardinaux de Clermont et de Palestrine y étaient parvenus en 1340 dans une circonstance sem-

blable. Il représenta au roi que l'armée du prince de Galles, quoique très-inférieure en nombre, ne se laisserait pas vaincre sans opposer la résistance la plus opiniâtre, et que sa défaite coûterait à la France l'élite de cette noblesse réunie sous la bannière royale; il ajouta que, si on le lui permettait, il irait faire sentir au général anglais le danger qu'il courait, et qu'il le déciderait à terminer ce différend par un arrangement qui procurerait à la France des avantages certains. Jean II, vaincu par les instances du cardinal, consentit à s'arrêter. Alors Élie de Périgord, revêtu des insignes de sa dignité ecclésiastique, traversa les champs et gagna le plateau; il trouva le prince de Galles à pied au milieu des vignes, entouré de ses principaux barons.

Le jeune Édouard reçut avec respect le prélat, qui lui représenta le danger que les Anglais couraient en voulant se mesurer contre une armée aussi nombreuse que celle du roi Jean; « Songez, lui dit-il, à tout le sang qui va couler des deux côtés, soit pour vaincre soit pour être vaincu; » il finit par lui demander s'il serait éloigné d'accéder à un accommodement. Le prince répondit froidement qu'il n'en était pas éloigné, pourvu toutefois que les conditions fussent de nature à ne porter atteinte ni à l'honneur de l'ar-

mée ni à la dignité de son chef. Le cardinal fort satisfait revint auprès du roi, et l'invita à signer une trêve de vingt-quatre heures pour qu'on pût débattre les conditions du traité. Tous les nobles de France se récrièrent; le roi, aussi ardent que les barons, voulait marcher sur-le-champ à l'ennemi; le cardinal effrayé redoubla ses instances, plaidant avec chaleur la cause de l'humanité, alléguant la solennité du jour consacré à la prière; le roi à demi-vaincu consentit *au répit*. Élie de Périgord courut aussitôt l'annoncer au prince de Galles, qui ne parut ni content ni fâché; cependant malgré sa tranquillité apparente, il présenta de lui-même des conditions qui montraient combien le danger de sa position l'occupait; il offrit, si on lui laissait regagner Bordeaux sans être inquiété, de rendre Calais et toutes les places occupées par les Anglais, la liberté à tous les prisonniers, et s'engageait de plus à ne porter de sept années les armes contre la France. Le cardinal revint auprès du roi, et lui fit part des propositions du prince Noir; le monarque répondit qu'il désirait prendre l'avis de ses barons. Sur ce, Élie de Périgord alla s'établir en arrière des trois divisions de l'armée française dans le lieu nommé Maupertuis, qui, depuis cette époque, a été appelé la *Cardine-*

rie, sans doute parce que le cardinal y séjourna.

Après une assez longue délibération, Jean II chargea le cardinal d'aller porter ses conditions ; elles étaient conçues en ces termes : « Le prince de Galles se rendra prisonnier à discrétion avec les cent principaux de ses nobles ; le reste de l'armée sera libre de gagner Bordeaux sans être inquiété. » En vain le cardinal se récria-t-il sur la dureté de ces conditions, on ne voulut en rien retrancher. On a beaucoup blâmé le roi Jean de ne pas avoir accepté les propositions du prince de Galles ; sans doute le roi réfléchissait qu'Édouard III était accoutumé à violer sans scrupule la foi des traités, et que son fils ne serait pas le maître de les observer. Il tenait enfermé dans une position difficile celui dont la prise seule valait le gain de dix batailles ; car on devait croire que l'Angleterre ferait sans difficulté les plus grands sacrifices pour briser les fers d'un jeune héros qu'elle idolâtrait.

Le cardinal revint une troisième fois auprès du prince de Galles, qui recevant fort mal son message, lui répondit avec dignité : « L'Angleterre n'aura jamais à payer ma rançon ; je me tiendrai prêt à combattre demain matin. » Élie de Périgord fit d'héroïques efforts pour rapprocher les deux partis, et ne put y réussir. La journée du

dimanche se passa en pourparlers superflus, et à la faveur de la trêve que l'on ne rompit point quelques Anglais descendirent du plateau pour courir dans la campagne; Jean Chandos fut de ce nombre; il trouva sur son passage Jean de Clermont, maréchal de France, qui, accompagné de quelques nobles, essayait un jeune cheval dans la plaine. Voici comment Froissard fait le récit de cette rencontre. « Tant chevauchèrent ces deux chevaliers qu'ils se trouvèrent et rencontrèrent d'aventure; et là eut grosses paroles et reproches moult félonnesses (durs) entre eux. Je vous dirai pourquoi. Ces deux chevaliers, qui étaient jeunes et amoureux, on le peut et doit-on ainsi entendre, portoient chacun une même devise d'une bleue dame ouvrée de brodure au ray (rayon) d'un soleil sur le senestre bras; et toujours étoit dessus leurs plus hauts vêtements, en quelque état qu'ils fussent. Si ne plut mie adonc à messire Jean de Clermont ce qu'il vît porter sa devise à messire Jean Chandos; et s'arrêta tout coi devant lui et lui dit: « Chandos, aussi vous désirois-je à voir et à encontre; depuis quand avez-vous empris à porter ma devise? » — « Et vous la mienne? ce

(1) Livre 1, ch. 353, édit. de M. Buchon, 1824.

répondit messire Jean Chandos ; car autant bien est-elle mienne comme vôtre. » — « Je vous le nie, dit messire Jean de Clermont ; et si la souffrance (trêve) ne fût entre les nôtres et les vôtres, je le vous montrasse tantôt que vous n'avez nulle cause de la porter. » — « Ha ! ce répondit messire Jean Chandos, demain au matin vous me trouverez tout appareillé de défendre et de prouver par fait d'armes que aussi bien est-elle mienne comme vôtre. » A ces paroles ils passèrent outre ; et dit encore messire Jean de Clermont, en ramonnant (raillant) plus avant messire Jean Chandos : « Chandos, Chandos, ce sont bien des pompes de vous Anglois qui ne savent aviser rien de nouvel, mais quant (tout ce) qu'ils voient leur est bel. »

« Il n'y eut adoncques plus dit ni plus fait : chacun s'en retourna devers ses gens ; et demeura la chose en cet état. »

Le lendemain lundi, 19 septembre 1356, le cardinal essaya de renouer les négociations, il le fit avec le zèle qu'on pouvait attendre d'un ministre de paix et d'un bon Français ; mais les barons de l'armée du roi Jean le repoussèrent durement, l'accusant de vouloir ménager le prince de Galles, parce que plusieurs bannerets de sa famille servaient dans les rangs ennemis.

Le prélat se retira en déplorant l'aveugle fureur des hommes; il reprit le chemin de Poitiers avec son neveu Robert de Duras (1), le sire D'Am-poste et une centaine de chevaliers ou écuyers composant sa suite. A peine eut-il passé les barrières pour entrer dans la ville, que Robert de Duras et les autres nobles, frémissant à l'idée de rester inactifs dans Poitiers pendant que l'on allait se battre à Maupertuis, laissèrent le cardinal s'avancer dans les rues avec ses valets, et le quittant brusquement ils revinrent sur leurs pas; ils rejoignirent en toute hâte l'armée sans que le prélat s'aperçût de leur disparition; ils pensaient, que venant de faire tous ses efforts pour empêcher qu'on ne se battît, il n'aurait point permis que les siens prissent part à l'action. Mais tout en voulant empêcher l'effusion du sang, Élie de Périgord (2) avait causé beaucoup de mal aux Français; car il avait fait gagner un jour

(1) La sœur du cardinal avait épousé Guillaume de Castillaon, sire de Duras; elle en eut ce Robert dont il est ici question.

(2) Ce prélat fut un des personnages les plus distingués de son siècle; il fit un voyage en Angleterre pour aller porter des consolations au roi Jean et déterminer Édouard à conclure la paix; il mourut en 1365; il avait été évêque de Limoges et d'Auxerre.

et une nuit aux Anglais. Leur habile chef employa ce temps à modifier d'une manière notable son ordre de bataille : il mit à pied sa cavalerie et la rangea sur trois lignes ; la gauche et la droite étaient occupées par les Gascons, disposés dans la figure de deux coins renversés attaquant par la base ; on en usait ainsi lorsqu'on se préparait à repousser une attaque de front et que l'on n'avait rien à craindre derrière soi. Les Gascons étaient des soldats braves mais indisciplinés ; ils avaient pour chefs les sires de Lesparre, de Pomenards, de Langoureau, de Montferrand, de Landulas, le bâtard de Monzac, le sire de Lestrade-Preissac et Pierre de Foix, captal du Buch : celui-ci était un des seigneurs les plus considérables de l'Aquitaine (1).

Pour rendre sa position locale plus redoutable, le prince Noir occupa toute la nuit une partie de ses troupes à briser le terrain sur la gauche, et à creuser de larges fossés sur la droite ; il ferma, au moyen de palissades faites en bois et en sarmens entrelacés (2), l'embou-

(1) Buch était un petit pays dans les Landes de Bordeaux avec titre de captalat ou comté. La ville de ce nom se trouvait située à l'entrée du golfe qui s'avance à deux lieues dans les terres où la rivière de Lérie a son embouchure.

(2) Les miniatures qui ornent le Froissard de la Biblio-

chure du chemin qui menait au plateau; il fit mettre en embuscade sur le revers de la position 1000 cavaliers commandés par le comte de Warwick : cette cavalerie cachée à tous les yeux, débouchant par ce chemin creux que les Français avaient négligé de reconnaître, était destinée à tenter un coup de désespoir en prenant par le flanc l'armée du roi Jean au moment où les Français monteraient à l'assaut du plateau.

Édouard s'occupa aussi de ranimer l'ardeur de ses soldats, qui étaient abattus à la suite d'une longue disette; car pendant ces deux jours ils ne mangèrent que des raisins. Il leur parla de la gloire qu'ils avaient acquise dans les champs de Créci dix ans auparavant et presque à la même époque; il leur fit voir qu'ils n'avaient rien à espérer de la part d'un ennemi irrité; il leur dit que le roi de France avait ordonné de fustiger les Anglais qu'il ferait prisonniers, et de leur couper les pouces. Les soldats sont faciles à prévenir, ceux du prince Noir s'écrièrent qu'ils mourraient tous plutôt que de subir un pareil traitement (Knigton).

Le prince de Galles n'avait pas encore vingt-

thèque de l'Arsenal, représentent ces palissades faites comme nous venons de le dire.

cinq ans, mais à cet âge il était déjà un vieux guerrier; car il se battait depuis dix ans; il avait déployé des talens qui le mettaient au rang des meilleurs généraux de son siècle; de nouveaux exploits lui acquirent ensuite la réputation du plus grand capitaine que l'Angleterre ait jamais produit. Il avait pour lieutenans d'habiles officiers qui ne le quittèrent point dans toutes ses campagnes : tels que le comte de Warwik, le comte de Suffolk, le comte de Salisbury, Jean Chandos, Richard Stamford, Renaud Cobham, Édouard Spencer, Maurice Berkerley, le sire de Basset, d'origine normande, Fitz Warren, bâtard de la maison Plantagenet, le sire de Willoughby, Barthélemi Burghersh, le sire de Felton, Étienne de Cosington : plusieurs de ces barons portaient l'ordre de la jarretière, qu'Édouard III leur avait donné en récompense de leur belle conduite à la bataille de Créci. En seconde ligne on distinguait Eustache d'Aubreticourt et Jean de Gistelles, bannerets du Hainaut; plusieurs chevaliers de l'Artois, Daniel Pasèle et Denis de Morbec-Robec : ce dernier avait été obligé de quitter la France à la suite d'un jugement qui le condamnait à mort; jouant à la paume deux ans auparavant, il se prit de querelle avec un jeune bachelier fort aimé de Jean II, et lui

cassa la tête avec sa raquette de fer; le roi justement irrité donna l'ordre de le faire arrêter, mais il s'échappa, et alla se jeter entre les bras des Anglais (1). On remarquait encore parmi ces preux Jacques d'Andley, chevalier d'une grande réputation et d'un caractère singulier; il avait fait vœu de porter les premiers coups dans toutes les batailles où il se trouverait avec le roi d'Angleterre ou avec son fils; aussi, d'après la permission du prince de Galles, il se plaça avec quatre de ses écuyers en avant de la ligne, séparé du gros de l'armée et assez près de la palissade pour recevoir ceux qui la franchiraient les premiers.

Le jeune Édouard avait avec lui 6,000 nobles, 6,000 archers, 2,000 soudoyés ou brigands, comme les appelle Froissard, et quelques valets, en tout 15,000 hommes, sur lesquels le tiers seulement était anglais : le reste se composait de nobles de l'Aquitaine et des archers gascons. L'ordre et le silence le plus profond régnaient dans le camp du prince Noir,

(1) La seigneurie de Robec passa, vers le commencement du quinzième siècle, dans la maison de Montmorenci, dont un des cadets prit même le titre de prince de Robec; le dernier qui l'ait porté est mort à la fin du dix-huitième siècle.

tel que cela se pratique parmi les gens qui ont habitude de la guerre; le camp des Français offrait un aspect bien différent, l'agitation y régnait, on n'entendait que des cris désordonnés.

Jacques de la Marche insistait pour qu'on ne livrât pas combat, et que l'on se contentât de faire un mouvement en avant, et d'étendre les ailes pour mieux envelopper la position; Jean II, poussé à sa perte par un esprit de vertige, repoussa ces sages avis, et ne voulut prendre conseil que de Ribeaumont, dont la réputation brillante l'avait ébloui; le preux lui dit franchement son opinion, et fournit une nouvelle preuve d'une vérité déjà reconnue, que l'on peut être très-brave guerrier et en même temps fort mauvais général. Son avis fut de combattre au plus tôt, de faire mettre pied à terre à la noblesse, en ne réservant que 1,000 hommes à cheval destinés à frayer le chemin; il insista surtout pour qu'on dirigeât tous les efforts vers la seule ouverture qu'offrait la position des Anglais, c'est-à-dire vers le défilé qui partageait le front du plateau.

Le roi adopta sans difficulté les imprudens avis de Ribeaumont, au grand désespoir de Jacques de Bourbon; on forma donc une division

de cavalerie de 1000 hommes pris dans les trois corps d'armée, et comme ces cavaliers étaient destinés à porter les premiers coups, tout le monde voulut en faire partie; il s'éleva de vifs démêlés parmi les chevaliers, on se récria contre plusieurs choix faits d'une manière arbitraire; chacun rappelait ses services, ses exploits; enfin, cette opération si difficile fut terminée au milieu des plus violens murmures; Jean II devant rester en ligne, renvoya son cheval aux bagages, il ordonna aux nobles d'en faire autant; depuis quelque temps les troupes seigneuriales mettaient pied à terre dans un cas pressant, afin de suppléer à l'infanterie, ordinairement fort mauvaise, mais on conçoit que l'embarras seul de tenir les chevaux sur les derrières devait être un grand inconvénient. Comme la position des Anglais avait été mal reconnue, on ne put voir par conséquent l'embuscade où se tenait Warwik; on dédaigna de diriger des attaques partielles sur les flancs du plateau pour protéger l'attaque principale; les 1000 hommes de cavalerie commandés par les maréchaux de Clermont et d'Andrehan, se précipitèrent au galop, tête baissée, dans le défilé, suivis d'une division d'infanterie; dès que le prince de Galles s'aperçut qu'il allait être atta-

qué, il fit couvrir le front de sa ligne d'une troupe d'archers, pour accabler les Français au moment où ils déboucheraient; les arbalétriers anglais cachés derrière les épais buissons qui formaient la haie du défilé, firent pleuvoir une quantité prodigieuse de traits sur tout ce qui s'engagea dans ce boyau; en peu d'instans le chemin fut comblé de morts; les chevaux piqués par les longues flèches dentelées, se renversaient sur leurs cavaliers; les maréchaux Jean de Clermont et Raoul d'Andrehan, suivis d'une partie des leurs, rompirent les palissades, parvinrent jusqu'au plateau, et culbutèrent les archers qui se présentaient, mais comme le terrain était couvert de vignes, cette charge de cavalerie, quoique très-vigoureuse, ne fut d'aucun effet; en même temps le jeune Édouard, s'avancant avec une nombreuse division, entoura les deux généraux; son lieutenant le sire d'Andley, qui le premier avait reçu les Français, fit prisonnier le maréchal Andrehan (1); quant au maréchal de Clermont, il fut tué quoiqu'il demandât quartier; Froissard attribue son trépas à la vengeance de Chandos, qui, se trouvant sur ce point, voulut le punir

(1) Andley reçut en récompense le collier de la jarretière, et de plus une pension de 500 marcs qu'il abandonna aux quatre écuyers qui s'étaient tenus auprès de lui.

de la hauteur avec laquelle Jean de Clermont l'avait traité la veille.

L'infanterie qui suivait les gendarmes, épouvantée de la perte de ces deux chefs, et surtout de la mort des cavaliers qu'elle voyait tomber sans apercevoir ceux qui les frappaient, recula en désordre, et vint se jeter dans les lignes qui s'avançaient pour la soutenir; les barons, se rappelant les paroles indiscretes de Jean II, s'élançèrent en foule dans le défilé, impatients d'arriver jusqu'à l'ennemi; ils s'y firent massacrer. Cet échec se serait borné à la perte de quelques milliers d'hommes, si le prince de Galles n'eût pas été attentif aux événemens; à peine vit-il que le corps du dauphin s'ébranlait pour appuyer par un mouvement de flanc la division du centre, qu'il ordonna aussitôt au comte de Warvik caché dans le revers de la montagne, de sortir de son embuscade avec ses 1000 hommes de cavalerie, et de fondre sur l'aile gauche ennemie; Warvik exécuta cet ordre avec autant de courage que d'intelligence, et vint prendre les Français en flanc; le connétable Gauthier de Brienne protégeait l'extrémité de l'aile gauche avec un faible corps de cavalerie allemande qu'avait amené le comte de Sarbruk; il se porta bravement à la rencontre de Warvik,

mais le choc des Anglais fut si violent , que le connétable fut culbuté avec tous ses gendarmes , il reçut la mort après quelques momens d'engagement ; alors les Français de la gauche se trouvèrent à découvert, ils étaient tous à pied, et l'infanterie de cette époque n'était ni assez bonne, ni assez aguerrie pour arrêter une charge de cavalerie ; Warvik rompit facilement les rangs et menaça le point où se tenait le Dauphin avec ses deux frères ; Saint-Venant et Landas, à qui leur garde était confiée, craignant de les voir tomber entre les mains de l'ennemi, les firent retirer de la mêlée, en les conduisant vers Poitiers (1). Les communaux, que la défaite des gendarmes allemands avait déjà épouvantés, croyant que tout était fini puisqu'on faisait retirer les princes, perdirent entièrement courage; l'espèce de résistance qu'ils opposaient aux Anglais cessa; tous plièrent; le dauphin et ses frères, qui attendaient le résultat du combat sur la chaussée de Poitiers, furent entraînés par la foule des fuyards.

(1) Saint-Venant et Landas, qui avaient commis par excès de zèle une grande imprudence, voyant les princes en sûreté, revinrent sur le champ de bataille, et se firent tuer auprès du roi. (Bouchet, annales d'Aquitaine. — Thibaudéau, Hist. du Poitou, t. II. Preuves.)

Le duc d'Orléans était à la tête d'un corps de 16,000 hommes; quoique ce fussent des troupes communales, il pouvait avec elles disputer la victoire, mais voyant la déroute de l'aile gauche qui était à sa hauteur et dont il se trouvait séparé par cinq cents toises de terrain, il ne put maîtriser l'effroi qui s'empara de lui, il s'enfuit sans avoir tiré l'épée, et entraîna à sa suite toute la droite, de sorte que la plaine était couverte d'hommes fuyant devant mille cavaliers; c'est alors que Chandos voyant jusqu'à quel point l'attaque de Warvik avait réussi, dit au prince Noir : « Allons, seigneur, la journée est à nous, descendons avec la totalité de nos forces, dirigeons nos efforts contre le roi de France, il est brave, il ne fuira pas, nous le prendrons ou nous le tuerons. » Aussitôt le jeune Édouard fit monter à cheval toute la gendarmerie, descendit par le revers de la montagne et vint attaquer en queue Jean II, qui, placé devant le chemin qu'il regardait comme la seule issue, s'efforçait de passer par-dessus les cadavres dont cette route était comblée; ce fut dans ce moment que l'on se battit, tout de bon, dit Froissard, car jusque-là le combat n'avait été qu'une déroute générale inconnue dans les annales de la France.

La division que commandait le roi se trouvait

à elle seule aussi nombreuse que l'armée anglaise; mais celle-ci était transportée d'ardeur, le succès inespéré qu'elle avait déjà remporté l'électrisait; tandis que les Français étaient découragés et forcés de combattre à pied, parce que les chevaux avaient été entraînés dans la fuite des deux autres corps; un grand nombre de chevaliers coururent après leurs destriers, mais ne purent les joindre; ils revinrent sur leurs pas pour combattre autour de leur roi, qui se trouvait à pied ainsi qu'eux.

Jean II voyant venir les Anglais par sa gauche abandonna le chemin du plateau, et chercha à regagner précipitamment sa première ligne de bataille; il y arriva en désordre, et sa division était encore éparse, que déjà l'ennemi l'abordait; à la vue du danger imminent qu'il courait, il se prépara à opposer une vigoureuse résistance; ses exhortations et la résolution qu'il montrait animèrent les bannerets d'une nouvelle ardeur; ils ne désespèrent point de sortir victorieux de cette lutte, quelque désavantage qu'ils eussent de combattre à pied, chargés d'armes pesantes, contre une excellente cavalerie. Cependant ce furent eux qui commencèrent à attaquer les Anglais que leur fière contenance avait arrêtés; jamais on n'avait vu en présence de si vail-

lans rivaux. Chandos, guidé par l'esprit chevaleresque du temps, descendit de son cheval, le remit à son écuyer, ne voulant pas s'en servir contre les barons français qui n'avaient pas les leurs (1). Le choc fut terrible; Jean faisait preuve d'un courage rare : entouré de tout côté, combattant au milieu des chevaux, il arrêta quelques instans la fortune qui semblait se déclarer à regret contre lui. Son casque surmonté de riches panaches, sa cotte d'armes couverte de fleurs de lis, le faisant distinguer au milieu de la mêlée, attiraient sur lui les coups des ennemis. Jacques de la Marche et son frère Pierre se serrèrent autour du monarque; mais peu à peu cette noblesse qui se jetait devant le prince pour lui faire un rempart s'éclaircit par les charges fréquentes de la gendarmerie anglaise. Le valeureux Charni portait la bannière royale, et l'agitait pour rallier les Français; il tomba percé de coups de lances, en expirant il couvrit de son corps le glorieux étendard (2).

(1) James Clifton, Hist. de Chandos.

(2) Dans une chronique du quinzième siècle, traitant des devoirs de la chevalerie, on trouve : « Le malheur avenant d'un désavantage, le taffetas de l'oriflamme doit servir à celui qui la porte de linceul pour l'enterrer. » Au reste, c'est à tort que l'on a dit que Charni portait l'oriflamme, que les

Dès que la bannière royale fut abattue, les pelotons dispersés qui combattaient de distance en distance, croyant le roi pris, mirent bas les armes. Jean II, une hache à la main, n'ayant auprès de lui que quarante barons, se défendait toujours quoique souvent renversé par le choc des chevaux; il combattait en marchant pour essayer de gagner la chaussée de Poitiers où il espérait trouver quelques divisions de ses troupes et les rallier autour de lui. Son plus jeune fils, Philippe, âgé de quatorze ans, reçut plusieurs blessures en parant les coups que l'on portait à son père; enfin le casque du roi tomba brisé de mille coups (1). Le prince, la tête

historiens confondent avec la bannière royale; l'oriflamme était l'étendard de la nation: on attachait un grand prix à sa possession; comme on voit encore les Turcs croire que les destinées de l'empire sont attachées à la conservation de l'étendard de Mahomet; l'oriflamme ne tomba jamais au pouvoir de l'ennemi; elle y serait tombée à la bataille de Poitiers si Charni l'eut portée; elle fut perdue, on ne sait comment, après la bataille de Rosebec, gagnée par les Français. (Voyez, à la vie de Clisson, ce que nous disons au sujet de cette disparition extraordinaire.)

(1) Un chevalier anglais s'empara de ce casque après une lutte très-vive, et, s'arrachant de la mêlée, il courut le porter au prince de Galles, qui lui donna en échange une très-forte somme d'argent.

nue, résistait encore ; il reçut alors deux coups d'épée sur le visage ; Pierre de Clermont, cherchant à le garantir, fut renversé sans vie aux pieds de son maître ; Jacques de la Marche son frère abattait à coups de hache tout ce qui osait approcher ; mais blessé à plusieurs reprises, il chancela, et tomba sur ses genoux, dans cette situation son bras affaibli défendait encore le monarque. La lutte durait depuis trois heures, les Anglais admirant le dévouement de la noblesse française, étonnés de la résistance du roi, et ne voulant pas le tuer, ne cessaient de lui crier : « Rendez-vous, rendez-vous. » Jean alliait à la faiblesse de caractère le mépris de la vie, il n'aurait pas balancé de se faire tuer au milieu de sa défaite, mais la vue de son jeune fils, blessé, couvert de sang, se pressant contre lui pour chercher un refuge, l'attendrit ; tremblant pour un objet si cher, il consentit à se rendre ; cependant dominé encore dans ce moment terrible par l'esprit de chevalerie, il ne voulait rendre ses armes qu'au prince Noir, ou à un chevalier banneret reconnu pour tel. « Où est mon cousin le prince de Galles ? criait-il, je ne veux me rendre qu'à lui seul. » En même temps il reculait toujours en repoussant avec le tronçon de son arme ceux qui approchaient. A la

fin sa trop longue résistance irritait cette foule d'ennemis qui l'entouraient; lorsque Denis de Morbec, chevalier artésien, écartant les assaillans, se présenta au roi, se nomma comme banneret; le prince se rendit en lui jetant son gantelet couvert de sang. Nous avons dit que Morbec, après avoir été banni pour un crime capital, s'était jeté entre les bras des Anglais; ainsi, pour comble de misère, le roi de France se vit contraint de se rendre à un sujet rebelle (1). Jacques de Bourbon, le jeune Philippe de Valois, Eustache de Malet, Tancarville, le sire Bonaple de Rougé, les comtes d'Artois, de Parthenay, et de Dampmartin, furent faits prisonniers avec Jean; mais à peine Morbec se mettait-il en route pour conduire son illustre captif au prince de Galles, que Bernard de Truttes, capitaine gascon, et une vingtaine d'Anglais, arrachèrent de ses mains le monarque; la dispute devint très-vive entre les Anglais et les Gascons. Les uns et les autres s'attribuaient l'honneur de la prise du roi, et convoitaient déjà le prix d'une telle rançon; l'un le tirait par son collier; l'autre par la jaque. « C'est moi qui l'ai pris, disait celui-ci,

(1) Voyez, à la fin du volume, une dissertation sur le lieu véritable où le roi fut pris.

c'est mon bien. — Non, disait celui-là, j'ai brisé sa hache, je l'ai désarmé, il est à moi. » Jean tenant fortement son fils par la main marchait péniblement au travers d'une haie d'épées et de lances qui se croisaient sur sa tête. Enfin, cette brutale soldatesque encore dans l'exaltation du combat, mettait en délibération de tuer le prince pour se mettre d'accord. Jean ne cessait de crier : « Mes amis, je suis votre prisonnier à tous, et je suis assez grand seigneur pour vous rendre tous riches. » Malgré ses prières il allait devenir la victime de ces furieux, lorsque le comte de Warwik et Georges Gobeghen, qui couraient la plaine pour savoir ce qu'était devenu le roi, se jetèrent au milieu de ce groupe, arrachèrent Jean II des mains des soldats, et le rendirent à Morbec; car un prisonnier était une propriété sacrée. Ils l'amènèrent au jeune vainqueur qui alla passer la nuit au château de Savigni.

Le prince de Galles, étonné de sa propre fortune, en usa avec la plus grande modération; il combla son captif des marques du plus profond respect, le reçut un genou en terre, ne voulut jamais s'asseoir à table avec lui, et le servit même selon les règles de la chevalerie, d'après lesquelles un jeune chevalier, quelque élevée que fût sa naissance, devait cette déférence à

un grand monarque; mais ces démonstrations de respect, ces vains honneurs ne pouvaient qu'importuner le malheureux Jean, et lui rendre son infortune d'autant plus sensible, que quelques heures auparavant il avait repoussé avec une hauteur dédaigneuse les propositions de paix que lui faisait un ennemi si courtois après la victoire.

Les deux corps de gauche et de droite ayant pris la fuite sans combattre, laissèrent à celui du centre le soin de soutenir seul les efforts des Anglais; il n'y eut donc que 16,000 Français d'engagés, aussi ne périt-il que 6,000 hommes, mais on comptait parmi les morts les seigneurs les plus considérables, la fleur de la noblesse et l'espoir de la patrie; l'inutile défense du monarque avait coûté la vie à tous ces généreux chevaliers parmi lesquels on distinguait : Gauthier de Brienne, connétable; Jean de Clermont, maréchal de France; Geoffroi Charni, Eustache de Ribault, Renaud Chauveau, évêque de • Châlons; Aimard de la Rochefoucault, Jean de Sancerre, Thibaut de Laval-Montmorenci, Chauvigni, Jean I^{er} de Rochechouart, sire de Mortemart; Guy de Chatellux, Robert de Duras, neveu du cardinal du Périgord; le prince de Galles envoya son corps au prélat sur le

bouclier. Nous avons déjà dit que Pierre I^{er} duc de Bourbon s'était fait tuer aux pieds du roi ; les seigneurs pris avec Jean II étaient : Jacques de la Marche, criblé de blessures ; Jean d'Artois et son frère, tous deux fils de Robert d'Artois, si fameux sous le règne précédent ; le comte de Tancarville ; Guillaume, évêque de Seez ; les sires de Dampmartin, Bonaple de Rougé, de Joinville, Pierre petit-fils de l'historien de Louis IX ; les sires de Vendôme, de Parthenai, Malet de Graille, de Sancerre, de Buffières, Louis de Melval, Jean de Cintré, de Pompadour, etc. (1). Outre ces barons, les Anglais prirent encore 5,000 hommes, dont mille chevaliers ou écuyers ; une partie fut amenée en Angleterre ; l'autre, qui embarrassait le vainqueur, fut renvoyée à condition que les chevaliers enverraient leur rançon à Bordeaux à une époque désignée, ou qu'ils viendraient reprendre leurs fers ; les documens conservés à la Tour de Londres prouvent que cette convention fut religieusement remplie. (Hist. universelle anglaise, vol. xxx, p. 437.)

Jacques de la Marche, blessé grièvement, pouvait, d'après les lois de la guerre, rester en

(1) Voyez, à la fin du volume, la liste des morts et des prisonniers.

France prisonnier sur parole, mais il était trop important par son rang pour que l'on observât à son égard la règle commune, il pouvait rendre de trop grands services à son pays dans la position critique où la captivité du roi allait le placer; le prince de Galles ne voulant donc pas le laisser prisonnier sur parole, le fit transporter à Bordeaux; là, il s'éleva une querelle très-vive entre le jeune Édouard et la noblesse de Guienne unie à celle de Gascogne; ces deux provinces avaient fait long-temps partie du royaume de France, des circonstances particulières les avaient enchaînées à la fortune de l'Angleterre; les seigneurs aquitains et gascons pouvaient à bon droit revendiquer la plus grande part de ce triomphe; les Anglais ne le nièrent point, car Édouard, pour reconnaître les services éclatants rendus par eux dans cette circonstance, les combla de bienfaits, et donna à Pierre de Foix, captal du Buch, commandant en chef les archers gascons, le collier de la jarretière, faveur dont il était fort avare; malgré leur liaison avec les Plantagenets, les barons aquitains ne purent s'empêcher d'être fâchés de voir le roi Jean tomber au pouvoir de son plus cruel ennemi; ils annoncèrent hautement qu'ils ne permettraient point que le monarque français fût

transporté en Angleterre, demandant qu'il restât prisonnier à Bordeaux; le prince de Galles attendit quatre mois avant de pouvoir faire embarquer son captif; ce fut cette vive opposition de la noblesse de Guienne et de Gascogne, qui força Édouard à signer une trêve de deux ans; on sait qu'elle sauva la France; le roi d'Angleterre craignit en la refusant de soulever contre son autorité la population entière de ces deux provinces; alors le prince de Galles songea à conduire ses prisonniers auprès de son père; un nombre infini de petits bâtimens de toutes les provinces maritimes, depuis la Flandres jusqu'à l'extrémité de la Gascogne, croisaient devant Bordeaux et dans la Manche pour enlever le roi au passage; on ne peut voir sans attendrissement ces marques d'affection prodiguées partout un peuple à un prince malheureux; mais l'espoir de ces bons Français fut trompé; le jeune Édouard fit embarquer Jean II pendant la nuit, au moment où l'on s'y attendait le moins. L'escadre portait 200 hommes d'armes et 2,000 archers; la traversée dura onze jours, pendant lesquels le prince Noir fut obligé de livrer plusieurs combats pour disperser les vaisseaux français qui l'entouraient; enfin il débarqua le 5 mai 1357 au port de Southwart.

LIVRE V.

Le comte de la Marche est conduit à Londres. — Il sort de captivité à la paix de Brétigni. — Il est choisi pour commander l'armée royale envoyée contre les Tard-Venus. — Combat de Brignais. — Le comte de la Marche est blessé à mort. — Il est enterré aux Célestins de Lyon.

JACQUES de Bourbon arriva à Londres avec le roi le 25 mai 1357; la ville reçut en triomphe le prince de Galles et ses prisonniers; les bourgeois avaient tapissé les rues et suspendu aux portes toute leur argenterie; mais au milieu de la joie publique on eut la délicatesse d'épargner au roi de France tout ce qui pouvait l'humilier.

Édouard III lui-même ne put voir sans émotion le grand exemple des vicissitudes humaines que lui offrait Jean II dans les fers; il ne lui parla point de ses prétentions au trône de France, et parut y avoir entièrement renoncé; les princes de sa famille vinrent avec empressement visiter l'illustre captif. Après le monarque, Jacques de

Bourbon fut celui qui fit naître le plus d'intérêt, non-seulement à cause de son nom et de sa réputation, mais encore parce qu'il était l'allié du prince Noir; la mère du héros anglais était nièce de la mère du comte de la Marche.

La capitale de l'Angleterre vit alors quatre rois dans son sein; Henri Picard, riche marchand, maire de Londres, les réunit chez lui dans le même banquet; c'étaient Édouard III, Jean II, Robert Bruce d'Écosse, et Heugues IV, roi de Chypre, dont le fils avait épousé une sœur de Jacques de Bourbon; il cherchait dans tout l'Occident des secours contre les musulmans.

Les moindres actions du guerrier dont nous écrivons la vie avaient décelé un vif attachement pour son pays, un attachement dégagé de toute espèce d'intérêt particulier, plus facile à concevoir qu'à caractériser. Combien son cœur devait être déchiré, lorsque, détournant ses regards de ces fêtes, de ces réjouissances, dont la captivité de son maître et la sienne étaient le sujet, il songeait à sa malheureuse patrie livrée à toutes les calamités dont un pays peut être accablé. Que l'on se représente les hommes supérieurs de cette époque, tel qu'était le comte de la Marche lui-même, et l'on pourra comprendre ce qu'il devait souffrir en se voyant, dans la force de l'âge,

enchaîné sur une terre ennemie, sans qu'il lui fût permis de prévoir le terme de son esclavage; car Édouard persistait toujours à le tenir prisonnier quoiqu'il offrît de payer une forte rançon. Louis IX avait été fait prisonnier comme Jean II, mais le royaume n'était pas affaibli par des revers successifs, l'ennemi ne se trouvait pas dans le cœur de la France, de sages ministres et sa mère, Blanche de Castille, gouvernaient l'État avec prudence; la captivité de Jean II, jointe aux premiers désordres de son règne, avait presque anéanti la puissance civile et occasionné les troubles les plus graves; l'autorité royale tombait naturellement dans les mains du dauphin, qui n'était alors connu que par des traits fort peu propres à donner de lui une idée avantageuse: sa retraite précipitée du champ de bataille de Poitiers le faisait regarder comme un prince très-pusillanime.

Le royaume était divisé en deux grandes parties bien distinctes; l'une en-deçà de la Loire, appelée Langue-d'Oyl, l'autre au-delà du fleuve, appelée Languedoc; celle-ci avait pour gouverneur le comte d'Armagnac, qui se disait descendant de Clovis. Ce seigneur, jeune, habile, mais d'un caractère indépendant, ne pouvait s'accoutumer à obéir aveuglément à une autorité faible,

combattue de tout côté et éloignée de lui; cependant il ne chercha jamais à s'y soustraire entièrement, quoiqu'il fût maître absolu dans son gouvernement. La province du Languedoc fit preuve d'un grand dévouement; la constante loyauté de ses états soutenait la France au bord du précipice, pendant que ceux de Langue-d'Oyl, qui avaient pris le nom d'états généraux du royaume, ne faisaient qu'aggraver le mal. Le dauphin les avait appelés auprès de lui croyant trouver un appui dans leur coopération; mais cette assemblée, animée d'un esprit de rébellion, mit la monarchie sur le penchant de sa ruine; il se forma dans son sein un triumvirat factieux composé de Marcel, prévôt des marchands, député du tiers-état; de Lecoq, évêque de Laon, député du clergé, et de Péquigni, gouverneur de l'Artois, député de la noblesse: le jeune roi de Navarre, toujours retenu captif dans le château du Louvre, encourageait leur audace du fond de sa prison et leur prêtait son appui.

Ces rebelles états, au lieu de s'occuper des véritables intérêts du royaume, au lieu de songer à la délivrance du roi, ne firent que signaler d'anciens abus, sans offrir les moyens de les réparer: c'était pour punir des fautes passées, que cette assemblée refusa les subsides dont

les circonstances exigeaient l'emploi; toutes ses résolutions portaient le caractère de la félonie. Le projet des mécontents de Paris était de changer la forme du gouvernement, et de mettre l'autorité entre les mains du tiers-état en ne laissant au roi qu'un vain simulacre de puissance; mais quand ils en firent la proposition aux grandes villes du royaume, ils ne trouvèrent qu'un refus méprisant. (Hist. univers. Angl., vol. xxx, p. 438, in-4°.)

Tandis que la capitale donnait l'exemple de la plus criminelle opposition, les provinces voisines de Paris étaient désolées par des bandes armées; Philippe d'Évreux, frère du roi de Navarre, uni aux Anglais et aux d'Harcourt, dévastait la Normandie, voulant également la soustraire à l'autorité royale. Robert de Clermont, parent de celui qui venait de périr à Poitiers, et gouverneur de cette province, cherchait à s'y soutenir, il s'en acquittait vaillamment; il attaqua le vieux Geoffroi d'Harcourt, jadis si fatal à l'État et rebelle de nouveau; il l'atteignit dans le Cotentin, le battit et dispersa ses troupes. Geoffroi resté seul, entouré d'assaillans, se défendit long-temps avec sa hache d'armes; il était doué d'une force prodigieuse que l'âge n'avait point diminuée, elle ne servit cependant qu'à retarder sa

défaite de quelques instans ; renversé par le choc de deux cavaliers qui le frappaient ensemble , il fut égorgé dès qu'il toucha la terre (décembre 1356). Mais tandis que ce dangereux ennemi des Valois recevait la mort, un ennemi encore plus redoutable reparaisait sur la scène.

Péquigni, gouverneur de l'Artois, avait surpris le château d'Arlaux dans lequel Charles-le-Mauvais avait été transféré, et brisa les fers du Navarrois. Ce prince, aigri par une longue détention, mais non pas corrigé, revint à Paris ; sa présence mit le comble au désordre ; il y arriva suivi de tous les malfaiteurs dont il rompit les chaînes dans les villes qu'il traversa, comme on venait de briser les siennes : les prisons ouvertes par ses ordres vomirent des milliers de bandits qui devinrent à l'instant ses auxiliaires. Charles, cruel, mais irrésolu, sans caractère, n'ayant aucun plan arrêté, ne voulait qu'assouvir sa rage contre ceux qu'il regardait comme ses ennemis personnels et contre ceux qui le méprisaient : le nombre en était grand. Marcel, devenu le ministre de ses vengeances, demanda la destitution du chancelier, le renvoi des principaux personnages de la magistrature et des plus fidèles sujets, afin d'isoler le dauphin ; manœuvre pratiquée de tout temps par les chefs de

faction. Le dauphin se vit bientôt dans une sorte de captivité qui devenait de plus en plus périlleuse ; on massacra en sa présence Robert de Clermont, le vainqueur de Geoffroi d'Harcourt, et Jean de Conflans, maréchal de Bourgogne ; le sang de ces dévoués serviteurs rejaillit sur le prince et l'inonda ; la rage des furieux allait s'étendre jusqu'à lui, lorsque Marcel l'en garantit en posant sur sa tête son chaperon rouge, signe de ralliement adopté par les factieux ; peut-être ces deux inutiles assassinats de Robert de Clermont et de Jean de Conflans n'avaient-ils été commis que pour montrer la puissance du prévôt des marchands, et fournir à ce rebelle l'occasion d'exercer envers le prince une insolente protection.

Plusieurs grandes villes levèrent l'étendard de la révolte à l'exemple de la capitale. Pour comble de maux les compagnies soldées n'ayant plus de paie, et aucun parti n'ayant assez d'argent pour leur en donner, se mirent à piller les campagnes, dont ils appelaient les habitants *Jacques bonhomme*. Ces villages jadis protégés par leurs seigneurs se trouvèrent livrés sans défense à la fureur des brigands : Arnoul de Cervole était le chef de ces bandes auxquelles vinrent bientôt se joindre les troupes navarroises

et anglaises; elles ne respectaient pas plus les églises et les couvens que les châteaux et les chaumières. Les soldats établis dans les abbayes traitaient les religieuses comme des courtisanes. Le continuateur de Nangis dit qu'on voyait fuir de toutes parts moines et nonnes, dont les monastères étaient dans les forêts et sur les montagnes. Ces religieux cherchaient un refuge dans les villes dont auparavant ils fuyaient le séjour profane; les villageois, ne sachant que devenir, se rassemblèrent dans les bois; la faim, le désespoir leur donnèrent du courage. Résolus de périr, ils repoussèrent les brigands, les exterminèrent, et devinrent à leur tour dévastateurs. Ils n'avaient voulu que sauver leur vie, mais fiers des succès qui avaient surpassé leurs espérances, ils ne surent point s'arrêter. Les misères inséparables de leur condition leur revinrent à l'esprit; ils se rappelèrent les injustices de leurs seigneurs, et se mirent à faire la guerre à tous ceux qu'ils savaient riches. Les châteaux furent livrés aux flammes; c'est ainsi que l'on détruisit celui de Montmorenci, l'un des plus beaux du royaume, et dans lequel étaient déposées les aigles impériales conquises à Bouvines par le vaillant Mathieu II.

La fureur des *Jaques* s'augmentait avec leurs

succès; les nobles, sans distinction d'âge ou de sexe, devinrent les objets de leur ressentiment; vieillards, femmes, enfans, furent massacrés avec un raffinement de barbarie dont les détails font reculer d'horreur. Des émissaires secrets les excitaient encore contre les nobles en les avilissant à leurs yeux par des rapports mensongers; ils leur disaient que la lâcheté des seigneurs avait causé la ruine du roi dans les champs de Poitiers; ils se gardaient bien, dans leurs perfides insinuations, de parler des six mille chevaliers qui s'étaient fait tuer autour du monarque. Ce terrible fléau, d'un genre particulier, était suscité par le mauvais génie de la France; il se répandit dans le royaume avec une effrayante rapidité. Les excès des *Jaques* passèrent toutes les calamités que l'on avait vues jusque-là; un de leurs chefs, nommé Jacques Gouge, des environs de Sens, se faisait appeler *le chef suprême de la désolation*. C'est à tort que plusieurs écrivains ont dit que cet homme avait donné son nom à cette réunion de campagnards armés. La *Jaquerie* était ainsi nommée avant que ce Gouge eût paru sur la scène. Tous les partis politiques firent trêve à leurs dissensions, pour se réunir contre des ennemis qui confondaient, dans leur aveugle rage, les nobles et

les plébéiens, les laïcs et les ecclésiastiques.

Le roi de Navarre, les généraux anglais eux-mêmes en furent si épouvantés, qu'ils se joignirent aux nobles pour faire cesser les dévastations des paysans. Les chefs de cette nouvelle croisade furent le captal de Buch, et Gaston de Foix surnommé *Phæbus* à cause de sa beauté, prince d'un caractère bizarre, qui promenait dans les diverses contrées de l'Europe son humeur inquiète. Il se trouvait en Prusse lorsqu'il eut connaissance des ravages commis par les *Jaques*; il quitta aussitôt l'Allemagne, accourut en France, pour secourir, disait-il, seulement les dames, à la défense desquelles il s'était voué depuis long-temps.

Les *Jaques* cherchèrent à se défendre, mais ils ne purent tenir contre des soldats couverts de fer, ils furent poursuivis de toute part; une stupide lâcheté avait remplacé chez eux une fureur brutale; ils furent exterminés; le sire de Couci en tua 7,000 dans un seul jour. Cependant les représailles ne furent pas moins cruelles que les crimes, et ne réparèrent point les maux que ces crimes avaient causés. Durant ce temps de massacres la terre cessait d'être cultivée, elle n'offrit bientôt plus que des ruines; les décombres des châteaux étaient confondus avec ceux

des chaumières : le royaume était dans un état pire que celui où il se vit à la fin de la seconde race, lorsque les Normands couraient les campagnes; jamais la société ne fut plus près de sa dissolution, et si quelque chose peut prouver les ressources immenses de la France, c'est qu'elle ne succomba point à cette terrible épreuve, et qu'un seul règne heureux suffit pour la relever. Ce fut alors que Jean II, abîmé sous le poids de la douleur au récit des malheurs qui pesaient sur son pays, crut que sa seule présence en arrêterait le cours. La députation des états du Languedoc qui était venue le visiter dans le mois de février 1359, l'avait encore plus excité à obtenir sa liberté à quelque prix que ce fût; il la négocia aussitôt avec Édouard. Jacques de la Marche, partageant les mêmes rigueurs, était aussi le confident de ses plus secrètes pensées; il fut chargé de traiter en son nom. Édouard proposa des conditions telles, qu'elles devaient démembler le royaume, en le réduisant de moitié, si on les avait observées; cependant, quoique fort dures, le roi et le comte de la Marche les acceptèrent, ne doutant pas de reconquérir par leur bravoure ce que la nécessité leur arrachait; la déplorable convention fut signée à Londres en août 1359. Cet accord fait

entre un roi prisonnier et ses vainqueurs avait besoin de l'assentiment de la nation; on l'envoya à Paris pour être examiné. Dans les momens de trouble la face des affaires change avec promptitude, un seul jour vaut souvent une année de temps ordinaire. Tandis que Jacques de Bourbon se voyait obligé de traiter à Londres de la liberté de son maître à des conditions si onéreuses, l'état de la France avait pris un aspect plus satisfaisant; quoique le royaume fût encore dans la tourmente révolutionnaire, que la source de ses maux ne fût point tarie, cependant son gouvernement intérieur reprenait de la régularité. Le dauphin continuait de déployer un courage mâle et la plus rare habileté; ce prince avait trouvé de puissans auxiliaires dans le jeune duc de Bourbon neveu du comte de la Marche, et dans Charles de Montmorenci. Ces deux seigneurs lui amenèrent trois cents lances nobles (1,500 hommes), qui furent les premières gardes que le dauphin eut auprès de sa personne; car jusque-là il n'avait pu solder que 200 hommes. Les états de Champagne refusèrent de communiquer avec les Parisiens, qu'ils regardaient comme des rebelles; ils accordèrent le plus de subsides qu'ils purent, et donnèrent le titre de régent au dauphin retiré à Chartres.

Ces divers secours avaient mis le jeune Charles en position de pouvoir lutter avec avantage contre les rebelles. Le prévôt des marchands venait de recevoir le prix de ses crimes : quelques bons citoyens tuèrent cet audacieux au moment où il ouvrait lui-même une des portes de Paris, pour donner entrée aux troupes anglaises unies à celles du roi de Navarre. Le projet de ces troupes était de proclamer dans la journée Charles-le-Mauvais, roi de France.

La mort de Marcel rappela le dauphin à Paris, et lui servit autant que le gain de plusieurs batailles; les honnêtes gens, toujours timides lorsque le danger est pressant, accoururent alors en foule auprès du prince; ce fut dans ce moment de triomphe et de joie que le sire de Tancarville arriva de l'Angleterre, apportant le traité conclu à Londres, entre Jean II et Édouard III; le dauphin et les états jugèrent que l'on avait profité de la position pénible du roi pour obtenir de lui de semblables concessions; voyant que les affaires du royaume prenaient chaque jour un tour plus favorable, ils refusèrent hautement de ratifier la convention, ne doutant pas d'être dans peu à même d'en conclure une moins rigoureuse; ils renvoyèrent le sire de Tancarville avec une réponse négative;

Édouard, outré de ce refus courageux, abjura dans un moment cette magnanimité simulée dont il s'était paré jusqu'alors, et fit enfermer dans la Tour de Londres Jean et les autres prisonniers (1); cet étrange traitement aurait pu affecter Jacques de Bourbon s'il n'avait eu à déplorer que ce malheur, mais un chagrin plus vif vint l'assaillir; il vit avec effroi Édouard prendre la résolution d'obtenir par la force ce qu'il ne croyait pas qu'on eût la possibilité de lui refuser; il put voir les immenses préparatifs que le monarque anglais faisait pour porter la guerre en France, dont il allait, disait-il, faire la conquête, et il ne lui était pas permis de voler à la défense de son pays!

La réputation brillante d'Édouard et du prince de Galles, les succès éclatans de leurs premières expéditions, l'espoir de piller impunément de riches provinces, attirèrent sous leurs bannières, non-seulement tout ce qui en Angleterre suivait le métier des armes, mais encore les aventuriers des diverses contrées de l'Europe. Édouard débarqua à Calais le 28 octobre 1359 avec ses quatre fils, Édouard, Lionel,

(1) Froissard, liv. 1, ch. ccii. — Hist. univ. angl. vol. xxx, p. 441.

Jean et Edmond; il y réunit en peu de temps 80,000 hommes, 6,000 chariots de vivres et un bagage immense; dans le même moment le dauphin recevait une déclaration de guerre formelle de la part de Charles-le-Mauvais, que des échecs récents avaient transporté de fureur: après la mort de Marcel, cette espèce de prestige qui avait fasciné les yeux de la multitude s'était évanoui; Charles de Navarre parut tel qu'on le jugeait depuis quelques années, un vil scélérat, dépourvu du courage nécessaire pour soutenir son ambition démesurée; on vit en lui le prince le moins scrupuleux sur le choix des moyens qu'il employait pour réussir dans ses projets; il avait été obligé de quitter la capitale afin d'échapper au courroux populaire, mais il trouva un nouvel allié dans Édouard; ces deux princes, unissant leurs efforts, ne doutaient point d'anéantir les Valois et d'asservir le royaume; cette ligue formidable vint échouer contre le destin de la France; le dauphin prit les mesures les plus énergiques pour opposer aux Anglais la résistance qu'on pouvait déployer dans des circonstances aussi difficiles; il trouva les peuples disposés à le seconder; le Languedoc, moins maltraité que les autres provinces, régi par l'administration sévère du comte d'Armagnac,

se signala par son zèle, et vota un don considérable.

Le régent adopta un genre de guerre nouveau ; regardant comme inutile de s'opposer de front au nouveau torrent qui allait inonder le royaume, il abandonna les campagnes à la fureur de l'ennemi, renferma ses troupes dans les places fortes avec toutes les provisions qu'il put ramasser, détruisit les ponts sur les principales rivières, afin d'embarrasser la marche d'Édouard et rompre l'ensemble de ses opérations ; ce système de défense, savant pour l'époque, fut inventé par un prince qui ne parut jamais à la tête des armées ; c'est ainsi que le régent attendit les Anglais, résolu de s'enterrer sous les débris de la monarchie.

Édouard s'avança rapidement en France et parcourut des contrées qui offraient encore les traces de ses premiers ravages ; elles étaient sans culture et abandonnées des habitans ; personne ne se présenta pour lui en disputer la triste possession ; le nouveau mode de guerre adopté par le dauphin ne l'effraya pas d'abord, et peut-être aurait-il forcé son ennemi à se soumettre en l'affamant dans les places fortes, s'il ne se fût lui-même privé des dernières ressources qu'offrait le pays en le ruinant entièrement : faute qui n'était pas

seulement de son siècle, car on n'a cessé de la commettre dans des temps plus modernes. Édouard amena ses chiens et ses faucons pour se livrer au plaisir de la chasse, tout en suivant les opérations militaires ; il voulait prouver par-là le peu de cas qu'il faisait des Français : les historiens anglais (Hist. univ., vol. xxx, pag. 441) avouent qu'il manqua d'être pris dans une de ces parties de chasse auprès de Sens. Il dévasta la Champagne, et, comme il était décidé plus que jamais à se faire reconnaître roi de France, il voulait être sacré à Reims ; il arriva devant cette ville qu'il regardait comme une conquête facile ; mais les habitans, animés tous du même esprit, avaient résolu de périr sur les remparts plutôt que de tomber au pouvoir d'un prince inhumain et d'assister à son prétendu sacre ; Jean de Craon, archevêque de Reims, aussi bon Français que vertueux prélat, excitait leur zèle, soutenait leur courage par son exemple et ses exhortations ; les sires de Carenci, de Delort, de Porcien, les guidaient dans les sorties qu'ils faisaient toujours avec succès. Pendant deux mois le monarque anglais livra d'inutiles assauts ; la brèche était toujours défendue par les hommes de toutes les conditions, la plupart s'y firent tuer ; les cadavres de ces généreux citoyens servaient de

retranchemens à leurs compatriotes. Édouard, ayant essuyé une perte notable devant les remparts de la ville sainte, leva le siège en courroux et porta sa rage jusque sous les murs de Paris ; il y trouva la même résistance qu'à Reims ; il dirigea l'attaque contre les palissades qui entouraient les faubourgs, on le repoussa vigoureusement ; l'élite de ses troupes fut très-maltraitée : il perdit dans un seul jour 1,500 hommes ; la nuit seule fit cesser le combat. Après cet échec, Édouard fit une grande promotion de chevaliers, comme s'il avait remporté un avantage marquant ; il voulait, en agissant ainsi, détruire dans l'esprit de ses soldats la fâcheuse impression que produit un revers ; et, à la lueur des flambeaux, il donna l'accolade aux écuyers qui avaient montré le plus d'ardeur à l'assaut des palissades ; il désirait comprendre dans le nombre son écuyer d'honneur, Colart d'Amberticourt ; mais celui-ci refusa cette distinction, disant qu'il ne pouvait plus retrouver son casque, qu'un soldat français avait abattu durant l'action : ce qui prouve que le casque était la pièce la plus essentielle de l'armure, et indispensable pour recevoir l'ordre (Froissard, liv. 1, col. 242). Pendant ces hostilités le dauphin ne cessait d'offrir à son ennemi de faire la paix, mais à des condi-

tions moins dures que celles du traité de Londres ; la France ainsi que le régent regrettait son roi, et faisait sans cesse des vœux pour sa délivrance. Édouard se montrait inflexible, et recevait chaque jour des échecs qui l'aigrissaient davantage ; il est à remarquer qu'il ne fit trêve à ses dévastations qu'à l'occasion des fêtes de Pâques ; il semblait écouter la voix de la religion pendant trois jours, et méconnaissait le reste de l'année celle de la justice et de l'humanité. Après ces fêtes, voulant affamer la capitale, il se porta dans la Beauce, dont les grains alimentaient Paris ; il assiégea Chartres, mais il fut courageusement repoussé par les habitans : en vain les envoyés du régent vinrent-ils le trouver de nouveau dans son camp, il se montra toujours inexorable, et les renvoya même avec dureté. Quelques jours après, un orage terrible éclata sur son armée ; la foudre, les éclairs, un vent impétueux suivi de torrens de pluie, semblaient annoncer l'anéantissement de la nature entière ; les hommes, les chevaux, terrassés par les bourrasques, roulaient pêle-mêle ; les tentes déchirées étaient enlevées et portées par l'aquilon à des distances considérables ; en quelques heures les divisions anglaises furent dans un désordre complet. Que l'on se reporte à l'époque où cet événement se passait, que l'on

songe aux idées superstitieuses qui dominaient alors la société entière, et l'on ne trouvera pas ridicule de croire, avec les écrivains de ce siècle, qu'Édouard épouvanté par cet orage, croyant y voir une punition du ciel, qui protégeait la France, fit vœu d'accepter les propositions de paix faites par le dauphin. Ajoutons aussi que peut-être il fut charmé de trouver un prétexte plausible à tous les yeux pour renoncer à une expédition dans laquelle son honneur était engagé, mais dont le résultat devait être fatal à sa gloire. Il nomma enfin des commissaires, qui s'abouchèrent dans le village de Bretigni, près Chartres, avec Charles de Montmorenci et le sire de Boucicaut pour traiter de la paix, que le roi d'Angleterre appelait *son vœu*.

Après de longs pourparlers pendant lesquels Édouard se rapprocha de Calais en continuant les hostilités, on conclut, le 8 mai 1360, le traité de Bretigni. Quelque désavantageux qu'il fût, il l'était moins que celui de Londres; Édouard renonçait pour toujours à ses prétentions sur la couronne et sur les provinces de Normandie, du Maine, de la Touraine, de l'Anjou, possédées par ses ancêtres et qu'il réclamait depuis long-temps; on lui céda à titre de propriété le Poitou, la Saintonge, le Pon-

thieu, le Limousin, le Querci, le Périgord, le Rouergue, l'Agénois, Calais, et de plus trois millions d'écus d'or (près de 38 millions), pour la rançon de Jean (1); Édouard y gagnait le tiers du royaume et une somme énorme, mais la France recouvrait son roi, dont l'absence seule avait été la cause de tant de maux.

Jacques de Bourbon devait être un personnage bien important, car sa mise en liberté fut l'objet d'une clause particulière d'après laquelle Édouard ne laissait rentrer en France le comte de la Marche, que dans la ferme conviction que le traité serait exécuté dans toute sa teneur: « et parce que nous savons bien de vérité que notre cousin messire Jacques de Bourbon a toujours rendu peine que accord fût fait entre nous et notre frère de France, nous le délivrons, mais que le traité soit tenu ainsi que nous espérons qu'il le sera. » (Traité de Bretigni).

Le comte de la Marche quitta l'Angleterre après une captivité de quatre ans: il arriva à Paris avec le roi; il eut à traverser des contrées ravagées, incultes et désolées; malgré ses revers,

(1) Un prisonnier devenait une propriété sacrée; on la vendait et la revendait; Édouard avait acheté le roi Jean à Denis de Morbec, pour 10,000 francs; il le revendait à la France 38 millions.

Jean II fut reçu avec enthousiasme dans sa capitale, mais honteux de coûter si cher à ses sujets, il ne partageait pas la joie publique; les Français, si grands dans leurs élans, oubliaient ses fautes pour ne songer qu'à ses malheurs, ils l'accueillirent avec les plus touchantes démonstrations d'amour; c'était un père qui rentrait au milieu de ses enfans après un long exil; la prospérité isole les hommes, les rend indifférens, mais les malheurs communs les réunissent, les Français ne formaient plus alors qu'une seule et même famille; ils ne s'en tinrent pas à des acclamations bruyantes pour prouver au roi leur dévouement; leur générosité fut attestée par des faits positifs. La ville de Paris fit présent à Jean II d'une quantité considérable d'argenterie, qui fut transformée sur-le-champ en monnaie. Le Languedoc, qui avait déjà payé au dauphin de riches subsides, envoya de nouveau 4 millions; la Bourgogne et la Champagne en fournirent chacune 2; les provinces même cédées à l'Angleterre par le traité de Bretigni envoyèrent leurs quotes-parts; est-il quelque chose de plus admirable? A tous ces dons généreux vinrent s'unir des offrandes particulières.

Jacques de Bourbon s'était appauvri dans les guerres d'Édouard; il devait rendre ses fiefs du

Ponthieu, et compter une forte somme pour sa rançon; il sacrifia les domaines qui lui restaient encore, et donna au roi 2 millions (1). Charles de Montmorenci, désigné pour aller à Londres servir d'otage avec d'autres seigneurs (2), vendit son hôtel, ainsi que la majeure partie de son patrimoine, et fournit pour la rançon du roi 2,500,000 francs (3), la famille de Couci contribua pour autant; mais ces transports de joie auxquels chacun s'abandonnait pour concourir au bien général, devaient

(1) Jacques de Bourbon ne laissa point de biens; il consacra au service de l'État tout ce qu'il possédait; mais son fils Jean II épousa l'héritière de la riche maison de Vendôme, et releva ainsi sa famille.

(2) Ces otages étaient : Philippe d'Orléans, frère du roi; les ducs de Berri, de Bourbon, et d'Alençon; les princes du sang Jean d'Étampes, Gui de Blois; les sires de Saint-Paul, d'Harcourt, de Porcien, de Brienne, le dauphin Viennois, Charles de Montmorenci, Enguerrand de Couci, Bonaple de Rougé, de Roye, de Préaux, d'Estouteville, de Latour-d'Auvergne. Outre ces seigneurs, Jean donnait les deux plus notables bourgeois des villes de Paris, de Rouen, Lyon, Tours, Sens, Orléans, Troyes, Amiens, Beauvais, Arras, Toulouse, Orléans, Tournay, Caen, Saint-Omer, Lille et Douai.

(3) L'Art de vérifier les dates. — Duchesne, Histoire des Montmorenci.

être empoisonnés par l'exécution même de ce malheureux traité de Bretigni, et cette exécution n'était pas facile.

Le peuple et la noblesse des provinces cédées à l'Angleterre regardaient ce changement de domination comme le malheur le plus notable : « Sire, vous ne réglez plus sur nos biens, écrivaient les habitans de la Rochelle, mais vous réglez toujours sur nos cœurs. » A Abbeville, un riche bourgeois nommé Ringois, fort considéré de ses compatriotes, refusa de faire servir son influence à consolider la domination anglaise; on l'enleva afin de le conduire à Douvres; on le plaça debout sur le parapet d'une tour qui dominait la mer : « Reconnaissez - vous pour maître Edouard III ? » lui cria-t-on. Ringois, suspendu entre le ciel et l'océan, répondit : « Non, je ne reconnais pour maître que Jean de Valois. » Il fut à l'instant précipité dans les flots. (Hist. des mayeurs d'Abbeville. Rapin-Thoyras.)

La répugnance que les Français montraient pour la domination étrangère était si prononcée, qu'elle frappa tous les esprits. On conseilla au roi d'en profiter pour se soustraire à l'entière exécution d'un traité arraché par la force des circonstances; Jean II refusa de suivre cet avis. C'est dans cette circonstance qu'il fit cette ré-

ponse sublime : « Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait toujours habiter le cœur des rois. » Il fallait donc pour faire exécuter ce traité de Bretigni, employer un homme environné de l'estime publique, qui fût à la fois courageux, et d'une réputation sans tache. Le roi choisit Jacques de Bourbon, qui le premier avait donné l'exemple de la soumission; il s'était démis sans murmurer de la possession du Ponthieu, dont Philippe de Valois l'avait gratifié pour prix de ses services. Le comte de la Marche se prépara à remplir son triste ministère, il lui fallut toute la force de caractère dont il était doué pour surmonter les innombrables difficultés qu'offrait une pareille mission; son extrême bonté, la douleur qu'il éprouvait lui-même et qu'il ne pouvait cacher, rendaient encore plus vifs les regrets des peuples. Des milliers d'Anglais durent la vie à la magnanimité du comte de la Marche, qui les protégea contre la fureur des habitans que l'idée de ne plus être Français transportait de fureur.

Il était de la destinée de la France de ne point voir d'interruption à ses maux, et il était de la destinée de Jacques de Bourbon d'être appelé à y remédier; à peine la paix fut-elle conclue avec l'Angleterre, que le royaume fut affligé d'une

nouvelle calamité d'autant plus singulière qu'elle devait sa naissance à la cessation d'une autre calamité, la guerre.

Les Valois, voulant étayer leur autorité mal affermie, avaient pris à leur service de nombreuses bandes étrangères, et ce nouveau système, établi sur des bases fixes, fut une des principales causes des désastres que la France essuya dans les quatorzième et quinzième siècles. Jamais on n'avait eu à déplorer de semblables revers lorsque la défense de l'État était exclusivement confiée aux troupes féodales unies à celles des communes; non-seulement il fallait payer fort cher ces soldats mercenaires, il fallait encore trouver une occasion toute prête pour les employer lorsque les hostilités cessaient; ces occasions manquaient souvent, et comme la convention passée avec eux ne se combinait pas toujours très-bien avec la durée de la guerre, il en naissait des contestations fort vives, souvent même l'État ne pouvait remplir les engagements pris avec eux; alors ces étrangers cherchaient un dédommagement dans le pillage des campagnes; c'est ce que l'on avait vu sous le règne de Philippe-Auguste, et c'est ce qu'on vit encore après la traité de Bretigni. Les bandes étrangères se mutinèrent, s'agglomérèrent avec les

soldats français salariés, et avec plusieurs compagnies anglaises; car Édouard était aussi embarrassé des siennes que Jean II. Cette réunion forma au milieu du royaume une puissance d'autant plus redoutable, que la noblesse, la seule barrière qu'on aurait pu lui opposer, se trouvait presque anéantie par les pertes qu'elle venait d'essuyer. Le sol de la France déjà si maltraitée fut livré à la fureur de ces barbares, qui se renforcèrent des débris de la Jaquerie.

Charles-le-Mauvais, à qui la paix venait d'enlever un puissant allié, soutenait secrètement de tout son pouvoir ces devastateurs; son génie malfaisant saisissait les moindres occasions qui s'offraient pour faire du mal à la France. Il éleva de nouvelles prétentions sur la Bourgogne, la Champagne et la Brie. Il s'unit étroitement au chef principal des bandes, le fameux Arnaud Cervolle, seigneur de Châteauvilain, un des personnages les plus singuliers du quatorzième siècle; il était Gascon (Mézerai le fait mal à propos Bourguignon), on l'avait surnommé l'archiprêtre parce qu'il possédait une archiprêtrise, quoiqu'il fût marié et chevalier; mais on voyait souvent des laïcs jouir de bénéfices ecclésiastiques. Cervolle fut pendant vingt ans l'effroi des papes, qu'il allait rançonner dans la ville

d'Avignon, et l'arbitre des princes de l'Europe, auxquels il vendait le service de ses compagnies. En 1356 il se mit à la solde du roi de France, et combattit vaillamment à côté du prince à la bataille de Poitiers. Dix ans plus tard il prêta des sommes considérables au duc de Bourgogne, qui dans ses actes lui donnait le titre de *son conseiller* et de *son compère*.

Jean II en rentrant en France se trouvait dans la plus fâcheuse position; elle devait être bien critique, puisqu'il fut réduit à demander à Édouard des secours pour défendre le royaume contre les bandes dévastatrices; mais Plantagenet se réjouissait trop de l'embarras de son rival pour lui tendre une main secourable; il se contenta de prendre des mesures pour garantir les provinces qu'il venait d'acquérir. Le roi, dans ce danger pressant, ne vit que Jacques de Bourbon capable de sauver l'État; il lui manda ses intentions à Montpellier, où le comte de la Marche se trouvait alors, exécutant avec Chandos, l'un des commissaires anglais, quelques articles de la dernière paix. Jean II mettait entre ses mains les destinées de l'État; mais il ne lui envoyait ni troupes ni argent, il laissait à son crédit particulier le soin de créer des ressources. Le roi se rappelait la promptitude avec laquelle Jacques

de Bourbon avait levé une armée en 1345, dans le Midi, lorsque le prince de Galles y avait fait une excursion.

Le comte de la Marche se mit aussitôt en mesure de justifier la confiance du monarque, il fit un appel à la noblesse, et quoique les ressources de la France fussent épuisées par vingt ans de guerres consécutives, son nom sut encore réunir tout ce qui était en état de porter les armes; Froissard dit à cette occasion (liv. 1, ch. 214.) : « Messire Jacques de Bourbon était moult bien aimé du royaume de France, et chacun obéissait à lui très-volontiers. »

L'Agenois fut désigné comme rendez-vous général; le comte s'y rendit avec 400 chevaliers qu'il avait levés dans le Languedoc, de là il passa dans le Forez, dont une de ses sœurs était souveraine; ses exhortations, son activité, grossirent encore le nombre des bannerets: enfin, après deux mois d'efforts et de peines, il se trouva à la tête de 10,000 hommes, ce qui était prodigieux dans des circonstances si difficiles. Cette petite armée se croyait invincible ayant à sa tête un pareil chef; l'expédition eut cela de particulier, qu'elle se fit sous les bannières du comte de la Marche, simple général, qui allait sauver l'État à ses propres

dépens, ayant pour auxiliaires dans cette généreuse entreprise sa famille entière; l'approche des combats réveilla l'ardeur guerrière de Jacques de la Marche, et raffermir son ame que des revers avait ébranlée; il partit d'Agen aux acclamations de tous les habitans, qui le regardaient déjà comme leur libérateur; on lui rendit partout les honneurs réservés au Roi seul.

Les tard-venus, les grandes compagnies (ainsi se faisaient appeler les bandes d'aventuriers), sachant que l'on prenait les mesures les plus énergiques pour arrêter leurs désordres, concentrèrent toutes leurs forces pour lutter avec avantage contre l'armée royale; ils s'assemblèrent à Tournus après avoir pillé la Bourgogne et enlevé 200,000 francs dans le seul château de Jamville; leur armée se trouva forte de 18,000 hommes, tous vieux soldats, aussi braves qu'aguerris; les principaux chefs étaient: Batafol, capitaine gascon, qui se faisait appeler *l'ami de Dieu et l'ennemi de tout le monde*, Gui Dupui, André Méchin, Hennequin, l'Esparre, Baugerand, Breteuil, Lescot, et Robert de la Salle. Leur plan consistait à éviter l'armée du comte de la Marche, à descendre le Rhône, à pénétrer dans le comtat venaissin, pour aller dans Avignon faire leurs complimens au pape et

aux cardinaux, comme ils le disaient eux-mêmes, et obtenir l'absolution de leurs péchés, ce qu'ils finirent par faire et par obtenir.

Le général français exécuta un mouvement rétrograde pour détruire une bande qui s'était formée dans le bas Languedoc, sous le commandement de Cervolle; il l'atteignit au pont Saint-Esprit, et l'attaqua avec son impétuosité ordinaire; après quatre heures de combat il le mit en pleine déroute; il rencontra dans la mêlée l'archiprêtre, le combattit corps à corps et l'abattit d'un coup de lance, mais trop généreux pour donner la mort à un ennemi désarmé, il lui laissa la vie. Pénétré de reconnaissance, Cervolle se voua au service de son magnanime vainqueur, et s'offrit à l'aider de tous ses moyens contre ses anciens compagnons. Le comte de la Marche, sentant le prix de cette conquête, agréa ses offres; il lui confia même un commandement important dans son armée. Après le combat de Saint-Esprit, Jacques de Bourbon remonta le Rhône, en se ménageant l'entrée du Dauphiné en cas de revers; il arriva à Lyon au moment où les grandes compagnies se préparaient à pénétrer dans cette ville: elles se retirèrent aussitôt et allèrent prendre le château de Brignais, à trois lieues de Lyon. Voyant que cette position était redoutable, ils

résolurent de s'y concentrer, et d'observer de là les mouvemens de l'ennemi. Le général français savait fort bien que les tard-venus n'étaient point des ennemis faciles à vaincre, en conséquence il résolut de réunir contre eux toutes ses ressources; il attendit à Lyon l'arrivée de quelques troupes qu'on lui annonçait; enfin, après six jours de repos, il repartit à la tête de 10,000 hommes, ayant avec lui son fils aîné Pierre, les comtes de Forez et de Beaujeu, ses neveux, et l'archevêque de Sens, les comtes de Melun, d'Uzès, de Crussol, les sires de Vienne, d'Albon, de Tournon, de Grolée.

La terreur qu'inspiraient partout les grandes compagnies, empêchait les peuples de se faire une juste idée de leurs forces; car dans leur frayeur les habitans exagéraient d'une manière ridicule le nombre des aventuriers; l'archevêque de Sens assura qu'ils étaient 18,000 : il disait vrai; mais Jacques de Bourbon s'imagina que le prélat, effrayé comme les autres, se méprenait lui-même; il partit dans la ferme conviction que les tard-venus n'étaient point la moitié si nombreux; ceux-ci se mirent en bataille devant le château de Brignais, situé sur une haute montagne; ils en palissadèrent les approches, de telle sorte que la position devint inexpugnable

de tout côté; leurs chefs, hommes consommés dans l'art de la guerre, sentirent la nécessité de déployer tous leurs moyens, et même de recourir à la ruse pour se mesurer avec l'armée qu'on envoyait contre eux, armée redoutable par sa composition et marchant sous les ordres d'un général célèbre; ils firent les dispositions les plus savantes, et ramassèrent sur le haut de la montagne une grande quantité de cailloux, de grosses pierres, ou des quartiers de rochers; pour mieux tromper les Français sur le véritable état de leurs forces, ils ne mirent ostensiblement en bataille que 6,000 des leurs, cachant le reste dans les bâtimens du château et dans les ravins: cette position ressemblait beaucoup à celle de Poitiers.

Jacques de Bourbon partit avec sa petite armée, qui paraissait enflammée de l'ardeur la plus vive; il envoya plusieurs chevaliers reconnaître l'ennemi. Ces chevaliers s'acquittèrent mal de leur mission; ils se contentèrent de reconnaître la position de front, sans la tourner, sans fouiller les lieux circonvoisins; ils vinrent dire au général que le nombre des tard-venus ne s'élevait pas au-dessus de 6,000 hommes; ce rapport raffermir le prince français dans l'idée que l'archevêque de Sens se trompait en croyant qu'ils fussent 18,000. Après une course de trois heures

il arriva lui-même en vue de l'ennemi, et trouva le rapport des chevaliers exact; il fit alors les dispositions nécessaires pour forcer l'ennemi dans son poste; l'ardeur martiale des Français les poussait à attaquer de front, nulle considération ne les arrêtait: il semblait que leur honneur y fût attaché. Cette manière de voir, qui tenait aux idées chevaleresques du temps, avait fondé leur gloire, elle fut aussi la cause de leurs revers dans les occasions les plus notables: elle existait dans toute sa force lors de l'expédition de Brignais, et le chef qui se serait écarté de la marche qu'elle avait tracée aurait perdu la confiance de ses soldats.

C'est dans cet esprit de présomption que Jacques de Bourbon se prépara à livrer un assaut général à la montagne; les difficultés locales n'étaient pas un obstacle pour arrêter la fougue des barons français. Voyant que le terrain offrait quelque accès par le centre il dirigea son attaque principale de ce côté; il détacha une division peu considérable pour tourner le flanc droit. Les tard-venus avaient l'avantage de voir les dispositions que l'on prenait pour les forcer dans leurs retranchemens, et pouvaient suivre les moindres mouvemens de l'armée royale; les archers, comme troupe légère, commencè-

rent à gravir par le centre, tandis que les nobles s'étendaient sur l'aile droite, soit pour protéger l'avant-garde, soit pour prendre le château de Brignais par le revers de la hauteur; les archers montèrent avec ardeur, accompagnés d'une foule de chevaliers qui, malgré leur pesante armure, suivaient l'avant-garde dans l'espoir de partager l'honneur de porter les premiers coups; les palissades avancées furent enlevées, tout ce qui les défendait tomba sous le fer des vainqueurs; la sommité était déjà menacée, lorsque les tard-venus firent rouler sur la surface entière de la montagne une énorme quantité de cailloux et de quartiers de rocher; et, comme la pente était fort rapide, la chute de ces pierres en avait plus de force; en peu d'instans le rocher fut balayé, les assaillans, entraînés par ces blocs, vinrent tomber mutilés au milieu des dernières divisions restées en observation au bord de la plaine: ces divisions avaient été mises elles-mêmes dans une espèce de désordre par cette pluie de cailloux. Le comte de la Marche ne s'attendait pas à ce genre de combat; sa valeur et sa prudence ne pouvaient parer de semblables coups; il changea de disposition avec une promptitude incroyable, forma son armée en colonne serrée, et dirigea sa marche vers le flanc droit du pla-

teau ; ce chemin paraissait mener à un débouché qui conduisait à Brignais par un long circuit ; il rasa le plus qu'il lui fût possible le pied du rocher, afin que les pierres qui ne cessaient de rouler passassent par dessus la tête de ses soldats. L'armée, animée de l'esprit de son chef, ne vit dans l'échec qu'elle venait d'éprouver qu'un motif de plus pour redoubler d'ardeur afin de se venger des affronts qu'elle avait reçus ; elle s'engagea dans un terrain pierreux, inégal, coupé par des ravins, couvert de bouquets d'arbres, et dont la direction semblait mener au château ; ce qui encouragea les Français à redoubler d'efforts pour surmonter les obstacles qui devenaient de plus en plus difficiles : à peine eurent-ils marché une heure qu'ils se trouvèrent entourés de tous côtés par les tard-venus cachés dans les ravins, et qui se levèrent ensemble en poussant des cris affreux. Jacques de Bourbon, voyant qu'il était tombé dans un piège, ne songea plus qu'à s'en tirer et s'y prépara fort habilement ; rappelant tout son sang-froid, contenant la fureur qui l'animait, il parvint à inspirer à ses soldats la résolution qui devenait indispensable pour sortir de ce mauvais pas ; il exécuta un mouvement oblique afin de gagner un espace de plaine assez étroit, mais qui pouvait suf-

fire cependant à la formation et au déploiement de ses escadrons ; il y arriva après des efforts inouïs, non sans avoir perdu beaucoup de monde ; les ennemis qui le harcelaient y arrivèrent avec lui : il fit face de tous côtés ; sa cavalerie, plusieurs fois rompue, se forma de nouveau, alors le choc devint plus terrible ; l'acharnement égal dans les deux partis rendait la lutte effroyable. Jacques de Bourbon se porta à l'endroit où le danger paraissait le plus pressant, repoussa les assaillans, et contint lui seul des flots d'ennemis ; mais son cheval fut tué dans ce moment, ses armes étaient brisées, il se défendait péniblement contre une foule de soldats qui se disputaient sa personne : enfin il parvint à remonter un autre destrier, et sur-le-champ il rétablit le combat. Déjà les tard-venus, effrayés de la perte immense qu'ils avaient faite, déterminaient leur mouvement de retraite, lorsque la division de 6,000 hommes demeurée en bataille sur le plateau se précipita comme un torrent dans cette plaine ; les chevaliers se trouvèrent alors en présence de nouveaux assaillans, qui relevèrent le courage de leurs compagnons : le combat devint plus opiniâtre et la retraite plus difficile. Le comte de la Marche semblait se multiplier, son courage étonnait même ses adversaires, les plus

audacieux des hommes ; son exemple soutint long-temps ses soldats exténués de fatigue, tous se serrèrent autour de ce vaillant chef ; son fils et ses deux neveux, âgés de vingt ans, prenaient de lui les premières leçons de valeur : ils tombèrent tous trois percés de mille coups. Jacques de Bourbon lui-même, privé de son épée et de sa hache, qu'il avait brisée sur les casques des tard-venus, ne se défendait plus qu'avec son gantelet de fer ; il fut atteint de toute part et reçut de larges blessures, enfin il chancela et tomba au milieu des chevaux ; les routiers se précipitèrent sur son corps expirant, le regardant comme le trophée le plus glorieux de leur victoire. Les bannerets le disputèrent avec fureur, se rallièrent autour de leur général inanimé, et forcèrent les tard-venus à renoncer à cette précieuse conquête ; ceux-ci, fatigués d'une lutte dans laquelle ils avaient perdu la moitié des leurs, se décidèrent à laisser les Français continuer leur retraite : ils se retirèrent dans le château de Brignais, satisfaits de s'être débarrassés du seul homme qui pouvait les anéantir.

Après ce rude combat dans lequel les Français avaient été accablés mais non vaincus, les bannerets ramenèrent les débris de l'armée dans un tel ordre qu'on n'osa pas inquiéter leur marche ;

ils portèrent sur des boucliers Jacques de Bourbon et son fils, tous deux horriblement mutilés, mais respirant encore; ce funèbre cortège arriva à Lyon; les habitans de cette grande ville poussèrent des cris de désespoir en voyant le corps défiguré du comte de la Marche, ils lui prodiguèrent des soins inutiles; son fils expira quelques heures après son arrivée; le lendemain, 21 avril 1361, Jacques de Bourbon termina, à quarante-huit ans, une vie glorieuse qui avait été tout entière consacrée à la défense des intérêts les plus sacrés; il avait arrosé de son sang les champs de Créci et de Poitiers, il reçut le coup mortel dans ceux du Brignais, en combattant vaillamment les ennemis de l'État: sa terrible épée ne fut jamais tirée que pour cette noble cause.

La ville de Lyon lui fit de magnifiques funérailles; des pleurs et des gémissemens furent son oraison funèbre; un même tombeau réunit le père et le fils dans l'église des Dominicains.

Il semblait que le malheur poursuivît alors tout ce qui portait le nom de Bourbon; tandis que le comte de la Marche périssait avec son fils en combattant les grandes compagnies, son neveu Louis II, fils de Pierre I^{er}, était retenu par Édouard dans la plus injuste captivité; sa sœur,

reine de Chypre, périssait dans les flammes au siège de Famagouste, et sa nièce Blanche de Bourbon; reine de Castille, recevait à Xérès le poison préparé par les mains de son époux, Pierre-le-Cruel.

Le comte de la Marche fut la tige de la maison régnante; son second fils Jean épousa l'héritière de la maison de Vendôme, et créa cette branche qui donna les Condé et Henri IV, dont Jacques de Bourbon fut le huitième aïeul.

(Voyez, à la fin du volume, 1^o l'origine et la descendance de Jacques de la Marche; 2^o la description de son armure, telle qu'elle existe encore au Musée d'Artillerie de Paris.)

TOME I^{er}.



ADDITIONS

A LA VIE

DE MATHIEU DE MONTMORENCI.

LISTE

DES CHEVALIERS A BANNIÈRES

QUI SE TROUVÈRENT A LA BATAILLE DE BOUVINES.



PHILIPPE-AUGUSTE, se voyant attaqué par une ligue formidable, usa de toute la latitude que lui donnaient les lois féodales. Il admonesta plus de vassaux et d'arrière-vassaux que nul de ses prédécesseurs ne l'avait fait : dans le nombre des admonestés, se trouvaient neuf archevêques, soixante-quatre évêques et trente abbés. Ces ecclésiastiques étaient mandés comme possesseurs de fiefs. Ils déployèrent tous beaucoup de zèle pour faire des levées dans leurs terres, et les envoyèrent à l'armée, en se dispensant toutefois d'y aller eux-mêmes, quoique les constitutions de l'État les y astreignissent; mais depuis deux siècles on était moins rigide, et les évêques usaient de la liberté qu'on leur laissait à cet égard. Cinq seulement prirent part aux combats qui se livrèrent dans la campagne de 1214 :

Philippe de Dreux, évêque de Bauvais ; Robert de Châtillon, évêque de Laon ; Guerin, évêque de Senlis, qui suivirent l'armée de Philippe - Auguste. Deux autres accompagnèrent Louis, fils du roi, agissant dans le Poitou ; ce furent l'évêque de Nîmes et l'évêque du Puy : ce dernier était devenu, en 1213, possesseur du riche fief de Polignac, par la donation que lui en fit Ponce, vicomte de Polignac ; ce seigneur, ayant perdu ses deux fils, s'était retiré dans un cloître.

Les listes que nous donnons ici sont extraites des rôles de plusieurs anciens bans et arrière-bans, dont la minute était conservée à la cour des comptes. Elles furent publiées par Laroque, dans son *Traité du ban et de l'arrière-ban* (édit. in-4° de 1734, p. 47). C'est l'ouvrage le plus profond que l'on ait écrit sur cette matière. Ces listes furent également reproduites par le savant André Duchesne, dans son *Recueil des historiens de France*, t. V, à la suite du poëme *Philippidos*, par Guillaume-le-Breton. Les noms sont écrits d'une manière plus correcte dans Duchesne que dans Laroque ; nous l'avons pris pour guide.

Nota. Le mot latin *dominus*, veut dire *le sire* en langage du moyen âge ; *castellanus*, le châ-

telain. Il y a une très-grande différence entre l'un et l'autre; *dominus Cociaco*, veut dire le sire de Couci, seigneur suzerain de ce fief, et *castellanus Cociaci* n'est que le châtelain ou gouverneur du château de Couci. *Hæres*, veut dire l'héritier d'un fief; c'est le neveu ou le cousin germain d'un sire ou d'une dame qui n'avaient point d'enfans. *Advocatus*, veut dire le tuteur ou plutôt le régisseur d'un fief appartenant à des enfans orphelins en bas âge; il était obligé de marcher avec la chevauchée du fief, pour représenter ses pupilles.

NOMINA

MILITUM FRANCIÆ FERENTIUM BANNERIAS

TEMPORI PHILIPPI AUGUSTI

IN BELLO BOVINENSIS.

HI SUNT MILITES NORMANIÆ

FERENTES BANNERIAS.

Constabularius Normaniam.

Thomas de Homet.

Ingerranus de Homet.

Radulfus Texon.

Fulco Peganellus.

Guillelmus Bacon.

Robertus de Gurius.

Philippus de Vaacé.

Robertus Erneis.

Robertus Marmion.

Robertus de Corciaco.

Guillelmus de Reviens.

Henricus de Bello-Fago.

Joannes de Bruecourt.

NOMS

DES CHEVALIERS A BANNIÈRES

DU TEMPS DE PHILIPPE-AUGUSTE

DANS LA CAMPAGNE DE BOUVINES.

CHEVALIERS NORMANDS PORTANT BANNIÈRES

OU BANNERETS.

Le connétable de Normandie.

Thomas de Homet.

Enguerrand de Homet.

Rodolphe Texon.

Foulques Paguenel.

Guillaume Bacon.

Robert de Gurin.

Philippe de Vassé.

Robert de Tesson.

Robert de Marmion.

Robert de Courcy.

Guillaume de Reviers.

Henri de Beaufou.

Jean de Bruecourt.

Fulco de Alneto.
Henricus de Ferreriis.
Gislebertus de Aquila.
Guillelmus de Planes.
Robertus de Thebovilla.
Richardus de Harecourt.
Dominus Noviburgi.
Joannes de Tornebu.
Galterus Pipardus.
Robertus Bertrann.
Dominus Sanctus-Celerini.
Joannes de Pratellis
Guillelmus de Pratellis.
Guillelmus de Mortuomari.
Cambellanus de Tancarvillæ.
Heres Guillelmi Martelli.
Joannes de Roboreto.
Obertus de Robero.
Henricus de Estovilla.
Thomas de Paveilli.
Richardus de Villequier.
Renaldus de Bosco.
Galfridus de Bosco.
Gilo de Hodenc.
Stephanus de Longocampo.
Robertus de Oisneval.
Petrus de Hotot.

Foulque Aulnay.
Henri de Ferrières.
Gilbert de l'Aigle.
Guillaume de Plaine.
Robert de Thibouville.
Richard de Harcourt.
Le sire de Neubourg.
Jean de Tournebu.
Gauthier Pipard.
Robert Bertrand.
Le sire de Saint-Célerin.
Jean de Préaux.
Guillaume de Préaux.
Guillaume de Mortemart.
Chambellan de Tancarville.
L'héritier de Guillaume Martel.
Jean de Rouvroy.
Obert de Rouvroi.
Henri d'Estouteville.
Thomas de Pavilly.
Richard de Villequier.
Renaud du Bois.
Godefroi du Bois.
Giles de Houdan.
Étienne de Longchamp.
Robert de Oisneval.
Pierre de Hotot.

Nicolaus de Montegniaco.
Ingerranus de Montegniaco.
Simon de Beaussart.
Hæres de Gaci.
Hugo de Colunces.
Guillelmus Crispini.
Roger vicecomes.
Robertus le Borne.
Robertus de Juriaco.
Robertus Malect.
Dominus Croliaci.
Petrus Malevicinus.
Castellanus de Gallione.
Comes de Alençon.
Dominus de Carroges.
Joannes de Tilli.
Guillelmus de Semelli.
Rolandus Tavenel.
Richardus de Argentijs.

MILITES BRITANNIÆ.

Alanus filius comitis.
Guiomar de Leonio.
Herveus de Leon.
Comes Guido de Toarcio.
Paganus de Malostricto.

Nicolas de Montigni.
Enguerrand de Montigni.
Simon de Beaussard.
L'héritier de Gacé.
Hugues de Coulonces.
Guillaume Crépin (du Bec).
Vicomte Roger.
Robert-le-Borgne.
Robert d'Ivry.
Robert de Malet.
Le sire de Creuilli.
Pierre de Mauvoisin.
Le châtelain de Gallion.
Le comte d'Alençon.
Le sire de Carouges.
Jean de Tilly.
Guillaume de Semelis.
Roland Tavenel.
Richard d'Argences.

CHEVALIERS BRETONS.

Alain , fils du comte de Bretagne.
Guiomar de Léon.
Hervé de Léon.
Le comte Gui de Thouars.
Le sire de Malestroit.

Eudo filius comitis.
Joscelinus de Rohan.
Radulphus de Monteforti.
Guillelmus de Monteforti.
Petrus de Loheiac.
Roaldus vicecomes.
Guillelmus de Guirchia.
Andreas de Vitreio.
Galfredus de Filgeriis.
Guillelmus de Filgeriis.
Galfredus Giron.
Alanus de Castro-Giron.
Guillelmus de Albigini.
Juhellus de Meduana.
Oliverius de Dinan.
Joannes de Dolios.
Galfredus Spina.
Oliverius de Tinteniaco.
Herveus de Bellomortario.
Galfredus de Castri Biencii.
Galfredus de Ancenis.
Guillelmus de Cliçon senex.
Guillelmus de Cliçon juvenis.
Guillelmus Richardus de Reuz.
Guillelmus de Roca de Vens.
Guillelmus de Plesseicio.
Bernardus de Machequoleu.

Eudes, fils du comte de Bretagne.

Josselin de Rohan.

Rodolphe de Montfort.

Guillaume de Montfort.

Pierre de Loheac.

.....

Guillaume de la Guerche.

André de Vitré.

Godefroi de Fougères.

Guillaume de Fougères.

Godefroi Girons.

Alain de Château-Girons.

Guillaume d'Aubigné.

Juel de Mayenne.

Olivier de Dinan.

Jean de Dol.

Godefroi de l'Espinay.

Olivier de Tintiniac.

Hervé de Beaumanoir.

Gaufredoi de Châteaubriand.

Gaufredoi d'Ancenis.

Guillaume de Clisson le vieux.

Guillaume de Clisson le jeune.

Guillaume de Raiz.

Guillaume de la Roque de Vens.

Guillaume Duplessis.

Bernard de Machecou.

Haculfus de Radiis.
Oliverus de Roca.
Eudo de Ponte.
Rollandus de Reux.
Galfredus de Hiberic.
Alemannus de Albigni.

MILITES PERTICI.

Guillelmus de Locray.
Guido de Montedulceto.
Guillelmus de Follet.
Fulcherius Quarel.
Guillelmus de Feritate.
Hæres W. de Veteri-Ponte.
Gervasius de Castello.
Hugo de Castello.

MILITES ANDEGAVI.

Seneschalus Andegavus.
Gaufredus de Rupibus.
Balduinus de Rupe.
Amalricus de Credone.
Guido Turpin.
Vicomes Sanctæ Suzannæ.
Bernardus de Feritate.

Haculfus de Raiz.
Olivier de la Roche.
Eude de Pont.
Rolland de Rieux.
Godefroi de Hiberic.
Aubigné.

CHEVALIERS DU PERCHE.

Guillaume de Locray.
Gui de Montdoucet.
Guillaume de Follet.
Foulques Quarel.
Guillaume de la Ferté.
L'héritier du sire de Vieux-Pont.
Gervais Duchâtel.
Hugue Duchâtel.

CHEVALIERS DE L'ANJOU.

Le sénéchal d'Anjou.
Gaud. des Roches (Sablé).
Bodouin de la Roche.
Amalric de Craon.
Gui de Turpin.
Vicomte de Sainte-Suzanne.
Bernard de la Ferté.

Fulco Ribole.
Comes Vindocini.
Guido de Laval.
Paganus de Veges.
Dominus Castri-Gonterii.
Alardus Castri-Gonterii.
Dominus de Montoire.
Guillemus de Silliaco.
Guido Cortenerru.
Fulco de Roy.
Henricus de Musterol.
Girardus Bellajii.
Dominus de Doé.
Dominus Passavant.
Lisiardus Heremita.
Galfredus de Losduno.
Petrus de Brisaio.
Gervasus de Prilliaco.
Hugo de Campochevrier.
Joannes Brueria.
Gaufredus de Vindocino.
Oliverius de Doon.
Aimericus de la Jaille.
Aimericus de Averio.
Galfredus de Paluel.
Galfredus de Gresille.
Renaldus de Insula.

Foulque de Ribol d'Assé.
Le comte de Vendôme.
Gui de Laval.
Payen de Vege.
Le sire de Château-Gonthier.
Alard de Château-Gonthier.
Le sire de Montoire.
Guillaume de Sillé.
Gui de Courtenai.
Foulque de Roy.
Henri de Montureux.
Géral du Bellay.
Le sire de Doué.
Le sire de Passavant.
Liziard d'Hermitte.
Godefroi de Loudun.
Pierre de Brisays.
Gervais de Prenilli.
Eugues de Champverier.
Jean de Bruyères.
Godefroi de Vendôme.
Oliviers.
Aimeric de la Jaille.
Aimeric d'Avoir.
Gaudefroi de Paluel.
Gaudefroi de la Gresille.
Renaud de Lille.

Retroldus de Monteforti.

MILITES TURONES.

Dominus Ambaz

Dominus Montisbasonis.

Bartholomeus Pagani.

Bartholomeus de Insula.

Guillemus de Pressigniaco.

Hugo Bancaio.

Jellanus de Bloz.

Nevellon de Fractavalle.

Joannes de Aleia.

Robertus de Perronanio.

Dominus de Montesoreli.

Dominus de Rupe-Courbon.

Dominus Haiæ.

Guido Genebaldus.

Garnerius Donionio.

Gaudinus de Ramefort.

Hugo de Fontenellis.

Vicomes Brociæ.

Dominus Cluiæ.

Rogerus Paletel.

Heres Calnigniaco.

Guillemus de Mirmande.

Dominus Castri Meliand.

Rotrou de Montfort.

CHEVALIERS DE LA TOURAINE.

Le sire d'Amboise.

Le sire de Montbazou.

Barthélemi Payen.

Barthélemi de l'Isle.

Guillaume de Pressigni (Saint-Maure).

Heugues de Bançay.

.....

Nevelle de Freteval.

Jean d'Alés.

Robert de Pronay.

Le sire de Montsorau.

Le sire de la Roche-Courbon.

La sire de la Haie.

Gui de Guénant.

Garnier Donjon.

Gaudin de Ramfort.

Heugues de Fontenelle.

Vicomte de Brosse.

Le sire de Cluix.

Roger Paletel.

L'héritier de Chauvigni.

Guillaume de Mirmande.

Le sire de Château-Melliand

Guillemus de Montlion.
Guillelmus Turpinus.
Dominus Pruliaci.

MILITES PICTONES.

Vicecomes Castri Airaldi.
Radulphus de Mortuomari.
Comes Augi.
Comes Marchiæ.
Galfredus de Lusignem.
Joanes Castancarius.
Guillelmus de Malolione.
Guillelmus de Asperomonte.
Guillelmus de Soldaio.
Salvaricus Altanosa.
Rogo de Coé.
Rolandus de Monterevel.
Petrus Achardi.
Galfredus de Feritate.
Theobaldus de Matefelon.
Galfredus Godeschal.
Patricius de Chaorce.
Dominus Santi-Michaëlis.
Hugo Ridel.
Guillelmus de Erecio.
Simon de Saman.

Guillaume de Montléon.
Guillaume Turpin.
Le sire de Preuilly.

CHEVALIERS DU POITOU.

Vicomte de Châtelleraut.
Rodolphe de Mortemart.
Comte d'Eu.
Comte de la Marche.
Godefroi de Lusignan.
Jean Chastenier.
Guillaume de Mauléon.
Guillaume d'Aspremont.
Guillaume de Souday.
Savarin d'Antenoise.
Roger de Coué.
Roland de Montrevel.
Pierre Achard.
Godefroi de la Ferté.
Théobald de Matefelon.
Godefroi Godeschal.
Patrice de Chource.
Le sire de Saint-Michel.
Hugues de Ridel.
Guillaume de Ercé.
Simon de Saman.

Guillelmus de Meriaco.
Simon Minguet.
Renaldus Perate.
Dominus Montemorillon.
Guillelmus de Azayo.
Dominus Lochiarum.

MILITES ALTREBAT.

Dominus Lugdunensis.
Hugo de Maloalneto.
Radulphus Plouquet.
Michael de Harmes.
Eustache de Novilla.
Robertus de Beloës.
Alardus de Crosilles.
Castellanus de Bellomar.
Guido de Chaumont.
Guillelmus de Attrebatii.
Ingerranus de Hesdino.
Hæres de Carenci.
Castellanus de Attrebatii.
Castellanus de Lens.
Dominus de Houden.
Hugo de Hanet.
Joannes de Longueval.
Advocatus Morinensis.

Guillaume de Meri.

Simon Minguet.

.....

Le sire de Montmorillon.

Guillaume de Azay.

Le sire de Loches.

CHEVALIERS ARTÉSIENS.

Le sire de Leuse.

Hugues de Malaunoy.

Rodolphe Plouquet.

Michel de Harmes.

Eustache de Neuville.

Robert de Belon.

Alard de Crousilles.

Le châtelain de Bellemare.

Gui de Chaumont.

Guillaume d'Arras.

Enguerand de Hesdin.

L'héritier de Carenci.

Le châtelain d'Arras.

Le châtelain de Lens.

Le sire de Houden.

Hugues de Hanet.

Jean de Longueval.

L'avoué de Theroneune.

Dominus Osiaci.

MILITES VIROMANIÆ.

Robertus de Tornella.
Radulphus de Tornella.
Albertus de Hangest.
Helinus de Vavrin.
Radulphus Stratis.
Radulphus de Roia.
Hugo de Bova.
Robertus de Bova.
Ingerranus de Bova.
Galterus de Helliaco.
Castellanus de Peronna.
Hæres de Hangest.
Castellanus de Noviom.
Radulphus de Claramonte.
Radulphus de Pratellis.
Gilo de Marches.
Baldimus de Bellovidere.
Barthelemi de Roie.
Gauterius de Avenis et frater ejus.
Radulphus Flamingus.
Castellanus Nigella.

Le sire d'Oisi.

CHEVALIERS DU VERMANDOIS.

Robert de la Tourette.
Rodolphe de la Tourette.
Albert de Hangest.
Hélie de Varrin.
Rodolphe d'Estrées.
Rodolphe de Roie.
Hugues de Boves.
Robert de Boves.
Enguerrand de Boves.
Gautier de Helly.
Le châtelain de Péronne.

Le châtelain de Noyon.
Rodolphe de Clermont.
Rodolphe de Préaux.
Giles des Marches.
Baudouin de Beauvoir.
Barthélemi de Roie.
Gautier d'Avenes et son frère.
Rodolphe Flamand.
Le châtelain de Nesle.

MILITES COCIACI.

Ingerranus de Cociaco.
Thomas de Cociaco.
Robertus de Cociaco.
Radulphus Sarto.
Castellanus de Cociaci.
Alanus de Rociaco.
Clarembaldus de Montchablon.
Fulcandus de Brisiaco.
Joannes de Montgumbert.
Herveus de Buzenci.
Guido Villariis.
Joannes de Tor.
Radulphus de Castro.
Hæres de Petraponte.
Albericus de Buissi.
Radulphus de Eseri.
Joannes de Colduno.
Anseldus de Ronquerolles.
Manasserus de Melleto.
Petrus Melliaco.
Castellanus Beluaci.
Zelonarius Beluacencis.
Radulphus de Gif.
Galterus de Tirel.

CHEVALIERS DE LA SIRERIE DE COUCI.

Enguerrand de Couci.
Thomas de Couci.
Robert de Couci.
Rodolphe du Sart.
Le châtelain de Couci.
Alain de Rouci.
Clerambaud de Montchablon.
Foulques de Brisai.
Jean de Montgonbert.
Hervé de Buzenci.
Gui de Villars.
Jean-le-Tor.
Rodolphe de Castel.
L'héritier de Pierre-Pont.
Alberic de Bussi.
Rodolphe.
Jean de Condé.
Anselme de Roncherolles.
Manasses de Mello.
Pierre de Milli.
Le châtelain de Beauvais.
.
.
Gauthier de Tirel.

Hæres de Argiis.
Comes Bellimontis.
Baldimus de Remis.
Rogerus de Rosaio.
Dominus Montis Acuti.

MILITES WLCASSIN.

Joannes de Tria.
Joannes de Gisoreio.
Joannes de Montecheverel.
Hugo de Caluomonte
Guido de Rupe.
Guido Malivicini.
Robertus de Pinquegni.
Petrus de Diviteburgo.
Matheus de Montemomoriaco.
Buticularius Silvanectensis.
Hæres de Ponte-Sancti-Maxentii.
Philippus de Nantolio.
Guillelmus de Cornillon.
Galterus de Alneio.
Guido Nantolio.
Guilaumus de Barris.
Joannes de Barris.
Odo de Barris.
Petrus de Barris.

Héritier d'Argy.
Comte de Beaumont.

.....

Roger de Rosay.
Le sire de Montaigu.

CHEVALIERS DU VEXIN.

Jean de Trie.
Jean de Gisors.
Jean de Montrevel.
Hugues de Chaumont.
Gui de la Roche.
Gui de Mauvoisin.
Robert de Piquigni.
Pierre de Richebourg.
Mathieu de Montmorenci.
Boutillier de Senlis.
L'héritier de Pont-St.-Maxence.
Philippe de Nanteuil.

.....

Gauthier de Alnay.
Gui de Nanteuil.
Guillaume des Barres.
Jean des Barres.
Eudes des Barres.
Pierre des Barres.

Guillelmus Barris juvenis.
Hugo de Marolio.
Balduinus Bretel.
Gilo d'Acio.
Gantenus de Santus-Dionisius.
Robertus de Pissiaco.
Simon de Pissiaco.
Robertus Pissiaco juvenis
Dominus Caprosæ.
Castellanus Neelfæ.
Comes Suession.
Dominus Montisfortis:
Joannes Bolenvillierus.
Guillelmus de Garlanda.
Joannes Beliard.
Vicomes Meledun.
Vicomes Corboli.
Balduinus Corbolio.
Milo Corcicio.
Fericus de Bronaio.
Rogerus de Cauda.
Hugo Pompona.
Guillelmus Prunelé.
Paganus Sanctus-Yon.
Ansellus Bolanvillier.
Joannes Aurelianus.
Thomas de Brueriis.

Guillaume des Barres jeune.
Hugues de Mareuil.
Baudouin de Breteuil.
Giles d'Aci.
Gautier de St.-Denis.
Robert de Poissi.
Simon de Poissi.
Robert de Poissi jeune.
Le sire de Chevreuse.
Le châtelain de Neauphle.
Le comte de Soissons.
Le sire de Montfort.
Jean de Boulenvilliers.
Guillaume de Garlande.
Jean Béliar.
Vicomte de Melun.
Vicomte Corbeil.
Bodoin de Corbeil.
Milon de Courci.
Feri de Bronay.
Roger de la Queue.
Hugues de Pompone.
Guillaume de Prunelé.
Payen de St.-Yon.
Anseau de Boulainvilliers.
Jean d'Orléans.
Thomas de Bruyères.

Comes Bari super Sequanam.
Hugo de Magduno super Ligerni.
Joannes de Baugenciaco.
Robertus de Cortenaio.
Henricus Marescallus.
Adam de Bellomonte.
Guillelmus Milliaco.
Galterus de Nemosio.
Galcherus de Jouig.
Stephanus de Sacrocæsaribus.
Guillelmus de Tornello.
Petrus Bellovillari.
Iterus Tociaco pater.
Droco de Melloto pater.
Petrus de Jouigniaco.
Guillelmus Cortenaio.
Bochardus de Vendrovre.
Comes Altisiodorensis.
Guillelmus de Melloto.
Dominus Sellonano.
Vicomes de Sancti-Florentii.
Guido de Meleigny.
Bartholomeus de Poleigni.
Poncius de Monte-Sancti-Joannis.
Dominus Rubeius-Montis.
Hugo de Sancto-Mauricio.
Joscelinus de Avalone.

Le comte de Bar-sur-Seine.
Hugues de Mung-sur-Loire.
Jean de Beaugenci.
Robert de Courtenai.
Henri Maréchal.
Adam de Beaumont.
Guillaume de Milli.
Gautier de Nemours.
Gaucher de Joigni.
Étienne de Sancerre.
Guillaume de Tournelle.
Pierre de Beauvilliers.
Itier de Toccy père.
Dreux de Mello père.
Pierre de Joigni.
Guillaume de Courtenai.
Bouchard de Vandeuve.
Le comte d'Auxerre.
Guillaume de Mello.
Le sire de Ségnelai.
Vicomte de St.-Florent.
Gui de Méligni.
Barthélemi de Poligni.
Ponce de Mont-St.-Jean.
Le sire de Rougemont.
Hugues de St.-Maurice.
Josselin d'Avalon.

Aselinus de Merni.
Dominus de Noiers.
Comes Herve.
Hugo Hulmo.
Odo de Castilione.
Iterus de Frenio.
Senescalus de Progneo.
Chauderon de Feritate.

MILITES BURDIGUNDI.

Duc Burgundiæ.
Poncius de Granciaco.
Bernardus de Montebarri.
Dominus de Vergi.
Dominns de Monte Sancti-Joannis.
Galterus de Sumbrenon.
Dominus de Sanz.
Dominus de Trichatel.
Dominus de Til.
Comitissa Cabilon.
Comes Masticonii.
Comes de Forez.
Comes de Bellojoco.
Herveus de Safra.
Dominus Bellomonte.
Dominus de Verdun.

.....
Le sire de Noyers.
Comte Hervé.
Hugues de l'Orme.
Odon de Châtillon.
Itier de Fresne.
Sénéchal de Pronay.
De La Ferté Chauderon.

CHEVALIERS BOURGUIGNONS.

Duc de Bourgogne.
Ponce de Grancey.
Bernard de Montbar.
Le sire de Vergi.
Le sire de Mont-St.-Jean.
Gautier de Sombrenon.
Le sire de Saulx.
Le sire de Trichâteau.
Le sire de Til.
La comtesse de Châlons.
Le comte de Châlons.
Le comte de Forez.
Le comte de Beaujeu.
Hervé de Saffres.
Le sire de Beaumont.
Le sire de Verdun.

Hugo de Vergi,
Dominus de Digona.
Guido Severiaco.
Dalmacius de Luzi.
Hugo de Caluomonte.
Roscelinus de Mamberol.
Galonus de Montigni.

MILITES.....

Dominus de Luzi.
Dominus de Melius.
Dominus Pietropertus.

MILITES PONTIVI

Comes Pontivi.
Thomas Sancto-Valeri.
Galterus de Feritate.
Renaudus Ambianis.
Guillelmus de Rehu.
Hugo de Fontanis.
Hugo Boterin.
Galterus de Halecourt.
Hugo de Baloill.
Radulphus de Arreüs.
Radulphus de Croy.

Hugues de Vergi.
Le sire de Digome.
Gui de Severac.
Dalmas de Luzi.
Hugues de Chaumont.
Roscelin de Mamberol.
Galon de Montigni.

SOLDATS DU NIVERNOIS.

Le sire de Luzi.
Le sire de Meluis.
Le sire de Pierrepertuis.

CHEVALIERS DU PONTHEIU.

Le comte de Ponthieu.
Thomas de St.-Valeri.
Gautier de La Ferté.
Renaud d'Amiens.
Guillaume de Réhu.
Hugues de Fontaines.
Hugues de Boterin.
Gautier d'Halecourt.
Hugues de Bailleul.
Rodolphe d'Aragues.
Rodolphe de Croy.

Guillelmus de Belloramo.
Rogo de Beaucham.
Theobaldus de Auxi.
Hugo Champdavenensis.
Joannes Mainerius.

MILITES COMITATUS SANCTI-PAULI.

Comes Sancti-Pauli.
Robertus de Bretel.
Hugo Tacon.
Balduinus de Aria.
Eustachius d'Encre.
Balduinus de Crequi.
Balduinus du Pas.

MILITES CAMPANIÆ.

Garnerus Triangulo.
Milo de Tanqui.
Guilelmus de Monast.
Dominus Montis Mirabilis.
Robertus Miliaco.
Erardus de Brena.
Erardus de Casteneto.
Simon Gienvilla.
Simon de Castrovillani.

Guillaume de Beaurin.
Roger de Beauchamp.
Theobald d'Auxi.
Hugues de Champdavaine.
Jean de Mainièves.

CHEVALIERS DU COMTÉ DE ST.-PAUL.

Le comte de St.-Paul.
Robert de Breteuil.
Hugues Tacon.
Baudouin d'Aire.
Eustache d'Encre.
Baudouin de Créqui.
Baudouin du Pas.

CHEVALIERS DE CHAMPAGNE.

Garnier de Trenel.
Miles
Guillaume
Le sire de Montmirail.
Robert de Milli.
Érard de Braine.
Érard de Chasseney.
Simon de Joinville.
Simon de Châteauvillain.

Philippus de Planci.
Erardus de Villi.
Joanes d'Arciers.
Vicedomius Cathal.
Galcherus de Nantol.
Guillelmus de Nantol.
Comes Joignici.
Comes Brenæ.
Comes Grandisprati.
Galcherus de Remilli.
Nicolaus de Basoches.
Dominus de Rinel.
Robertus de Conde.
Simon de Broies.
Guido de Chappes.
Ogerus de Sancto-Girone.
Galfredus de Vienna.
Odoard de Alneto.
Dominus Asperamonte.
Hugo de Florines.
Renardus de Choisel.
Renardus de Dampetra.
Petrus de Borlemont.
Galfridus de Duelli.
Eustachius de Conflans.
Milo de Caluomontis.
Anulrphus de Cery,

Philippe de Planci.
Érard de Villi.
Jean d'Arcies.
Le vidame de Châlons.
Gaucher de Nanteuil.
Guillaume de Nanteuil.
Comte de Joigni.
Comte de Brienne.
Comte de Grandpré.
Gaucher de Rumilli.
Nicolas de Basoches.
Le sire de Rinel.
Robert de Condé.
Simon de Broye.
Gui de Chappe.
Oger de St.-Girons.
Geoffroi de Vienne.
Odoart d'Aulnoy.
Le sire d'Apremont.
Hugues de Florines.
Renard de Choiseul.
Renaud de Dampierre.
Pierre de Bourlemont.
Geoffroi de Deuilly.
Eustache de Conflans.
Milon de Chaumont.
Arnould de Ceri.

Hugo de Rinel.

Comes Rociaci.

Henricus Grandiprati.

Dominus de Cherisiaco.

Joannes de Bazoches.

Hugues de Rinel.

Le comte de Rouci.

Henri de Grandpré.

Le sire de Cherisy.

.



•

TOME 1^{er}.



ADDITIONS

A LA VIE

DE GAUCHER DE CHATILLON.

LISTE

DES GRANDS VASSAUX

ET CHEVALIERS A BANNIÈRES

ADMONESTÉS POUR LA CAMPAGNE DE 1304.

BATAILLE DE MONS-EN-PVELLE.

(Nous faisons précéder ces listes de trois Lettres d'admonition que nous avons choisies parmi celles que Philippe-le-Bel adressa dans cette circonstance aux évêques, aux barons, et aux baillis représentant le tiers-état. La teneur de ces lettres est propre à nous faire connaître l'esprit des institutions qui régissaient alors la France.)

PREMIÈRE LETTRE.

PHILIPPE, etc. A nostre amé et Feal l'Evesque de Paris, etc. de la maniere de nous faire subvention et aide pour la poursuite de la guerre, etc. C'est assavoir que tous Archevesques, Evesques, Abbez et autres Prelats, Doiens, Chapitres, Couvens, Colleges, et toutes autres manieres de personnes d'Eglise, religieux et seculiers, exemts et non exemts, Ducs, Comtes, Barons, Dames,

Damoiselles et autres Nobles de nostre Roiaume de quelque condition ou estat qu'ils soient, nous aident à la poursuite de ladite guerre de Flandres pour quatre mois, c'est assavoir, Juin, Juignet, Aoust et Septembre prochains à venir de chacune 500. livres de terre que ils ont en nostre Royaume, d'un Gentilhomme bien armé et monté à cheval de 50 livres tournois, etc. et tant qu'il passera 500. livres de terre combien que ce soit jusqu'à mille de deux hommes d'armes montez et appareillez comme dessus est dit, et en cette maniere de chacune 500. livres de terre un homme d'armes ou plus au moins faire compensation de riche au pauvre, etc. Item quant aux non nobles chacun cent feux nous facent un serjant de pied des plus suffisans et des meilleurs que l'on pourra trouver es Paroisses et ailleurs, si ceus des Paroisses n'estoient souffisans; et seront armez de pourpains et de haubergeons, ou de gambesons, de bacinés et de lances, et des six il y aura deux Arbalestriers qui auront Arbalestes; et sera ceste aide assise, ceuillie et levée loiaument et raisonnablement, faite compensation du Riche au pauvre par chascun Prelat et Baron en sa Diocèse, et en sa terre, et y aura un preudomme de par nous pour seur entendre et prendre garde à la besongne. etc.

Donné à Chausteauthierry le lundy devant la Feste de Saint Denis l'an de grace 1303.

SECONDE LETTRE.

PHILIPPE, par la grace de Dieu Roy de France; A nostre amé et feal Jehan Comte de Hénaut, salut et bon amour. Comme nos ennemis et Rebelles de Flandres s'éforcent de plus en plus à grever de jour en jour Nous et nostre Royaume, et aient ja nostre Ville de Lisle assiégée, et pourpris à grant pitié du païs environ, savoir vous faisons que Nous, pour contraiter à leur mauvaise entreprise, avons ordonné à estre sans nul defaut à Arras à la quinzaine de la my-Aoust prochaine, et avons fait faire générale semonce par nostre Royaume par Ban et Arriere-ban audit jour et lieu pour Nous et affermieusement vous promettons et représentons et sur la fealté et sur l'amour que vous avez à Nous et au Royaume, estroitement Mandons que vous au jour et lieu dessus dis au plus tard, soiez sans nul deffaut avec Nous si convenablement appareilliez de gens d'armes et de chevaux, que nous en doïons tenir pour paie et vous savoir bon gré et guerre-donner vostre bon service. Donné à Saint-Germain 8 die Augusti 1303.

TROISIEME LETTRE.

PHILIPPE, etc. Au Bailly d'Orléans et aux Collecteurs de la nouvelle subvention, etc. Nos amez et feaux Archevesques, Evesques, Abbez et autres Prélats, Doyens, Chapitres, Couvens, Colleges et plusieurs autres personnes d'Eglise, Seculiers et Religieux, exempts et non exempts, Ducs, Comtes, Barons et autres Nobles de nostre Royaume, nous soit octroié de gré que les Nobles personnes Clers et Lais tenant loyaument nous aident en la poursuite de nostre guerre par quatre mois, c'est assavoir, Juin, Juignet, Aoust, et Septembre prochains avenir de chacune 500 livres de terre qu'ils ont en nostre Royaume, d'un Gentilhomme bien armé et monté à cheval, de 50 livres tournois et couvert de couverture de fer, ou de couverture pourpoint, et de tout comme il passera 500 livres de terre que ce soit jusques à mille, de 2 hommes d'armes montez et appareillez si comme dessus est dit, et en cette mesme maniere de chacune 500 livres de terre un homme d'armes de plus et du moins, et quant aux non-Nobles francs, que cent feux nous facent aide de six Sergens de pié armez

convenablement si comme il est contenu audit octroy, et les Prelats et autres personnes de sainte Eglise, nous aident d'autre subvention souffisant des biens des Eglises, etc. Après des non-Nobles se sont accordez à nous faire ladite aide, etc.; et quant aux hommes de condition abonée demeurans en autrui Seigneur de Justice chacun cent feus, nous feront aide de quatre hommes de pié armez; et quant aux hommes taillables de haut et de bas à volonté vous déportes s'il plaist à leur Seigneur et si aucunes Villes et Universitez ne pouvaient ou ne voulaient servir, etc. nous voulons que vous levez en nos Domaines et requerez les Seigneurs de faire lever en leurs terres et vous assigner pour chacun deux sols parisis par jour pour tout le temps devant dit, etc. Donné à St.-Germain en Laie, le Mardy après la Pentecoste, l'an de grace 1304.

ROLLE

DES SEIGNEURS QUI COMPARURENT

AU BAN ET ARRIERE-BAN CONVOQUÉ L'AN 1304,
POUR LA GUERRE DE FLANDRES.

LES PRÉLATS SONT COMPRIS LES PREMIERS.

Et ensuite est écrit ce qui suit (1).

THOULOUSE.

Le Comte de Foix, le Comte de Comminges
le Comte d'Armagnac chacun 400 hommes
d'armes, comptez en ce nombre ceux que ils
doivent faire demoine, chacun mille servans
ou Serjans.

Le Comte de Esterac 40 hommes d'armes à
celle mesme Ordonnance, et 500 serjans.

Le Seigneur de Montlezun 30 hommes et
300 Serjans.

Monsieur Jehan de Montaust, Seigneur de
Couvrentaignes, 20 hommes d'armes et 200
Serjans.

(1) Extrait des anciens rôles conservés à la Cour des
comptes, et cités par Laroque dans son Traité du ban et de
l'arrière-ban. (Ed. 1734, in-4°, p. 98.)

Monsieur Jordain de Lisle 40 hommes d'armes et 200 Serjans.

Roger de Comminges 20 hommes d'armes et 300 Serjans.

Le Seigneur de Noailles 20 hommes d'armes et 200 Serjans.

Le Seigneur de Caumont 20 hommes d'armes et 200 Serjans.

Monsieur Raimont de Humant 15 hommes d'armes et 100 Serjans.

Raimont de Bearn 10 hommes d'armes et 300 Serjans.

Le Boort de Foix 10 hommes d'armes et 300 Serjans.

Bertran Loup 10 hommes d'armes et 300 Serjans.

Monsieur Bertran d'Elfagar 10 hommes d'armes et 50 Serjans.

Monsieur Obert de Montaut 10 hommes d'armes.

Monsieur Raimont de Marquefane, et Monsieur Arnaut de Marquefane frères, chacun 10 hommes d'armes, et 50 Serjans.

Le Vicomte de Tartas 30 hommes d'armes.

Séance de Claverre 10 hommes d'armes et 300 Serjans.

Somme : 551 hommes d'armes, et 6,000 Serjans.

CARCASSOIS.

Le Sénéchal de Mirepois, et ses deux frères
Messires Jehan et Thiébaud 50 hommes d'armes.

Monsieur Amaury de Narbonne 30 hommes
d'armes.

Le Seigneur de Voisins, Monsieur Humbert
de Hunova, de Humant chacun 15 hommes
d'armes.

Monsieur Bernart de Capandut 10 hommes
d'armes.

Somme: 120 hommes d'armes, et 1,000 Serjans.

PERIGORT.

Le Comte de Perigort 20 hommes d'armes.

Renaut de Pons, le Vicomte de Turaisme cha-
cun 30 hommes d'armes.

Le Vicomte de Bruniquel, le Vicomte de
Ventadour, Bertran de Fumel, Monsieur Gerart
Baleine chacun 20 hommes d'armes.

Le Seigneur de Donzenac,

Monsieur Gerart de Courborgon,

Monsieur Raoul de Chastiauneuf, *idem*, de
Joyeuse, puisné de Chasteauneuf,

Monsieur Bertran de Cardillac,
Monsieur Henri de Gourdon,
Bertran Dufort,
Monsieur Arnaut de Montaigu le Vieil,
Mainfroy de Chastelneuf, ou Chasteauneuf,
Le Seigneur de Redur,
Bertran de Montagu, chacun 10 hommes
d'armes,

Somme : 310 hommes.

ROERGUE.

MONSIEUR Estor d'Orillac,
Le Seigneur de Severac,
Le Seigneur de Pierrefort, chacun 15 hommes
d'armes.

Monsieur Bec de la Barrière,
Bertran de Baleguier, chacun 10 hommes
d'armes.

Somme : 60 hommes d'armes.

BEUCAIRE.

MONSIEUR Aimart de Poitiers le père et le fils
100 hommes d'armes et 3,000 Serjans.

Monsieur d'Archiac Seigneur de Roussillon
60 hommes d'armes, et 1,000 Serjans.

Le Seigneur d'Angon.

Le Seigneur de la Roche.

Monsieur Simon Pelet d'Alest chascun 30
hommes d'armes, et ledit Seigneur d'Angon
500 Serjans.

Monsieur Hugue Aymat 20 hommes d'armes,
et 1,000 Serjans.

Monsieur Guillaume de Poitiers 20 hommes
d'armes, et 300 Serjans.

Le Seigneur de Randon.

Le Seigneur de Montlaur.

Le Seigneur de Pierre.

Le Seigneur Canilhac.

Le Seigneur d'Achier.

Monsieur Giraut Aymar 20 hommes d'armes
et 500 Serjans.

Le Seigneur de Tournon 15 hommes d'armes
et 300 Serjans.

Le Seigneur de Cracoho 10 hommes d'armes
et 300 Serjans.

Monsieur Dracon de Lere pour li et pour son
père dix hommes d'armes et 300 Serjans.

Monsieur Raymon Joce 10 hommes d'armes
et 300 Serjans.

Monsieur Joceron Malet.

Le Seigneur de Chalençon.

Monsieur Bertran de la Rode.

Le Vicomte de Poulignac.

Le Seigneur de St.-Didier.

Le Seigneur de Charlus.

Le Seigneur de Saunières chascun 10 hommes d'armes.

Somme : 525 hommes d'armes, et 9,500 Serjans.

AUVERGNE.

Le Comte de Boulogne 100 hommes d'armes.

Le Seigneur Mercoeur 60 hommes d'armes.

Le Seigneur de la Tour 25 hommes d'armes.

Comte de Houdanble, *Comte est le nom de baptesme.*

Monsieur Guillaume Asselin, *idem*, de Montaigu.

Monsieur Guillaume Flote chascun 20 hommes d'armes.

Le Seigneur Montboizier.

Le Seigneur de Roquesanne.

Le Seigneur d'Alègre chascun 10 hommes d'armes.

Monsieur Guillaume Contour, *idem*, d'Achon.

Le Seigneur de Brion.

Monsieur Estienne Contour.

Le Seigneur de Turière.

Monsieur Pons de Charlus.

Monsieur Pons de Vicèn.

Monsieur Roger de Blot.

Le Seigneur du Chastel, de Montaignes.

Monsieur Cloquart de Huichien chacun 10 hommes d'armes.

Et ne fait nulle mention du Comte de Dreux, et du Comte de Clermont.

Somme : 3,060 hommes d'autres.

MONSIEUR Ogier de Mauleon 60 hommes d'armes, et 5 Serjans.

Jehan Martin le jeune 10 hommes d'armes.

Loup de Narbose 10 hommes d'armes, et 200 Serjans.

ISLE DE FRANCE.

MONSIEUR le Comte de Valois.

Monsieur le Comte d'Evreux.

Monsieur le Comte de Dreux.

Monsieur Robert de Dreux son frère.

Monsieur Robert Seigneur de Beu, *idem*, de Dreux.

Le Comte de Dammartin.

Guy le Bouteiller.
Thomas de Bruieres.
Guillaume de Voisins.
Le Seigneur de Chantilly.
Robert de Chartres.
Jehan de Courtenay,
Henry de Leon le fils,
Pierre de Chanevieres.
Jehan de Choiseul.
Le Vidame de Chartres.
Guy d'Anucel.
Adam de Bruieres.
Ansiu de l'Isle.
Guillaume Crespin , *idem du Bec Crespin*.
Le fils du Seigneur d'Ivry.
Guillaume Crespin l'aisné.
Le Vicômte de Melun.
Anseau le Bouteiller , *idem le Bouteiller-de-Senlis*.
Jehan du Chastelier.
Gautier d'Aunay.
Le Seigneur de Montmorency.
Érart de Montmorency.
Guy d'Esten.
Jehan de Beaumont de sainte Genvieve.
Le Mareschal de Mirepoix et son frere , *idem de Levy*.

Mahuy de Trie.
Pierre de Chambly.
Pierre de Chambly son fils.
Ansiau de Chevreuse.
Le Seigneur de Milly.
Monsieur Robert de la Roche.
Monsieur Jehan de Vendosme, de par sa femme.
Monsieur Ivon de Garencieres.
Jehan de Montmorency
Jehan de Trie.
Guiot de Rosny.
Monsieur Oudart de Rupehante.
L'Estandart de Baine; *Nota*, qu'une branche
de Baine prit le nom de l'Estandart.
Monsieur Jacques de Beusant
Monsieur Gile de Monstereul.
Monsieur Charles de Gonesse.

RERRUYERS.

LE Comte de Sancerre.
Le Seigneur de Chauvigny.
Le Seigneur de Sully.
Le Seigneur de Cullent.
Philippe de Chauvigny, Seigneur de Levrous.
Le Seigneur de Gracey.
Le Seigneur de Linieres.

Jehan de Prie.
Pierre de la Broce.

NORMANS.

JEHAN Malet, *idem* de Graville.
Le Seigneur de Harecourt
Mouton de Blainville, *idem*, de Mauquenchy.
Jehan de la Ferté.
Pierre de Cornuel.
Robert de Montigny.
Jehan de Tournebu.
Robert Malet.
Guillaume Tesson, *idem* de la Roche-Tesson.
Le Seigneur d'Estouteville.
Le Seigneur de Hotot.
Le Seigneur de Clere.
Roger Bacon, *idem*, du Moley.
Guillaume Patry.
Le Seigneur d'Esneval.
Le Seigneur de Ferrieres.
Raoul de Creully.
Jehan Paynel, *idem*, de Hambie.
Le Seigneur de Preaux.
Jehan de Rouvray.
Fouqaut du Melle, ou du Merle.
Guillaume de Harecourt.

Robert de Harecourt.
Le Seigneur de la Riviere, de Tibouville.
Raoul de Meulent.
Le Comte d'Eu.
Robert Bertran, *idem*, de Bricquebec.

POITEVINS.

GUILLAUME l'Archevesque, *idem*, de Partenay.
Hugues l'Archevesque.
Gieuffroy de Lusignan.
Aimery de Valence.
Gieuffroy de Pons Seigneur de Bergerac.
Le Seigneur de Marmande.
Guy de Rochechouart.
Renaut de Pons.
Le Seigneur de Barbasan.
Le Seigneur de Belleville.
Guy de la Marche, *idem* de Lusignan.
Girart Chabot.
Hugues de Thouars.
Aymar d'Archiac.
Le Seigneur de Montlesun.
Le Vicomte de Thouars.
Le Seigneur de Matas.
Jehan de Thouars.
Monsieur Hugues de Thouars.

LANGUEDOC.

LE Comte de Foix.
Le Comte de Comminges.
Le Comte de Rodès.
Le Comte d'Armagnac,
Le Comte de Perigort.
Le Comte d'Astarac.

CHAMPENOIS.

SIMON de Chasteauvillain.
Le Comte de Roussy.
Le Seigneur d'Anglure.
Monsieur Ansiou de Trainel, Seigneur de Sogli-
ligny.
Henry du Bois.
Monsieur Thibaut duc de Lorraine.
Le Seigneur de Rougemont.
Gaucher de Merry.
Le Seigneur d'Arcies.
Le Seigneur de Joinville.
Anseau de Garlande.
Jehan de Joinville.
Le Seigneur de Dampierre.
Dreux de Bricant.

Jehan de Bar.
Le Seigneur d'Aprémont.
Le Seigneur de Mello, l'aisné.
Le Comte de Grantpré.
Le Seigneur de la Fauche.
Le Seigneur de Broies.
Le Seigneur de Vaucouleurs.
Le Vidame de Chalons.
Henry de Trainneau.
Le Seigneur de Choiseul.
Erart d'Arcies.
Le Seigneur de Beaumont.
Le Seigneur de Bauffremont.
Le Seigneur de Valery.
Le Seigneur de Mello, le jeune.
Hue de Conflans.
Le Seigneur de Bayon.
Monsieur Nicolle de Charbonne.
Le Comte de Brienne.
Le Connestable son fils.
Goullart de Joinville.
Monsieur Guy de Chodonnez.
Le Seigneur de Juilly.
Le Seigneur de Saily.
Monsieur Aubert de Thourotte.
Le Seigneur de Trainel.
Le Seigneur de Chasteauvillain.

Le Comte de Joigny.
Monsieur Guy de Joigny.
Le Comte de Nevers.
Le Seigneur de Plancy.
Monsieur Guy de Dampierre.
Monsieur Eustache de Conflans.
Le Seigneur de Hans.
Le Seigneur de Courlandon, et sont Cham-
penois.

BRETONS.

JEHAN de Beaumanoir.
Le Seigneur de Malestroit.
Henry de Leon le pere.
Le Seigneur d'Avaugour.
Geoffroy Seigneur d'Ancenis.
Olivier Seigneur de Montfort.
Briant le Beuf.
Rolant de Dinan.
Le Seigneur de Rieux.
Hagomart de Cornoüaille.
Jehan de Machecoul.
Hervieu de Blain.
Pierre de Bretagne.
Yon du Pont.
Le Seigneur de Tinteniac.

Pierre de Rotelan.
Le Seigneur de Moriac.
Le Seigneur Gairgolé (Kergorlai).
Artur de Bretagne.
Le Seigneur de Rochefort.
Le Vicomte de Rohan.
Jehan de Bretagne, Vicomte de Limoges.
Monsieur Yvon de la Roche.
Jehan Boterel de Quintin.
Olivier de Rougy.
Le Seigneur de Chateaubriant.

MANSEAUX.

LE Seigneur de Laval.
Jehan de Beaumont.
Le Seigneur d'Averton.
Païen de Chaourses.
Robert de Beaumont.
Geoffroy de Vendosme.
Hue de la Ferté.

ANGEVINS.

LE Seigneur de Craon.
Estienne de Jaunay.
Le Seigneur de Matefelon.

Le Seigneur de Chemillé.
Le Seigneur de Montejan.
Hardoin Seigneur de la Haïe.
Le Seigneur de Maulevier.

THOURENGEAUX.

LE Seigneur de Montbason.
Le Seigneur d'Amboise.
Barthelemy Seigneur de la Haïe.
Hardoüin Seigneur de Maillé.
Ridel de Billy l'aisné.
Eschinart de Preüilly.
Hue de Bauçay.
Renaut de Precigny, *idem* de Sainte-Maure.

PERCHERONS.

GAZCE de Louvigny.
Le Seigneur d'Illiers.

LIMOUSINS.

LE Vicointe de Turainne.
Le Viscomte de Ventadour.
Monsieur Pons de la Porcherie.

BOURGUIGNONS.

HUGUE de Vienne.
Le Seigneur de Montfaucon.
Jehan de Bourgoigne.
Le Seigneur de Vergy.
Gautier de Montfaucon.
Jehan de Chalon.
Le Comte de Montbeliard.
Le jeune Comte d'Aucerre.
Estienne Seigneur d'Oiselay.
Le Seigneur de Grançey.
Le Seigneur du Mont-Saint-Jehan.
Le Comte d'Aucerre, l'aisné.
Monsieur Jehan de Charny.
Monsieur de Rougemont.
Monsieur Simon de Montbeliard.
Le Seigneur de Faucongny.
Monsieur Hugue de Bourgoigne.
Monsieur Fouque de Ragny.
Monsieur Hugue de Vaugrenant.
Monsieur Estienne d'Oiselay.
Monsieur Thibaut de Neufchastel.
Monsieur Gautier de Chasteauvillain.
Richart Seigneur d'Antigny.

Le Seigneur de Noblant.
Estienne de Hoignorry.
Henry de Vergy.
Le Seigneur de Montagu.
Le Seigneur de Noiers.

VERMANDESIENS.

LE Seigneur de Coucy.
Le Seigneur de Raineval.
Guy du Plessis.
Aubert de Hangest.
Pierre de Manecourt.
Jacques de Montchablon.
Jehan de Thorote.
Bernart de Moreul.
Nicaise de Rochefort.
Le Comte de Soissons.
Thibaut de Cepoy.
Herpin de d'Erquery.
Le Seigneur de Magnelers.
Le Seigneur de Muret.

BEAUVOISIENS.

GUILLAUME de Beusart.
Le Chastellain de Beauvais.

ARTESIENS.

LE Comte de saint Pol.
Le Seigneur de Hucin.
Monsieur Gille de la Planque.
Le Seigneur de Lonvillers, *idem*, de Rabodenges.
Le Seigneur de Vellens.
Le Seigneur de Tramecourt.
Le Seigneur de Fiennes.
Aymar de Neuville.
Le Seigneur de Bollencourt.
Le Chastellain de Beauvais.

CORBIOIS.

LE Seigneur de Helly.
Jehan de Varennes.
Gilles de Mailly.
Le seigneur de Biencourt.
Messire Baudouïn d'Avelins.

PONTHIOIS.

LE Comte d'Aumalle.

Le Seigneur de Pois.
Le Seigneur d'Ailly.
Le Vidame de Piquegny.
Renaut de Piquegny son fils.
Monsieur Hue de Caumont.
Le Seigneur de Brimeu.
Le Viscomte du Pont Remy.
Le Comte de Vendosme.

AUVERGNAS.

Le Comte de Bouloigne.
Le Dauphin d'Auvergne.
Monsieur Beraut de Mercœur.
Monsieur Guillaume Flote.
Le Seigneur de la Tour.
Monsieur Pierre de Mercœur.
Monsieur Marquis de Canillac.
Le Seigneur de Monboisier.

LYONNOIS.

AYMAR de Poitiers.
Aymar de Poitiers le jeune.
Monsieur Garin de la Vie.

Monsieur Artaut de Rousillon.

Monsieur Guion de Rossillon.

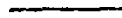
Le Seigneur de Montbrison.

Le Comte de Forests.

Le Seigneur de Beaujeu.

Le Dauphin de Vianne.

Monsieur Jehan Dauphin.



LISTE

DES CENT QUARANTE TEMPLIERS

ARRÊTÉS DANS PARIS EN 1307, LE 13 OCTOBRE.



1. Jacques de Molay, grand-maître.
2. Guy, dauphin Viennois, grand-prieur de Normandie.
3. Hugues de Péralde, grand-prieur d'Aquitaine.
4. Bénigne, Cœur-de-Roi, grand-prieur de France.
5. Jean de Fouley.
6. Renier de l'Archant.
7. Renaud de Tremblay.
8. Jean de Nivelles.
9. Pierre de Tourtville.
10. Matthieu de Bosc Adhemar.
11. Jean de Tourtville.
12. Ferry de Rheims.

13. Jean de Saint-Loup.
14. Théobald de Bauffremont.
15. Guillaume de Giac.
16. Gerard de Sanche.
17. Robert de Surville de Yzis.
18. Pierre Brocart.
19. Pierre Gaset.
20. Geoffroy de Charny.
21. Guillaume de Châlons de la Reine.
22. Guillaume de Bicey.
23. Richard de Caprey.
24. Gaucher de Lienticour.
25. Guillaume de Herbley.
26. Guillaume de Vernage.
27. Nicolas Doublet.
28. Imbaud de la Boissade.
29. Jean du Cagy.
30. Robert de Arblay.
31. Jean de l'Aumône.
32. Pierre de Suire.
33. Thomas de Quenay.
34. Nicolas de Chapelle.
35. Jean de Crotoy.
36. Jean de Venier.
37. Gilles d'Épernant.
38. Jean du Duc de Taverniac.
39. Jean le Moine.

40. Jean de Tournon.
41. Bernard de Brosse.
42. Pierre de Grosmenil.
43. Thomas de Brele.
44. Gui d'Oratoire.
45. Raoul Quarré.
46. Pariset de Bure.
47. Guillaume d'Yvriac.
48. Ordon de Latignac-Liecon.
49. Guillaume de Montfort-l'Amaury.
50. Étienne de Domont.
51. Bernard de Paris.
52. Jacques de Rubemont.
53. Arnoul de Fontaine.
54. Michel de Saint-Main.
55. Adam Maréchal.
56. Nicolas de Pouzzol.
57. Robert de Saunac.
58. Odon de Viermy.
59. Guillaume d'Hermont.
60. Pierre Pidansat.
61. Pierre de Blois.
62. Michel de Flés.
63. Jean de Bauffremont.
64. Jean d'Amblainville.
65. Raoul de Betencourt.
66. Pierre de Villars.

67. Dominique Toussaint.
68. Jean de Laigneville.
69. Robert de Monbain.
70. Matthieu de Quenoy.
71. Renaud de Fontaine.
72. Gautier de Bure.
73. Pierre de Montezand.
74. Jean de Corneil.
75. Gautier de Bailleul.
76. Richard de Liobard.
77. Pierre de Boulogne.
78. Jean de Saint-Remy.
79. Constantin de Biciac.
80. Jacques de Crumel.
81. Aubert de Rocher.
82. Raoul de Granvilar.
83. Jean de Buvine.
84. Frère Raynald.
85. Jacques Duc.
86. Jean de Valbande.
87. Raimond de Farde.
88. Guillaume de Hautmenil.
89. Raoul de Gisy.
90. Imber de Saint-Josse.
91. Jean de Dansiac.
92. Jean de Livriac.
93. Dominique de Rivion.

94. Jean de Châteauvilars.
95. Nicolas de Sarte.
96. Matthieu d'Arras.
97. Gilles d'Ecey.
98. Raimbaud de Caromb.
99. Henri d'Hercigny.
100. Raoul de Taverniac.
101. Jean de Pont-l'Evêque.
102. Jean de Tournon.
103. Matthieu de Table.
104. Simon Chrétien.
105. Gerard de Galle.
106. Foulques de Trécy.
107. Jean de Chorme.
108. Gautier de Payan.
109. Jean de Paris.
110. Gillon de Chevreuse.
111. Jean Bersée.
112. Geoffroi de Fer.
113. Elie de Jotro.
114. Beaudouin de Vabe.
115. Jean de Morfontaine.
116. Lambert Flaming.
117. Milon de Saint-Fiacre.
118. Lambert de Coisy.
119. Dreux de Viviers.
120. Laurent de Tarnay.

121. Jean de Poisson.
 122. Jacques de Verjus.
 123. Geoffroi de Goneville.
 124. Henri de Sirpy.
 125. Bon de Sirpy.
 126. Nicolas du Menil.
 127. Bertrand de Montiniac.
 128. Nicolas de Trecy.
 129. Raoul des Sauts.
 130. Albert de Romecourt.
 131. Ponce de Bonneuvre.
 132. Raoul Moiset.
 133. Étienne de Romain.
 134. Pierre de Montiniac.
 135. Gui de Feriere.
 136. Jean de Gisy.
 137. Pierre de Laigneville.
 138. Nicolas d'Ambian.
 139. Thomas de Roquencourt.
 140. Nicolas d'Agrégé.
-

LISTE

DES SOIXANTE-SEIZE TEMPLIERS

QUI SE CHARGÈRENT DE DÉFENDRE L'ORDRE.

Ils venaient tous des provinces; aucun d'eux ne fut mis à la question, et eurent toute la latitude pour remplir leur mission; celui qui s'en acquitta avec le plus de talent et d'énergie fut Pierre de Boulogne, Champenois, prêtre très-savant. Il est à remarquer que, sur les cent quarante arrêtés à Paris aucun d'eux ne se présenta pour défendre l'ordre.

Pierre de Boulogne.
Pierre de Latignac.
Thomas de Martigni.
Jean Bras-de-Fer.
Robert de Treploy.
Étienne Pacon.
Pierre de Treillet.
Pierre de Burie.
Humbert de Saint-Pierre.

Robert de Montboin.
Pierre de Blois.
Pierre de Suiref.
Gilles de Chevra.
Christian de Bizi.
Guillaume de Latiguac.
Jean de Clype.
Girard de Somons.
Jean de Chambert.
Jean de Lorsy.
Radulfe de Belilglin.
Guillaume de Marent.
Martillat de Floët.
Thomas d'Euval.
Thibaud de Ploniore.
Ponce de Buric.
Jean Geneste.
Albert de Janville.
Guillaume de la Fon.
Richard Lécharen.
Gaussin de Bruge.
Jean Dorbis.
Gui de Boleville.
Girard de Moneville.
Hugues de Chaminan.
Durand de Vincy.
Pierre de Cheru.

Pierre de Saint-Cresse.
Matthieu de Clessi.
Pierre de Bancale.
Simon de Rheims.
Thomas de Carnes.
Gilles de Fontaincourt.
Guillaume de Veigne.
Jean de Noviomis.
Henri de Précigny.
Radulfe de Pont.
Guillaume de Brivis.
Guillaume Diji.
Philippe de Villesouterre.
Pons de Boncure.
Jean de Verjus.
Aimé de Narbonne.
Pierre de Jaux.
Pierre de Gifli.
Guillaume Ardone.
Thomas Quintin.
Étienne de Pruirre.
Jean de Furne.
Gobert de Male.
Sicard Albert.
Arnulfe de Portel.
Pierre de Chataigner.
Jean de Tournon.

Gui Botel.

Jean de Serincourt.

Pierre de Sacelle.

Pierre de Picart.

Jean de Corville.

Thomas de Lognonville.

Jean de la Voire.

Jean de Pont d'Evegué.

Raimond de Larchant.

Thibaut de Basimont.

Radulfe de Sens.

Nicolas de Tercy.

Jean de Monroyal, surnommé Restif.

TOME II.

ADDITIONS

A LA VIE

DE JACQUES DE LA MARCHE.

LISTE

DES CHEVALIERS

TUÉS OU FAITS PRISONNIERS A LA BATAILLE DE POITIERS,

TELE QU'ON LA TROUVE DANS AVESBURY, P. 252.



Le Ducz de Bourbon.
Mounsire Robert Duras.
Le ducz d'Athènes. } (1).
Le constable de France. }
L'ovesque de Chalouns.
Le marschal Clermound.
Le viscounte de Bruse (Brosse).
Mounsire Gichard de Beauge (Guichard de
Beaujeu).
Mounsire Renaud de Pountz (Pons).
Mounsire Geffray Charny.
Le sire de Mathas.

(1) Le duc d'Athènes avait été pourvu de la charge de
connétable le 6 mai de cette année : ainsi ces deux person-
nages n'en font qu'un. (Chron., Hist. mil., t. 1, p. 87.)

- Le viscounte de Richouware (Rochechouart).
 Le seignour de Baundos.
 Mounsire Eustas de Riplemound (Ribemont).
 Mounsire Andreu de Charny.
 Mounsire Johan de Lisle.
 Mounsire Gilliam de Nerboun (Narbonne).
 Mounsire Robert de Angest (Hangest).
 Le sire de Chastiel-vilain.
 Le sire de Mountrehan.
 Le sire d'Argentyn (d'Argenton).
 Mounsire Johan de Sawcer (Sancerre).
 Mounsire Lowis de Briche.
 Mounsire Jakes de Bourbon,
 de sanguine regio. }
 Le counte de Pountif (de Pon- } (1).
 thieu.) }
 Le counte de Eawe (d'Eu).
 Le counte de Longeville, filtz à Mounsire Robert d'Artois.
 Le counte de Tankervyle (Taucarville).
 Le counte de Vendome.
 Le counte de Rousby (Roucy).
 Le comte de Vaudemound.
 Le counte Denmartin (de Dammartin).

(1) Les deux ne sont qu'un : Jacques de Bourbon était comte du Ponthieu.

Le counte de Nessowe (de Nassau).
Le counte de Ventedoure.
Le counte de Saresburgh (Saarbruck).
L'archevesque de Saunz (Sens).
Le chastelyn de Epost.
Le marschal d'Odenham.
Le viscounte de Nerbone.
Le viscounte de Bedemound.
Le filtz à counte d'Aunser (d'Auxerre).
Le frière à counte de Vendome.
Le sire de Mountagu.
Le sire de Tiger.
Le sire de Rochefordred (Rochefort).
Le sire de Valoys.
Le sèneschal de Seintonge.
Mounsire Gichard d'Acres (d'Anglé).
Mounsire Moris Matynet.
Le captain de Peiters (Poitiers).
Le sire de la Tour.
Le sire de Dureval.
Le sire de Villehernail.
Le sire de Crowe.
Mounsire Aleyn de Moundtendre.
Le sire de Mangleir (Maignelers).
Mounsire Johan de Blanche.
Le sire d'Aubeneye (d'Aubigny).

AUTRES LISTES

Extraites des Annales d'Aquitaine par Bouchet, quatrième partie.

Répétées par Thibeaudeau dans son Histoire du Poitou; deuxième partie.— Preuves.



CECY sont les noms de ceulx qui ont esté enterréz cheux les frères mineurs de Poitiers au temps de la desconfiture qui fut faicte d'avant la dicte ville, l'an mil trois cent cinquante six, le dix-neufviesme jour du moys de septembre au jour de lundy. — Premièrement les chevaliers qui s'en suyvent.

Monsieur le duc d'Athènes, connestable de France.

L'evesque de Chaslons.

Monsieur André de Chauvigny, vicomte.

Messire Loys de Brosse.

M. Jehan seigneur de Milly en Berry.

M. Geoffroy de Charny en Champagne.

Monsieur de Monjouan.
Messire Jehan de l'Isle.
Messire Gris mouton de Chambely.
Messire Pierre de Chambely son frère.
Monsieur de Chasteau Vilen de Champaigne.
Messire Jehan de Montigny.
Messire Jehan de Maulmont.
Messire Jehan de Bourbon.
Messire Phelippes de Boutennillier.
Messire Hue de Maille.
Messire Geoffroy de Saint-Digier.
Messire Aymery de la Barre.
Messire Guillaume de Blese.
Messire Jehan de Grillon.
Monsieur de Chitre seigneur de Rademon.
Monsieur Clerin de Cherves.
Messire Baudin de Gargalingaen.
Messire Anseau de Hois.
Messire Micheau de Pommois.
Messire Richart de Beaulieu.
Messire Guillaume de Fuylle.
Messire Hugues Bonnin.
Monsieur Dance de Melon.
Messire Guillaume de Creneut.
Messire Guillaume de Linières.
Messire Olivier de Saint-Giles.
Messire Guillaume de Romeneuil.

Messire Jehan de Cranches.
M. Yvon du Pont seigneur de Rochervière.
Messire Guillaume de Mongy.
Messire Jehan de Tigny.
Messire Jehan Brigdene.
Messire Jehan de Noire-Terre
Messire Guillaume de Paty.
Messire Robert de Chalur
Messire Bonnabes de Beaulvilier.
Messire Bonnabet de Roges.
Messire Vynies de Saint-Denis.
Messire Mau de Grosboys.
Messire Loys de Nully.
Messire Simon Oyenpuille et Henry son frère.
Monsieur de Champrecourt.
Messire Guillaume Sauvage.
Messire Guillaume du Retail.
Messire Seguin de Cloux.
Monsieur le Budane de la Rochedagon.
Messire Roul de Reday.
Monsieur Jehan de Mirebeau.
Messire Guischer de Chantylon.
Monsieur Amelin de Caron seigneur de Hes.
M. Guy des Barres seigneur de Chaumoy.
Messire Jehan de Cloys.
Monsieur le Bourgue de Prie.

ÉCUYERS.

Bernard de Donzenac.
Robert messire Gilles Miraumont.
Guicheux de Maronnay.
Girard de Pierre.
Guillaume de la Fousse.
Robert de la Roche Pierre de Bras.
Jehan Ribriche seigneur de Corbon.
Colart Hérausant.
Hopart de Hanpedourt.
Guymon Pery.
Guillaume de la Jarracère.
Guillaume Grian Olivier de Rosay.
Girard de Lec.
Berard de Lémont.
Heymonnet Embert.
Robert Dartoys.
Richart de Vendel.
Guillaume Sevrin.
Jehan du Glume.
Jehan Desleat Guy de Bournay.
Le moyne de Montigny.
Guinet de Buysson.
Jehan de Brinac.
Ymbert de Chamborant.

Brunet d'Augun Jehan Sarrayn.
Pierre de Saint Denis.
Perrine de Pache.
Ferry Pate, Jehan Dynie.
Le petit Dinchequin.
Jehannot de Montabis.
Jolivet Buffart.
Jehan de Bourmeuille Jehan Martin.
Ardouyn de la Touche.
Guillaume de Lusange.
Le petit Bidaut de la Roche Degon.

Plusieurs autres corps occis à la dite bataille, par la licence de l'official de Poitiers et du maire de la dite ville, furent amenez en charretes par les dicts frères mineurs en icelle ville de Poitiers et enterrés en de grandes fosses en leur cimétiere qui est hors l'église le jour de Saint Valentin ou dict an mil trois cent cinquante et six, et furent faictes obseques honorables par toutes les églises, convents et monasteres aux despens des bons bourgeois d'icelle dicte ville.

Ce sont les noms de ceulx qui furent enterrés

en l'église des frères prescheurs du dict Poictiers que j'ay prins et extraits du livre qu'on appelle le kalendaire du dict convent et traduits de latin en françois.

Le duc de Bourbon de la partie dextre du grand aultier.

Le mareschal de Clermont aussi de l'autre couste.

Au dessoudz près de luy messire Aubert de Angest.

Après lui le vicomte de Rochechouart.

Du milieu du cueur Aymer de la Roche Foucault.

A l'entrée du cueur à main dextre messire Jehan de Sanserres.

En la chappelle de Magdalaine messire Jehan de Saint Didier.

En la dicte chappelle près du mur Thiebault de Laval.

En la chappelle des Apoulstres près du mur messire Thommas de Motur.

En la chapelle de nostre Dame messire Gaultier de Montagu.

Après luy messire Raoul Rabinard.

En la nef près de la porte messire Jehan Ferchaut.

Près de luy messire Pierre Marchadier et Hé-
liot son frère.

Devant l'image Saint Michel messire Olivier
de Monville.

De l'autre couste messire Phelipes de For-
ges.

Devant la grant porte messire Guillaume de
Bar et messire Jehan de Nully.

Ceulx qui sont ès cloistres du dit convent.

Le chevalier Miloton.

Messire Jehan de Chambes.

Messire Jehan Macillon.

Messire Olivier de Saint George.

Messire Ymbert de Saint Saturnin.

Messire Jehan de Ridde.

Messire Huguet Odard.

Messire Gilles Cherchemont.

Messire Jehan de Sanges.

M. Guillaume de Digogne et son fils.

Messire Jehan Drouyn de Betzen Lorraine.

Messire Robert de Aulnay.

Maistre Jehan Dannemarye.

Messire Jean de la Laing.

Messire Symon de Renouille.

- Messire Phelipes de Pierrefite.
Messire Guillaume de Mausenac.
Messire Guillaume de Miners.
Messire Raoulle Bouteillier.
Messire Pierre de la Rochele.
Le seigneur de la Fayette.
Ungalemans nommé Erroys Pincerne.
M. Boulenville vicomte d'Aumalle.
Messire Jehan Fretart.
Messire Robert d'Aucre.
Messire Jehan la garde. Ung appelé le fils de
Roy.
Messire Loys d'Escrinel.
Messire Jehan de Vernicourt.
Messire Pierre Audouy.
Messire Jehan de Vernoil.
M. Jehan de Montmorillon et son fils.
Messire Huguelin de Vaux.
Messire Jehan de Almaigne.
Le seigneur Despraingy.
Messire Hugues de Tinctes.
Le seigneur de Saint Gildart.
Messire Henry de Launoy.
Messire Girard de Helchemances.
Messire Gourrad Guenif.
Messire Vipert Beau.
Messire Henry Michiver.

Messire Jehan de Bred.

Messire Raoul Seil.

Messire Symon de Blesy.

Messire Hugues Orry de Melle.

Messire Thommas de Baignel.

Messire Pierre Baillon.

Messire Seguin de Cluys.

ECLAIRCISSEMENTS

SUR LE VÉRITABLE LIEU

DE LA BATAILLE DE POITIERS.



Trois grandes batailles se sont livrées dans le voisinage de Poitiers; celle de Vouillé entre Clovis et Alaric, celle de Tours entre Abdérame et Charles Martel, et celle de Maupertuis du roi Jean. Il en est arrivé que les traditions populaires confondent ces trois événemens; les gens instruits du Poitou ont été fort embarrassés pour assigner le véritable lieu où se livra la bataille de 1356. Cette question est devenue le sujet d'une controverse à laquelle dom Mazet, Luzabeau, Dubelloy et Thibaudeau ont pris beaucoup de part; mais d'après une routine qui n'est justifiée par aucun fait, les habitans à qui l'on demande de voir le champ de bataille, vous conduisent dans un lieu nommé la Chabeaussière

ou Cartage, qui appartenait à l'abbaye de la Trinité, à deux lieues et demie sud est de Poitiers et à une demi-lieue de Beauvoir; à la seule inspection des localités on reste convaincu que ces gens sont dans l'erreur, car aucune circonstance du récit de Froissart ne peut s'appliquer à la Chabeaussière; nous ne sommes pas les premiers à contredire cette opinion; déjà en 1743 un avocat de Poitiers, nommé Bourgeois, inséra une dissertation dans les mémoires de l'académie de Trévoux (mois de septembre) pour prouver qu'il était impossible que la bataille se fût livrée dans ce lieu, et que le prince de Galles n'avait pu s'établir à la Chabeaussière qui n'aurait pu contenir la sixième partie de l'armée anglaise, ce qui est très-juste; il prouva également que le terrain était de nature à n'avoir jamais été planté de vignes; jusque-là l'auteur avait raison, mais il voulut à son tour indiquer le lieu véritable de la bataille; selon lui, l'action avait dû se livrer dans l'espace compris entre Beaumont et le Fou, c'est-à-dire à quatre lieues au-dessus de Poitiers. Beaumont est un bourg situé à moitié chemin de Châtelleraut et de Poitiers; le Fou est un autre bourg à une lieue est de Beaumont, sur la même ligne et en dedans de l'angle aigu formé par le Clain et par la

Vienne; ainsi en se rangeant à cette opinion, il faudrait adopter que le Clain traversait le champ de bataille, et l'on sait qu'une rivière joue un trop grand rôle dans un combat pour que cette circonstance soit passée sous silence par les historiens les moins initiés à la science militaire; aucune chronique ne fait mention d'une rivière; Bourgeois s'appuie sur un seul fait; c'est qu'il trouve dans le voisinage de cette plaine un hameau nommé *Maupertus* dont il fait *Maupertuis*, et puis se livrant à un examen critique touchant l'édition que Sauvage donna de Froissart, il accuse ce commentateur d'erreurs graves, et soutient même qu'il a altéré le texte en ce qu'il écrit Maupertuis près Beauvoir, tandis que l'original doit porter Beaumont; enfin, il avoue franchement qu'une chose l'embarrasse, c'est le passage dans lequel Froissart dit, *les Anglais chevauchèrent jusqu'à deux lieues de Poitiers*, et qu'après la bataille, ils poursuivirent les Français jusque sous les remparts de cette ville; or, Beaumont est à quatre lieues de Poitiers, et le Fou en est éloigné de cinq; d'ailleurs il est rare que les vainqueurs, après une bataille qui a duré la moitié de la journée, poursuivent les vaincus l'espace de quatre lieues; nous dirons de plus

que Sauvage n'a point altéré le texte, car dans les copies manuscrites originales conservées à la Bibliothèque du Roi et à celle de l' Arsenal, il y a bien écrit Beauvoir et non Beaumont; dans le chapitre précédent, Froissart dit : « Quand le roi entendit que ses ennemis étaient derrière et non devant, etc. : » or, s'ils avaient été à Beaumont, ils eussent été en tête du roi, et ils se trouvaient pour lors sur son flanc droit, et durent naturellement être bientôt après derrière lui, puisque les deux armées marchaient en même temps, l'une dans la direction du sud, et l'autre dans la direction de l'ouest.

Le véritable Maupertuis, bien distinct de *Maupertus*, avec lequel Bourgeois le confond, est à une lieue et demie sud est de Poitiers, et se nomme maintenant la Cardinerie; nous croyons qu'il tire son nom du séjour qu'y fit le cardinal de Périgord pendant les pourparlers; le savant dom Ponteneau, religieux bénédictin qui avait été pendant trente ans chargé de faire des recherches sur l'histoire du Poitou, écrivait ceci en 1770 : « Le lieu de la bataille livrée le 19 septembre 1356, porte maintenant le nom de la Cardinerie; c'est une campagne dans la paroisse de Beauvoir; l'armée française

appuyait sur Mignaloux; plusieurs titres latins postérieurs à 1356, et conservés dans les archives du grand prieuré d'Aquitaine, font mention de cette Cardinerie et ajoutent toujours *aliàs Maupertuis* (autrefois Maupertuis). » Ceci est d'un grand poids. Mignaloux, vers lequel appuyait l'aile gauche de l'armée française, se trouvait à un quart de lieue de Maupertuis et sur la même ligne, ce qui confirme ce que nous avons dit. Maupertuis ayant été à peu près le point central de la ligne des Français, le roi Jean devait naturellement faire face à la position des Bordes occupée par les Anglais; ceux-ci ne pouvaient être placés ailleurs, car s'ils avaient pris une direction oblique sur la gauche, ils se seraient jetés dans le Miausson; s'ils avaient obliqué à droite, ils se seraient trouvés dans des marécages impraticables; et si, contre toute probabilité, ils se fussent placés au-dessus de Jean II, de manière à ce que ce prince eût été obligé de faire face en tête, ils se seraient trouvés acculés aux faubourgs de Poitiers, et auraient eu derrière eux une population de 20,000 mille habitans; et dans ce cas, la description que Froissart fait des lieux ne s'accorderait en rien avec le terrain.

L'on trouve à deux cents pas de la Cardinerie

une pointe de roche qui surgit du sol et sur laquelle on voit des traces de caractères indéchiffrables; on l'appelle dans le pays la *Pierre du roi*; ne se pourrait-il pas que ce fût en cette place que Jean II ait été fait prisonnier; on sait qu'il exécuta un mouvement rétrograde pour gagner le chemin de Poitiers; l'on remarque dans le voisinage plusieurs pièces de terre appelées le *champ des Belles-Jacquettes*, le *champ des Beaux Plumets*, le *champ de la Bataille*: dans celui-ci les paysans trouvent souvent des débris d'armes. En tirant vers l'est, entre la Cardinerie et Mignaloux, on découvre une grange nommée le *Deffend*; les plus anciens titres français la désignent ainsi; selon la tradition populaire, des chevaliers français se défendirent long-temps dans ce lieu, et y périrent tous; une particularité remarquable a donné quelque poids à cette opinion; à la fin du siècle dernier une paysanne y trouva une belle escarboucle enchâssée dans un morceau d'or, sans être taillée, telle que les baunerets les portaient encore dans le quatorzième siècle. Quant à la position des Bordes, elle est tellement bien dessinée que le temps ne pouvait que très-difficilement en changer la physionomie; c'est un assemblage de petits cotteaux propres à la culture de la vigne, mais

actuellement ils sont couverts de blés parce que maintenant les habitans du Poitou préfèrent ce genre de culture à tout autre. Ces ravins, ces hoyaux qui se coupent dans plusieurs sens, sont encore bordés de haies, de ronces dont la grosseur démesurée atteste l'antiquité.

FILIATION

DE SAINT LOUIS A HENRI IV

PAR JACQUES DE LA MARCHÉ.



Saint Louis eut six fils; le dernier, Robert, reçut en partage le comté de Clermont en Beauvoisis; il épousa Béatrix, héritière de la sirie de Bourbon. Robert eut pour fils aîné *Louis*, en faveur duquel la sirie de Bourbon fut érigée en duché-pairie en 1327.

Louis eut deux fils; l'aîné, Pierre (1), lui succéda dans le duché de Bourbon; le cadet, Jacques, dont nous venons d'écrire la vie, eut en apanage le comté de la Marche; celui-ci eut pour fils Jean, qui épousa Catherine de Vendôme, deve-

(1) La descendance de Pierre finit en 1527 dans la personne du malheureux connétable de Bourbon, tué au siège de Rome.

nue héritière des immenses biens de cette maison par la mort de Bouchard son frère, qui ne laissa pas d'enfans. Jean de Bourbon, mort en 1393, eut deux fils; l'aîné, Jacques II, ne laissa que des filles; le cadet fut Louis de Bourbon, comte de Vendôme, qui perpétua la ligne masculine de sa maison; il mourut en 1446, laissant pour fils aîné Jean VII, comte de Vendôme, mort en 1478; il fut père de François de Bourbon, comte de Vendôme, qui, par son mariage avec Marie de Luxembourg, devint possesseur des seigneuries de Soissons, d'Enghein, de Condé, etc. Il eut pour fils aîné *Charles*, armé chevalier sur le champ de bataille d'Aignadel; François I^{er} érigea en sa faveur le comté de Vendôme en duché-pairie. Charles eut treize enfans; le dernier de ses fils, *Louis*, donna l'origine à la branche de Condé; Antoine, l'aîné de ses enfans, épousa Jeanne d'Albret, héritière de la Navarre, et fut père d'Henri IV.

DESCRIPTION

DE L'ARMURE DE JACQUES DE LA MARCHÉ

TELLE QU'ELLE EST CONSERVÉE AU MUSÉE D'ARTILLERIE
SOUS LE N° 71, SUR LE RANG DE DROITE.



LE heaume, en pur fer, a une visière séparée du nasal et qui se soulève; une ouverture carrée au côté droit servait au paladin, soit à pousser plus facilement le cri de sa maison au milieu des combats, soit pour sonner de *l'oliphant*, cornet en ivoire ou en argent, dont l'usage était réservé aux chevaliers seuls; il était pendu au cou par un cordon de soie, ou par une chaînette d'argent.

La cuirasse est fermée au passage de la tête par un bourrelet continu qui s'unit au casque, qui est d'ailleurs retenu par une vis passant au travers d'une tige de fer soudée, par conséquent la cuirasse n'a pas besoin de hausse-col; à

la partie supérieure du plastron se trouve un écusson bas-relief, représentant une femme couchée, tenant un flambeau, et regardant l'Amour, qui est debout à ses pieds et qui porte également un flambeau, ce qui pourrait bien être un emblème de la passion secrète qui unit longtemps Jacques de Clermont et Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois. Derrière les deux épaules se trouve un autre grand médaillon représentant Hercule entre deux colonnes.

Le bas de la cuirasse, qui est sans falt, est terminé par un rebord large de deux pouces; on remarque sur le plastron plusieurs trous virolés par le moyen desquels on attachait le *faucre* et le support de l'épée à deux mains, mais les pièces manquent. Ce faucre était une pièce de fer longue à peu près de cinq pouces, qui sortait du côté droit de la visière et sur lequel on appuyait le bas de la lance pour qu'elle ne glissât pas lorsque le chevalier se mettait en arrêt pour foncer sur son ennemi; le faucre se pliait au moyen d'une jointure, et s'appliquait sur la cuirasse de manière à ne pas gêner lorsque le combat était fini.

L'espaulière est sans gousset; la cubitière en est fournie; le gantelet de la main droite manque. Deux plates épaisses bordées de deux fortes

nervures sont attachées au bas du plastron. Sur toute l'armure règne le même genre d'ornemens, ce sont des bandes transversales bordées en bâtons rompus, et chargées d'arabesques et de têtes de lion, le tout recoupé par des baguettes en torsades espacées également entre elles.

La cuirasse et les plates supposent un homme de cinq pieds dix pouces.

NOTICE

SUR LE MANUSCRIT DE TRAMECOURT.

(Comme nous citons fréquemment la chronique de Tramecourt, nous croyons indispensable de la faire connaître au moyen d'une courte notice.)



CE manuscrit est écrit sur vélin et sur deux colonnes, orné de vignettes, et d'un beau caractère; son format est un grand in-4°, et contient cinq cents feuillets numérotés d'un seul côté, selon la coutume du moyen âge; aujourd'hui le dernier feuillet porterait le chiffre 1,000; il est assez difficile à lire, parce qu'il est mêlé de mots artésiens que tout le monde n'entend pas. Le premier feuillet porte en tête ces mots: *J'appartiens à Jehan de Tramecourt*; ce seigneur, l'ainé d'une des plus puissantes familles de l'Artois, était le second du nom, et vivait en 1440. Les grandes maisons avaient coutume de faire écrire par leurs clercs les chroniques de leur temps, de sorte que le fils continuait ce que le père avait commencé, ce qui explique pourquoi ce manuscrit est de trois écritures; et cette particularité

le rend encore plus précieux , puisqu'il prouve que c'est le véritable original, car si ce n'était qu'une copie, il serait d'une seule main comme sont les copies de Froissart. Cette chronique commence à l'origine de la monarchie, suivant la coutume des écrits du moyen âge, et finit en 1467; c'est-à-dire au commencement du règne de Louis XI. L'auteur est très-succinct dans son début, mais il devient fort étendu en se rapprochant du onzième siècle; dès lors il développe les événemens et les raconte souvent avec des détails tout différens de ceux que nous connaissons, mais il s'attache principalement aux faits militaires, et glisse sur tout le reste; il s'occupe principalement de ce qui a rapport à son pays. L'on peut croire que quatre ou cinq seigneurs de la maison de Tramecourt y ont travaillé de père en fils, et l'ont fait composer sous leur dictée; ceci est probable, car la première partie est d'un langage pour le moins aussi ancien que celui de Froissart, souvent inintelligible quoique bien peint; la dernière partie est plus facile à comprendre; le livre finit au milieu d'une phrase, ce qui est encore une particularité qui vient à l'appui de notre opinion; vraisemblablement des motifs particuliers d'un intérêt majeur pour les sires de Tramecourt, les empê-

chèrent de pousser plus loin cette chronique, et alors ils l'ont conservée telle qu'ils l'ont trouvée.

L'existence de ce manuscrit fut signalée en 1750 à l'abbé de Saint-Bertin de Saint-Omer, homme fort savant. On sait que cette maison religieuse possédait les matériaux historiques les plus précieux de tout le nord de la France; le supérieur se rendit au château de Tramecourt, qui se trouve à quatorze lieues de Saint-Omer, parcourut la chronique, et la trouvant très-intéressante, demanda instamment qu'on la lui prêtât pour quelque temps; elle n'était jamais sortie des mains de messieurs de Tramecourt. On se rendit cependant à ses prières, et ce précieux manuscrit demeura à l'abbaye près de trente ans sans qu'on pût le ravoïr, parce que l'abbé en prenait des extraits pour la composition d'une histoire d'Artois dont il s'occupait alors; enfin, quelques années avant 1789, M. de Tramecourt se rendit à Saint-Omer, et ne voulut pas sortir de l'abbaye sans qu'on lui eût remis ce que les siens réclamaient depuis si long-temps; quatre ans après l'abbaye de Saint-Bertin fut pillée, démolie, et les manuscrits qu'elle contenait furent pour la plupart livrés aux flammes.

Cette chronique nous a été communiquée

dans le château même de Tramecourt, par monsieur le marquis de Tramecourt (Georges Léonar), actuellement (1828) pair de France, et qui dans l'intérêt des lettres a bien voulu permettre que nous en prissions quelques extraits.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

JACQUES DE LA MARCHE,

Connétable de France,

SURNOMMÉ LA FLEUR DES CHEVALIERS.

LIVRE PREMIER.

Jacques de la Marche, né en 1314, second fils de Louis I^{er}, duc de Bourbon, profite de la paix conclue avec la Flandres et l'Angleterre, et va à Constantinople pour défendre l'empire grec contre les Turcs. — Il se distingue dans cette expédition, et rentre en France dans l'année 1337; Édouard III venait de déclarer la guerre à Philippe de Valois. — La Bretagne devient le théâtre des hostilités. — Jacques de Bourbon est nommé premier lieutenant du roi. — Il prend la ville de Rennes, et fait d'autres conquêtes sur le parti de Montfort. Pag. 3

LIVRE II.

Jacques de Bourbon chasse les Anglais des provinces du midi. — Il est nommé un des lieutenans de Philippe de Valois dans la campagne de 1346. — Bataille de Créci; Jacques de Bourbon y est blessé grièvement. 53

LIVRE III.

Jacques de la Marche se joint au fils aîné du roi, et arrête les progrès de l'ennemi. — Il va en ambassade auprès de Humbert, souverain du Dauphiné, et le rend favorable à la France. — Mort de Philippe de Valois, 1350. — Le nouveau roi Jean II accorde sa confiance à Jacques de Bourbon. 128

LIVRE IV.

Jacques de Bourbon est nommé connétable; il assiste à la bataille de Poitiers; il y est fait prisonnier. 150

LIVRE V.

Le comte de la Marche est conduit à Londres. — Il sort de captivité à la paix de Brétigni. — Il est choisi pour commander l'armée royale envoyée contre les Tard-Venus. — Combat de Brignais. — Le comte

	Pag.
de la Marche est blessé à mort. — Il est enterré aux Célestins de Lyon.	209

ADDITIONS

A LA VIE DE MATHIEU DE MONTMORENCI.

Liste des chevaliers à bannières qui se trouvèrent à la bataille de Bouvines.	251
---	-----

ADDITIONS

A LA VIE DE GAUCHER DE CHATILLON.

Liste des grands vassaux et chevaliers à bannières admonestés pour la campagne de 1304.	295
Rolle des seigneurs qui comparurent au ban et arrière-ban convoqué l'an 1304.	301
Liste des cent quarante Templiers arrêtés dans Paris en 1307, le 13 octobre.	323
Liste des soixante-seize Templiers qui se chargèrent de défendre l'ordre.	329

ADDITIONS

A LA VIE DE JACQUES DE LA MARCHÉ.

Liste des chevaliers tués ou faits prisonniers à la bataille de Poitiers, telle qu'on la trouve dans Avesbury.	335
Autres listes extraites des Annales d'Aquitaine par II,	2/4

	Pag.
Bouchet, quatrième partie; répétées par Thibeaudeau dans son Histoire du Poitou, deuxième partie.	
Preuves.	339
Éclaircissements sur le véritable lieu de la bataille de Poitiers.	349
Filiation de saint Louis à Henri IV par Jacques de la Marche.	357
Description de l'armure de Jacques de la Marche, telle qu'elle est conservée au Musée d'artillerie sous le n° 71, sur le rang de droite.	359
Notice sur le manuscrit de Tramecourt.	363

FIN DE LA TABLE.